16e année
chaque mois

n° 175
juin 1968

FICTION

autres éditions : anglaise, allemande, espagnole, japonaise.

NOUVELLES

Robert Sheckley et Harlan Ellison	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe	10	4 13 5
Kate Wilhelm	De l'autre côté de la porte	39	2 20 5
Daniel F. Galouye	Le rêve et l'envol	56	4 4 6
Georges Gheorghiu	Trouver la Ville	86	7 24 4
J.G. Ballard	Les sculpteurs de nuages de Corail D	101	4 4 4
Thomas Owen	La femme forcée	121	7 25 5

CHRONIQUE

Gérard Klein	Philip José Farmer ou comment devenir un petit dieu (2)	131

RUBRIQUES

Revue des livres	138
Revue des films	143
Courrier des lecteurs	149
Résultats du référendum	152
En bref	157

Couverture de Mario Sarchielli

Un maître de la S.F. moderne

Philip José Farmer est considéré aujourd'hui en Amérique comme l'un des grands écrivains du moment. En inscrivant son nom à son programme, le Club du Livre d'Anticipation comble une lacune. Car, malgré l'imposante série de nouvelles qui l'avaient révélé dans la revue **Fiction**, aucun roman de Farmer n'avait encore paru en France.

LES AMANTS ETRANGERS est une œuvre qui a fait date et qui a révolutionné la science-fiction américaine. Sous son titre original : **The lovers,** sa réputation avait depuis longtemps franchi nos frontières. Le roman raconte l'aventure d'un Terrien, Hal Yarrow, pris dans le carcan rigide d'une société ultra-puritaine, dominée par le tout-puissant Clergétat. Une expédition sur la lointaine planète Ozagen ouvre à Hal Yarrow la voie de la libération. Sur ce monde, il s'attache à une étrange créature pourchassée : une **lalitha,** pareille en tout point à une femme de la Terre bien que n'étant pas humaine. Il trouve en elle une raison d'être et devient un étranger parmi les siens, un paria que l'on condamne. Mais la nature profonde de l'inhumanité de la **lalitha** se révèle de façon dramatique au terme de leur union, tandis que l'auteur échafaude une hypothèse biologique audacieuse, de nature purement S.F.

L'UNIVERS A L'ENVERS est l'histoire d'un monde incroyable. Un monde apparemment dément mais soumis en réalité à la plus rigoureuse des lois. Un monde dont les habitants sont victimes d'un sort absurde qui a pourtant une signification inéluctable. Les êtres qui ont façonné ce monde les ont placés là dans un certain but, mais quel est ce but mystérieux ? La recherche du « pourquoi » et du « comment » des choses lance les héros de l'histoire dans de violentes péripéties, qui se terminent dans un climat de cataclysme planétaire.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA **« G »**

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs Français et suisses	Francs belges
☐ *Le monde du non-A* / *Les joueurs du non-A* par A.-E. VAN VOGT — **En voie d'épuisement**	30	300
☐ *La nuit du jugement* / *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* / *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Le livre des robots* par ISAAC ASIMOV — **En voie d'épuisement**	28	280
☐ *Le silence de la Terre* / *Voyage à Vénus* / *Cette hideuse puissance* par C. S. LEWIS	40	400
☐ *Tanar de Pellucidar* / *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *L'empire de l'atome* / *Le sorcier de Linn* par A.-E. VAN VOGT	30	300
☐ *Les rois des étoiles* / *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300
☐ *Les amants étrangers* / *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	30	300

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal**
- **— un mandat de versement**

C.C.P. OPTA Paris 15.813.98

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

ROBERT SHECKLEY

Planète au rabais

L'histoire de la création de la Terre
revue et corrigée par le plus satirique
des auteurs de S.F.

FRITZ LEIBER

Je cherche Jeff

Un conte de terreur moderne,
où le surnaturel a pour cadre les jungles
de néon et de béton d'une grande ville.

THOMAS BURNETT SWANN

Le manoir des roses

La révélation d'un nouvel auteur anglais.
Un récit envoûtant où se mêlent la poésie
et la sorcellerie dans un cadre médiéval

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines

Titres à paraître :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

12 - JACK VANCE - La machine à tuer

13 - HENRY KUTTNER - Mutant

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

- ☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
- ☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
- ☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
- ☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
- ☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Un court roman de C.C. MacApp

Prisonniers du ciel

La guerre des dirigeables et des planeurs
sur un monde lointain colonisé par l'homme.
Une odyssée épique et colorée.

La suite du roman de Frederik Pohl

L'âge du plaisir

où Forrester, le ressuscité, se retrouve
au ban de la société future.

Et le retour de Robert F. Young

Les filles de Fieu Dayol

Belles, séduisantes...
mais passablement dangereuses.

**ROBERT SHECKLEY
et HARLAN ELLISON**

Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe

Pour beaucoup de lecteurs français, le nom de Robert Sheckley reste lié à certains des plus délicieux souvenirs de l'ancien **Galaxie.** C'était l'époque où, presque chaque mois, paraissaient sous sa signature ces contes inquiétants et farfelus, situés dans un futur doucement dingue où l'homme était en proie aux délires du gadget-roi, et qui se présentaient comme autant de fables à la moralité saugrenue. Depuis, Sheckley écrit beaucoup moins de nouvelles (ce qui est dommage) mais aussi beaucoup plus de romans (ce qui est une compensation et nous permettra, par exemple, de le présenter l'automne prochain dans la collection « Galaxie-Bis »). Pour sa rentrée dans **Fiction**, il s'est associé à un auteur dont on parle beaucoup en ce moment : Harlan Ellison. Les lecteurs du nouveau **Galaxie** connaissent déjà Ellison puisqu'ils ont eu la primeur de deux de ses nouvelles : **« Repens-toi, Arlequin ! » dit Monsieur Tic-Tac** (n° 42) et **Je n'ai pas de bouche et il faut que je crie** (n° 45). Rappelons que, né en 1934, Ellison a écrit un nombre considérable de nouvelles et de romans dans les genres les plus divers avant de s'imposer, il y a deux ans, comme un auteur de choc de la nouvelle vague de la science-fiction américaine. Il a ses admirateurs et ses détracteurs, mais quel que soit le jugement qu'on porte sur lui son talent n'est pas niable. Il y a chez lui un côté épate-bourgeois et outrecuidant qui peut faire grincer des dents, mais au-delà de cet aspect superficiel, les univers où il nous entraîne suscitent une véritable fascination.

Il est difficile de démêler la part respective de Sheckley et d'Ellison dans la nouvelle qui va suivre. Tout au plus peut-on dire que, dans cette satire à la fois bouffonne et sinistre, la part « joyeuse » revient sans doute à Sheckley et la part « méchante » à Ellison. Attribuons aussi à Ellison le renversement des tabous sexuels (ainsi que la rédaction de la dernière page et l'incroyable titre). Mais le goût de la provocation et de l'audace qui s'étalent ici allégrement appartiennent en propre à nos deux auteurs (si l'on se souvient du Sheckley de **L'Amérique utopique**).

1

DERRIÈRE lui, les Açores grisâtres, et derrière encore, les Portes d'Hercule ; au-dessus le ciel, et au-dessous la vase. « Foutue vase ! Foutue vase ! » hurlait Pareti à l'adresse du soleil déclinant. Les mots sortaient mal, autour du gros mégot de son cigare, et la vigueur que Pareti mettait d'habitude à les énoncer s'atténuait d'autant, car c'était bientôt la fin du jour de travail et il était épuisé. La première fois qu'il avait clamé cette imprécation remontait à trois ans, après qu'il eût signé son contrat de moissonneur dans les champs de vase. Il avait lancé cette invective en voyant pour la première fois la mutation de plancton, gluante et grise, qui parsemait cette région de l'Atlantique. Telle une lèpre sur le corps frais et bleu de l'océan.

« Foutue vase, » avait-il murmuré. Et c'était devenu un rite. Cela lui tenait compagnie à bord de son bachot. Rien que lui, tout seul : Joe Pareti et sa voix mourante. Et la vase d'un blanc-gris fantômal.

Il perçut du coin de l'œil le reflet gris mouvant, lueur réfléchie sur ses lunettes à fente. Il fit pivoter en expert le bateau plat. La vase recommençait à se propager. Un tentacule grisâtre, pâle, s'élevait au-dessus de la surface des eaux; on eût dit une trompe d'éléphant. Tout en poussant de sa perche dans cette direction, Pareti évalua en automate la distance : un mètre cinquante. Son bras droit tendu projeta le filet — cet étrange filet sur sa perche, pareil à ceux qu'emploient les Indiens de Patzcuaro pour les papillons — et d'un mouvement de lanceur de balle il la cueillit, toute grouillante.

La vase grouillait et se tortillait, battait les mailles, suçait sans dents le manche d'aluminium et y grimpait. Pareti estima le morceau à cinq livres, à l'instant où il le lâchait dans le bac. C'était lourd pour un si petit fragment.

Quand la vase tomba vers le bac, celui-ci se dilata et l'air comprimé referma le couvercle sur le tentacule dans un bruit de succion. Puis le diaphragme se referma par-dessus le couvercle.

La vase avait touché le gant de Pareti, mais il décida que c'était trop d'embarras de le désinfecter immédiatement. Il repoussa d'un geste distrait des cheveux clairsemés, blanchis de soleil, qui lui tombaient devant les yeux et fit de nouveau pivoter

l'embarcation. Il était à deux milles environ de la Tour du Texas.

Il était à cinquante milles au large, dans l'Atlantique.

Il était au large de la côte de Hatteras, sur les Hauts-Fonds du Diamant.

Il était par 35° de latitude nord et 75° de longitude ouest.

Il était en plein cœur des champs de vase.

Il était épuisé. A la fin de son tour de service.

Foutue vase.

Il entreprit le retour.

La mer était plate et une onde longue et régulière roulait vers la Tour du Texas. Il n'y avait pas de vent, le soleil brillait avec la dureté du diamant, comme toujours depuis la Troisième Guerre Mondiale, plus éclatant qu'il ne l'avait jamais été auparavant. C'était le temps presque parfait pour la récolte, à cinq cent trente dollars la tournée.

Sur sa gauche, une pellicule de vase de dix mètres carrés gisait telle une délicate dentelle grise, presque invisible sur l'océan. Il modifia sa route et la cueillit avec adresse. Trop étalée, trop mince, elle ne lutta pas le moins du monde.

Il continua en direction de la Tour du Texas, recueillant de la vase sur son chemin. Il rencontrait rarement deux fois la même forme. Le plus gros morceau qu'il ramassa était déguisé en souche de cyprès. *(Stupide vase !* songeait-il. *Qui a jamais vu pousser un cyprès à cinquante milles en mer ?)* Le plus petit était l'image d'un bébé-phoque, d'une pâleur cadavérique et dépourvu d'yeux. Pareti récoltait tous les morceaux rapidement, sans hésitation ; il avait un don surnaturel pour reconnaître la vase sous toutes ses formes et une technique sans défaut, infiniment plus efficace que celles des ramasseurs entraînés par la compagnie. Il était le danseur pour qui le rythme est inné, le peintre qui n'a jamais pris de leçons, le traqueur né. Un élan vital l'avait conduit aux champs de vase, une fois obtenus ses diplômes avec la plus haute distinction à la Multiversité, plutôt que dans l'industrie ou dans l'une des usines mécanisées de production du bétail. Tout ce qu'il avait appris, toute son instruction, quelle pouvait en être l'utilité dans un monde surpeuplé de vingt-sept milliards d'habitants, entassés les uns sur les autres et luttant entre eux pour les emplois les plus avilissants ? N'importe qui pouvait acquérir de l'instruction ; moins nombreux étaient ceux qui obtenaient des diplômes ; encore moins ceux qui gagnaient le timbre d'or ; et une poignée seulement — Joe Pareti en faisait partie — sortait à l'autre bout de

la filière de la Multiversité avec un certificat, un doctorat, le timbre d'or et la note « deux A ». Et *rien* de tout cela ne valait son instinct naturel de ramasseur de vase.

La vitesse avec laquelle il la recueillait lui permettait de gagner plus qu'un ingénieur chevronné.

Après douze heures de service, sur la mer éblouissante à l'éclat froid, *même* cette satisfaction s'émoussait sous l'effet de la fatigue. Il ne lui restait que l'envie de se jeter sur sa couchette, dans sa cabine. Et de dormir, de dormir. Il jeta son mégot humide dans l'eau.

Devant lui se dressait l'édifice appelé par tradition Tour du Texas, bien qu'il n'eût pas la moindre ressemblance avec les structures de forage marin des origines, dans l'Amérique d'avant la Troisième Guerre Mondiale. Il avait plutôt l'air d'un récif de corail articulé ou du squelette de quelque impensable baleine en aluminium.

La Tour du Texas posait des difficultés de définition. Elle pouvait se déplacer, donc c'était un *navire*; elle pouvait être à jamais fixée au fond de l'océan, donc c'était une *île*. Au-dessus de la surface il y avait un réseau de tubes entrecroisés, des tuyaux dans lesquels les ramasseurs déversaient la vase (comme Pareti déchargeait en ce moment sa cargaison, adaptant la collerette du tube de son bac à la buse d'alimentation de la Tour, sentant battre sous ses doigts le tuyau sous l'effet de la succion pneumatique qui aspirait la vase contenue dans les réservoirs du bachot), d'autres tubes pour amarrer les bateaux plats, d'autres encore pour porter le mât-radar.

Il y avait deux orifices cylindriques qui bâillaient comme des gueules d'obusiers : les sas d'entrée. Sous la ligne de flottaison, tel un iceberg, la Tour du Texas s'étalait et s'étendait, avec des parties mobiles qui pouvaient se dilater ou se replier selon les exigences de la profondeur ou la nécessité. Là, sur les Hauts-Fonds du Diamant, plusieurs douzaines des niveaux inférieurs avaient été repliés sur eux-mêmes parce qu'inopérants.

L'engin était informe, laid, lent à se déplacer, plus lourd qu'un galion. En tant que navire, c'était sans conteste le plus affreux de toute l'histoire de la navigation, mais comme usine, c'était une merveille.

Pareti escalada son appontement, porteur de sa perche à filet, et pénétra dans le sas le plus proche. Il passa par les compartiments de décontamination et de magasinage, puis fut soufflé à

l'intérieur de la Tour proprement dite. En dévalant la spirale de l'escalier d'aluminium, il entendit s'élever des voix. C'étaient Mercier, sur le point de prendre son service, et Peggy Flinn que ses règles avaient indisposée depuis trois jours. Tous deux discutaient.

— « Ils la distribuent après traitement à cinquante-six dollars la tonne, » disait Peggy dont le ton montait. Ils discutaient des primes de récolte.

— « Avant ou *après* la fragmentation ? » demanda Mercier.

— « Voyons, tu sais bien que c'est le poids *après,* » répliqua-t-elle. « Ce qui veut dire que toute tonne que nous ramassons ici est mise en réservoir et donne quelque chose comme quarante tonnes après irradiation. Mais nous touchons la prime pour le poids à la tour, et non pour le poids fragmenté ! »

Pareti avait entendu ce débat un million de fois depuis trois ans qu'il travaillait aux champs de vase. La matière gluante était envoyée aux usines de fractionnement et d'irradiation lorsque les réservoirs étaient remplis. Soumise aux divers procédés brevetés des principales compagnies de traitement, la vase se multipliait molécule pour molécule, se développait, s'étendait, s'enflait et livrait enfin quarante fois son poids initial. On « tuait » alors la vase amplifiée et on lui faisait subir un nouveau traitement d'où sortait l'aliment artificiel, base du régime de la population, qui ne connaissait plus de longue date les biftecks, les œufs, les carottes ou le café. La Troisième Guerre Mondiale avait été une tragédie épouvantable en ce sens qu'elle avait détruit des quantités fantastiques de tout sauf d'êtres humains.

La vase était broyée, malaxée, purifiée, bourrée de vitamines, colorée, parfumée, épicée et présentée sous divers emballages et sous une quantité de marques déposées — Saveur, Vitagram, Délice, Gratiplat, Régal, Nutritout, Familigoût — puis lancée sur un marché constitué par vingt-sept milliards de bouches béantes et impatientes. Ajoutez-y tout simplement de l'eau trois fois distillée et servez.

C'étaient les ramasseurs qui, littéralement, maintenaient le monde en vie.

Et même à cinq cent trente dollars par jour, certains d'entre eux avaient l'impression qu'on ne les payait pas assez.

Les pas de Pareti martelèrent les dernières marches et ses deux collègues en discussion levèrent les yeux. « Salut, Joe, » dit Mercier. Peggy lui sourit.

— « C'était long ? » demanda-t-elle, espiègle.

— « Plutôt. Je suis crevé. »

Elle se redressa un peu. « Complètement ? »

Pareti se frotta les yeux. Il sentait des granulations sous ses doigts. Il avait pris plus de poussière qu'à l'ordinaire. « Je croyais que c'était le mauvais moment du mois, chez toi ? »

— « Fini ! » fit-elle en souriant, les mains ouvertes comme une petite fille guérie de la rougeole.

— « Ouais, ce serait bon, » dit Pareti, acceptant l'offre. « A condition que tu me frottes le dos par-dessus le marché. »

— « Je vais te briser l'échine ! »

Mercier gloussa et se dirigea vers l'escalier. « A la revoyure ! » lança-t-il par-dessus son épaule.

Pareti et Peggy Flinn descendirent à travers plusieurs sections jusqu'à la cabine de Joe. Vivant en vase clos plus de six mois consécutifs, les ramasseurs avaient organisé leurs propres activités sociales. Les femmes bégueules en matière sexuelle ne restaient pas longtemps dans les Tours du Texas. Il était rare que les ramasseurs aient la permission de se rendre à terre, aussi la compagnie leur fournissait-elle toutes facilités. Cinéma, cuisiniers d'élite, sports récréatifs, bibliothèque bien nantie et toujours renouvelée... et aussi leurs collègues du sexe féminin. Cela avait commencé lorsque certaines femmes avaient accepté des hommes des « petits cadeaux » en échange de leurs faveurs, mais le procédé était trop contraire à la morale; alors à présent, en plus du salaire journalier de base et des primes, les femmes recevaient une indemnité de sexe pour les activités en dehors des heures de service. Il n'était pas rare qu'une femme assez jolie et apte au ramassage rentre après un stage de huit ou neuf mois dans une Tour avec cinquante mille dollars à son compte en banque.

Dans la cabine, ils se déshabillèrent.

— « Seigneur ! » s'étonna Peggy. « Qu'est-ce qui arrive à tes poils ? »

— « Je deviens chauve, je pense, » fit-il en haussant les épaules avec indifférence. Il s'essuya tout le corps avec un chiffon humide pris au distributeur et le jeta par le diaphragme de l'incinérateur.

— « *De partout* ? » s'enquit-elle avec incrédulité.

— « Voyons, Peg, » dit-il, ennuyé. « Je suis resté dehors douze heures. Je suis sur les genoux et j'ai envie de dormir. Alors, on y va ou on n'y va pas ? »

Elle lui sourit. « Tu es mignon, Joe. »

— « Je suis une poire, voilà ce que je suis, » rétorqua-t-il en s'affalant sur la confortable couche. Elle le rejoignit et ils prirent leur plaisir.

Ensuite il s'endormit.

Cinquante ans plus tôt, la Troisième Guerre Mondiale avait enfin éclaté. Elle suivait trente ans de phase 2 de la Guerre Froide. La phase 1 s'était terminée en 1970 lorsqu'il était devenu clair que la guerre était inévitable. La phase 2 avait été celle des mesures défensives prises contre une tuerie trop vaste. On avait enterré les villes sous terre, les « villes en boîte » comme les appelaient ceux qui en établissaient les plans. On ne les affublait pas d'un nom aussi peu reluisant en public. Les communiqués de presse leur donnaient des noms séduisants : Cité de Jade, Cité des Profondeurs, Grotte Dorée, Diamant du Nord et du Sud, Onyxville, Est-Pyrites. Et dans les Monts Smoky on avait enfoncé, à trois kilomètres de profondeur, le gigantesque ensemble de défenses anti-fusées du continent nord-américain, dénommé Mur de Fer.

La reproduction avait prospéré déjà longtemps avant la Phase 1, donnant raison à Malthus. Sous l'aiguillon de la peur les peuples se multipliaient comme jamais encore. Et dans les villes en boîte telles que Hong Kong-le-Bas, Labyrinthe (au-dessous de Boston) et New-Cuernavaca, la monotonie de la vie circonscrite ne laissait aux habitants que peu de plaisirs. Donc on se multipliait. Et on recommençait. On perçait de nouveaux tunnels, on prolongeait les tubes et les branchements, et sous la croûte de la terre pullulaient les habitants braillards, grouillants et affamés des pays de la peur. Seules les élites militaires et scientifiques choisissaient, par nécessité, de vivre en surface.

Puis vint la guerre.

Elle vint, atomique, bactériologique, grossie du laser et de la radioactivité.

Ce fut déjà assez désastreux sur le continent nord-américain : Los Angeles fut réduite en scories. Mur de Fer et la moitié des Monts Smoky disparurent et le complexe de défense anti-fusées fut enterré à jamais sous les montagnes devenues des masses ondulantes aux contours adoucis. Oak Ridge s'évanouit dans un éclair intense. Louisville retourna en poussière. Detroit et Birmin-

gham cessèrent d'exister, leur place marquée par des surfaces lisses et réfléchissantes, à peu près aussi unies que des plaques de chrome oxydé.

New York et Chicago avaient été mieux protégées. Elles avaient perdu leurs faubourgs mais pas leurs villes souterraines. Et le cœur des métropoles subsistait. Endommagé mais en état de fonctionnement.

La situation avait été aussi grave, pire même, sur les autres continents.

Mais durant les deux phases de la Guerre Froide, on avait eu le temps de mettre au point des sérums, des remèdes, des antidotes, des thérapeutiques. Des millions de personnes avaient été sauvées.

Pourtant... on ne fait pas une piqûre à un épi de blé. On ne peut pas vacciner tous les chats, les chiens, les sangliers, les antilopes, les lamas et les ours. Pas plus qu'on ne peut ensemencer les océans et sauver les poissons. L'écologie était devenue insensée. Des espèces avaient survécu, d'autres s'étaient éteintes sans espoir.

Commencèrent alors les Grèves de la Famine et les Emeutes Alimentaires.

Qui prirent vite fin. Des gens trop affaiblis par la disette ne peuvent pas combattre. Alors vint le temps des cannibales. Et les gouvernements, atterrés par le mal qu'ils avaient semé, se regroupèrent enfin. Les Nations Unies avaient été rétablies et avaient chargé les compagnies industrielles de résoudre les problèmes de l'alimentation synthétique. Mais le processus était lent.

Ce dont elles ne se doutaient pas, c'est que les vents d'ouest, vecteurs de toutes les matières radioactives et de tous les résidus de la folie bactériologique, avaient balayé l'Amérique du Nord, recueillant au passage des charges supplémentaires dans les Monts Smoky, à Louisville, à Detroit, à New York, et avaient transporté leur cargaison de pollution mortelle par-delà le continent, à travers l'Atlantique, pour aller la dissiper finalement en gerbe sur l'Asie. Mais non sans que des retombées massives au large des Carolines se fussent combinées avec le soleil et la pluie pour amener une étrange mutation dans les eaux riches de plancton des Hauts-Fonds du Diamant.

Dix ans après la fin de la Troisième Guerre Mondiale, le plancton était devenu autre chose. Les pêcheurs des bancs du grand large l'appelaient « la vase ».

Les Hauts-Fonds du Diamant étaient à présent le creuset de la création.

La vase se répandait. Elle s'adaptait. Elle se métamorphosait. Et causait la panique. Des poissons difformes, à exosquelette, nageaient dans les eaux peu profondes; on découvrit quatre nouvelles espèces de requins (dont une forme s'adapta avec succès) ; une pieuvre à cent tentacules prospéra plusieurs années durant, pour disparaître sans qu'on sût comment.

La vase ne disparut pas.

Des expériences suivirent et, par miracle, ce qui avait paru une menace sans parade pour la vie sur les mers comme sans doute pour toute la planète, se révéla une merveille. Le monde fut sauvé. La vase, une fois « tuée », pouvait se transformer en aliment de synthèse. Elle contenait une gamme étendue de protéines, de vitamines, d'acides aminés, d'hydrates de carbone. Déshydratée et emballée, elle était d'un bon rapport économique. Diluée, on pouvait la cuire, la bouillir, la passer à la poêle, la rôtir, la pocher, la sauter, la farcir ou l'utiliser comme farce. Jamais on n'avait découvert une substance qui approchât à ce point de l'aliment parfait. Sa saveur variait à l'infini, selon le procédé de traitement breveté qui lui était appliqué. Elle avait des goûts nombreux mais pas de goût caractéristique.

Vivante, elle subsistait à un niveau quasi-végétatif. Agglomérat instable de protoplasme, elle était apparemment inintelligente, bien qu'elle eût une tendance incontestable à constituer des formes. Elle s'élaborait sans cesse en des silhouettes rudimentaires de plantes et d'animaux, dont aucune n'était durable. On eût dit que la vase désirait *devenir* quelque chose. Dans les laboratoires, on espérait bien qu'elle ne découvrirait jamais ce qu'elle souhaitait devenir.

« Tuée », c'était un mets de choix.

Chacune des compagnies avait construit des usines de récolte — les Tours du Texas — et entraîné des « moissonneurs ». Ils touchaient la plus haute paye de tous les non-techniciens du monde. Ce n'était pas en raison des longues journées ni du labeur épuisant. En réalité leur salaire s'appelait en langage juridique « indemnité de haut danger ».

Joe Pareti avait exécuté jusqu'au bout la pavane des études universitaires et jugé que la musique n'en était pas assez alerte pour lui. Il s'était fait ramasseur de vase. Il n'avait jamais com-

pris pourquoi toutes les sommes déposées à son compte étaient qualifiées d'« indemnité de haut danger ».

Il était sur le point de le découvrir.

2

Ce fut comme une chanson se terminant par un cri aigu. Il s'éveilla. La nuit de sommeil n'avait pas été reposante. Onze heures sur le dos, onze heures pareilles à une corvée, et enfin l'évasion, le retour absurde à un état de conscience épuisé. Il resta allongé un moment, incapable de bouger.

Puis, une fois debout, il s'aperçut qu'il avait du mal à garder l'équilibre. Le sommeil n'avait pas été tendre pour lui.

Le sommeil lui avait frotté la peau à la toile émeri.

Le sommeil lui avait poli les doigts à la poussière de diamant.

Le sommeil lui avait mis le cuir chevelu à vif.

Le sommeil lui avait passé les yeux au jet de sable.

Oh! mon Dieu, songea-t-il, conscient de la douleur par toutes ses terminaisons nerveuses. Il alla en titubant dans le cabinet de toilette et fit jaillir sur sa nuque les fines aiguilles de la douche, en un bref jet. Ensuite, devant le miroir, il prit machinalement son rasoir dans le réceptable branché sur le courant. Alors il se regarda dans la glace et s'immobilisa.

Le sommeil lui avait frotté la peau à la toile émeri, poli les doigts à la poussière de diamant, mis le cuir chevelu à vif, passé les yeux au jet de sable.

Ce n'était pas qu'une façon un peu imagée d'exposer le fait. C'était presque au pied de la lettre ce qui lui était arrivé pendant son sommeil.

Il se regardait dans le miroir et la vision l'horrifiait. *Si c'est ce qu'on gagne à faire l'amour avec cette foutue Flinn, alors je me voue à l'abstinence.*

Il était totalement chauve.

Les mèches de cheveux que la veille encore il écartait de ses yeux au cours de son service avaient disparu. Il avait le crâne lisse et pâle comme la boule de cristal d'une voyante. Il n'avait plus de cils. Il n'avait plus de sourcils.

Sa poitrine était douce comme celle d'une femme. Ses ongles

étaient presque transparents, comme si on eût pelé les couches supérieures cornées.

Il examina le miroir. Il se vit... plus ou moins. Pas *beaucoup* moins en fait ; il n'avait guère perdu plus d'une livre. Mais c'était une livre qui comptait.

Il avait perdu son système pileux. Perdu son assortiment de verrues, de grains de beauté, de cicatrices et de cals. Plus de poils protecteurs dans ses narines. Ses genoux, ses coudes et ses talons étaient poncés jusqu'à la roseur.

S'apercevant qu'il tenait toujours son rasoir, Joe Pareti le remit en place. Et il se contempla, fasciné d'horreur, pendant un temps indéfini. Il avait l'impression fugace de comprendre ce qui lui arrivait. *Je suis dans un beau pétrin,* songea-t-il.

Il partit à la recherche du médecin de la Tour, qu'il trouva au laboratoire de pharmocologie. Le médecin n'eut pas besoin de le regarder par deux fois ; il le précéda à l'infirmerie où il confirma les appréhensions de Pareti.

Le médecin était un homme tranquille, posé. Très grand, très mince, avec un irrésistible penchant au sadisme professionnel. Il était à l'ordinaire plutôt morose, mais tout en examinant le glabre Pareti, il devenait visiblement jovial.

Pareti se sentait dépersonnalisé. Quand il avait suivi Ball à l'infirmerie, il était un homme ; maintenant, il se voyait transformé en objet du curiosité, en culture microbienne à scruter au microscope.

— « Ah! oui, » dit le docteur. « Intéressant. Voudriez-vous s'il vous plaît tourner la tête ? Bon... bon... parfait. A présent, clignez les paupières. »

Pareti faisait ce qu'on lui demandait. Ball prenait des notes, déclenchait des appareils photo et chantonnait tout en disposant des instruments étincelants sur un plateau.

— « Vous l'avez attrapé, naturellement, » dit-il, comme en arrière-pensée.

— « Attrapé quoi ? » s'enquit Pareti, espérant obtenir une réponse différente.

— « Le mal d'Ashton. L'infection par la vase, à laquelle nous donnons le nom d'Ashton, qui a été le premier cas réellement étudié. » Il eut un petit rire. « J'imagine que vous n'avez pas cru qu'il s'agissait d'une simple dermatite ? »

Pareti avait l'impression d'entendre une musique étrange, un orgue, un clavecin.

Ball poursuivit : « Votre cas est atypique, exactement comme tous les autres; ce qui en fait le rend typique. Cela porte aussi un assez vilain nom latin, mais Ashton fera l'affaire. »

— « La barbe avec tout ça ! » fit Pareti, irrité. « Vous en êtes certain ? »

— « Pourquoi pensez-vous qu'on vous verse une indemnité de haut danger ? Pourquoi pensez-vous qu'on me maintienne à bord ? Je ne pratique pas la médecine générale. Je suis un spécialiste. Bien sûr que je suis certain de ce que j'avance. Vous êtes le sixième cas connu. Le *Journal de l'Association Médicale Américaine* va s'y intéresser. Il se pourrait même que, sous une présentation acceptable, l'*Amérique Scientifique* accepte de publier un article. »

— « Que pouvez-vous faire pour moi ? » trancha Pareti.

— « Je peux vous offrir un verre d'excellent whisky d'avant-guerre, » répondit le docteur Ball. « Ce n'est pas un spécifique de votre mal, mais c'est bon pour le corps, si j'ose dire. »

— « Cessez de me débiter des foutaises. Je ne trouve pas qu'il y ait de quoi rigoler. N'y a-t-il rien d'autre ? Puisque vous êtes spécialiste ! »

Ball parut enfin s'apercevoir que son humour noir ne trouvait pas un accueil enthousiaste. « Mr Pareti, la médecine ne reconnaît pas d'impossibilités. Pas même l'inversion du phénomène de mort biologique. Mais ce n'est là qu'une déclaration de principe. Nous pourrions essayer des tas de choses. On pourrait vous hospitaliser, vous bourrer de drogues, vous irradier la peau, vous enduire de lotion de calamine, même tenter l'homéopathie, l'acupuncture et la moxibustion. Mais tout cela n'aurait pratiquement d'autre effet que de vous mettre très mal à l'aise. Dans l'état actuel de nos connaissances, le mal d'Ashton est irréversible et... euh... fatal. »

Pareti avala sa salive en entendant ce dernier mot.

Etrange, mais Ball sourit en ajoutant : « Aussi, reposez-vous et amusez-vous bien. »

Pareti, en colère, fit un pas vers lui. « Vous êtes un salaud morbide ! »

— « Je vous prie d'excuser ma légèreté, » déclara vivement le médecin. « Je sais que mon sens de l'humour est idiot. Je ne me réjouis pas de votre sort... C'est vrai... Je m'ennuie à bord de cette tour de la désolation... je suis heureux quand j'ai du vrai travail à faire. Mais je vois que vous ne savez pas grand-chose

du mal d'Ashton... Il ne doit pas être trop difficile d'apprendre à vivre avec cette maladie. »

— « Vous venez pourtant de me dire qu'elle est fatale ? »

— « Exact. Mais *tout* est fatal, même la santé, même la vie. La question est de savoir dans combien de temps, de quelle manière. »

— « Parlez, parlez, bon Dieu ! » coupa Pareti avec un faible geste de la main.

— « Bon, allons-y, » dit Ball en entamant avec enthousiasme un discours. « Je crois vous avoir dit que l'aspect le plus typique de la maladie, c'est qu'elle est atypique. Considérons donc les cas de vos illustres prédécesseurs.

» Le cas numéro un est mort une semaine après avoir contracté la maladie, d'une complication pulmonaire, semble-t-il... »

Pareti verdissait. « Magnifique, » émit-il.

— « N'est-ce pas ? Mais le cas numéro deux, » chanta presque Ball, « le numéro deux, c'était Ashton, qui a donné son nom au mal. *Lui*, il est devenu volubile, presque écholalique. Un jour, devant une foule importante, il s'est lévité à six mètres de haut. Il est resté en l'air, sans support visible, à haranguer l'assistance dans une langue hermétique de son invention. Puis il s'est dissipé dans l'air et on n'en a jamais plus entendu parler. De là l'appellation de mal d'Ashton. Le cas numéro trois... »

— « Mais qu'est-il donc arrivé à Ashton ? » s'enquit Pareti, la voix étranglée de panique.

Ball ouvrit les paumes, sans répondre.

Pareti détourna les yeux.

— « Le cas numéro trois s'est aperçu qu'il pouvait vivre dans l'eau et non plus dans l'air. Il a coulé deux années heureuses sur les récifs de corail au large de Marathon, en Floride. »

— « Et *lui*, qu'est-il devenu ? »

— « Un troupeau de dauphins l'a tué. C'était le premier cas connu d'une attaque de dauphins contre un homme. Nous nous sommes souvent demandé ce qu'il avait pu leur dire. »

— « Et les autres ? »

— « Le numéro quatre vit actuellement dans la communauté d'Ausable Chasm. Il s'y occupe de champignons. Il est très riche. Nous ne découvrons chez lui aucun autre effet de la maladie que la perte des poils et des peaux mortes. Sur ce point, vos cas sont similaires, mais cela pourrait n'être qu'une coïncidence.

Bien sûr, il a une façon tout à fait unique de cultiver les champignons. »

— « Cela me paraît réconfortant, » intervint Pareti, ragaillardi.

— « Peut-être. Mais le numéro cinq est un cas malheureux. Une dégénérescence des organes tout à fait sidérante, accompagnée d'une croissance simultanée desdits organes vers l'extérieur. Ce qui lui a conféré une apparence tout à fait surréaliste : le cœur suspendu sous l'aisselle gauche, les intestins enroulés autour de la taille, et ainsi de suite. Puis il a commencé à acquérir un exosquelette chitineux, des antennes, des écailles, des plumes — son corps n'arrivait pas à se décider pour une forme d'évolution. Il a finalement choisi l'état de ver de terre, une espèce anaérobie des plus rares. La dernière fois qu'on l'a vu, il s'enfonçait dans les sables, près de Point Judith. On l'a suivi plusieurs mois au sonar, jusque dans le centre de la Pennsylvanie. »

Pareti frissonna. « Est-il mort ? »

Ball ouvrit de nouveau les mains sans répondre. « Nous n'en savons rien. Il est peut-être dans son trou, tranquille, parthénogène, en train de couver les œufs d'une nouvelle espèce inimaginable. Ou il a pu évoluer vers la forme squelettique ultime... le roc sans vie mais indestructible. »

Pareti joignit ses mains sans poils et trembla comme un enfant. « Seigneur Jésus ! » murmura-t-il. « Quelle belle perspective. Voilà un avenir qui me donne de l'espoir ! »

— « Dans votre cas personnel, la forme adoptée *pourrait* être agréable, » avança le médecin.

Pareti leva sur lui un regard méchant. « Vous êtes un beau salaud, quand même ! Vous êtes là sur votre tour flottante à vous tourner les pouces pendant que la vase grignote de pauvres types que vous n'aviez jamais rencontrés. A quoi diable vous amusez-vous ? A griller des cancrelats pour les écouter hurler ? »

— « Ne rejetez pas la faute sur moi, Mr Pareti, » répliqua le médecin sans élever le ton. « C'est *vous* qui avez choisi votre occupation, pas moi. On vous a averti des risques... »

— « On m'a affirmé que presque personne n'attrapait le mal de la vase ; c'était imprimé en petits caractères sur le contrat ! » s'emporta Pareti.

— « ... mais vous étiez quand même informé du danger, » insista Ball. « Et en conséquence vous touchez une prime. Vous ne vous êtes jamais plaint depuis trois ans que l'argent est versé

à votre compte. Vous ne devriez pas le faire à présent. C'est plutôt immoral. Après tous, vous gagnez à peu près huit fois autant que moi. Cela devrait vous permettre pas mal d'adoucissements à l'existence. »

— « Ouais, j'ai touché les primes, » gronda Joe. « Mais maintenant je paye les pots cassés. La compagnie... »

— « La compagnie, » articula Ball, « est dégagée de toute responsabilité. Vous auriez dû lire tous les petits caractères. De toute façon, vous étiez payé pour vous exposer à une maladie rare. Vous vous étiez fait le pari — avec l'argent de la compagnie — que vous n'attraperiez pas le mal d'Ashton. Vous avez joué, et par malheur vous avez perdu. »

— « Je ne vous demande pas votre sympathie, » dit Pareti, distant. « Je vous demande seulement votre avis professionnel, que vous êtes payé — et à mon sens, *trop payé* — pour donner. Je veux savoir ce que je dois faire... et à quoi je peux m'attendre. »

Ball haussa les épaules. « Attendez-vous à l'inattendu, bien sûr. Vous n'êtes que le sixième, vous savez. Il n'apparaît pas encore de cycle bien établi. La maladie est aussi instable que sa mère : la vase. Le seul cycle — et j'hésite même à avancer que c'en soit un... »

— « Cessez de tourner autour du pot, bon Dieu ! »

Ball pinça les lèvres. « Le cycle, donc, faute d'un autre terme, semble être celui-ci : il se produit une modification fondamentale des rapports entre la victime et le monde extérieur. Il peut s'agir de modifications visibles, comme la croissance d'organes externes et d'ouïes en état de fonctionner, ou de transformations invisibles, comme chez le malade qui pratiquait la lévitation involontaire. »

— « Et le quatrième cas, celui qui est toujours en vie et normal ? »

— « Il n'est pas *normal* au sens exact du terme, » reprit le médecin, les sourcils froncés. « Ses rapports avec ses champignons sont une sorte de perversion de l'amour, qui d'ailleurs est payée de retour. Quelques chercheurs le soupçonnent d'être lui-même devenu une sorte de champignon intelligent. »

Pareti se mordillait l'ongle du pouce. Ses yeux reflétaient son affolement. « Il n'y a aucun traitement ? *Rien à faire ?* »

Ball paraissait considérer Pareti avec un dégoût à peine voilé. « Vous lamenter ne vous avance à rien. Peut-être que rien n'y fera. Je crois savoir que le numéro cinq a tenté de retarder les

effets le plus possible, par la puissance de sa volonté, ou par sa concentration... ou tout autre moyen aussi ridicule. »

— « Cela a-t-il marché ? »

— « Un temps, sans doute. Personne n'a pu s'en assurer. De toute façon, la maladie a finalement pris le dessus. »

— « *Mais c'est possible* ? »

Ball renifla avec mépris. « Oui, Mr Pareti, ce doit être possible. Rappelez-vous qu'aucun des cas ne ressemblait à un autre. Je ne sais pas quelles joies vous pouvez envisager, mais en tout cas elles seront sûrement inusitées. »

Pareti se leva. « *Je lutterai*. Cela ne m'envahira pas comme les autres. »

Cette fois l'écœurement de Ball était patent. « J'en doute, Pareti. Je n'ai jamais connu les autres, mais d'après ce que j'en ai lu, c'étaient des hommes beaucoup plus forts que vous n'en avez l'air. »

— « Pourquoi ? Rien que parce que cela m'a secoué ? »

— « Non. Parce que vous êtes un pleurnicheur. »

— « Vous êtes la pire brute que j'aie jamais rencontrée ! »

— « Je ne peux pas feindre la compassion parce que vous avez attrapé le mal d'Ashton. Vous avez joué et perdu, je vous l'ai dit. Cessez de gémir. »

— « C'est tout ? »

Ball acquiesça du menton, avec son sourire insipide de vampire médical. Il l'avait toujours aux lèvres quand Pareti lui décocha son poing juste au-dessous du cœur. Les yeux de Ball parurent se désorbiter et son visage blêmit. Pareti lui maintint le menton de la main gauche et lui colla un direct du droit sur le nez.

Ball partit à la renverse en battant des bras, heurta la vitrine aux instruments et brisa le verre à grand fracas. Il s'assit sur le plancher, sans perdre connaissance. Il regardait Pareti quand celui-ci se dirigea vers la sortie. Pareti se retourna avec le sourire, le premier depuis son entrée à l'infirmerie.

— « Vous en avez de vilaines manières avec la clientèle, docteur. »

Et il s'en alla.

Il devait quitter la Tour du Texas dans l'heure, selon la loi. Il reçut un dernier bulletin de paie pour les neuf mois qu'il venait

de passer à travailler. Il toucha en outre une importante indemnité de licenciement. Bien que tout le monde sût que le mal d'Ashton n'était pas contagieux, quand il passa devant Peggy en gagnant le sas de sortie, elle lui adressa un sourire triste et lui dit adieu mais elle refusa de l'embrasser. Elle avait l'air confus. « Putain, » murmura Pareti, mais elle l'avait entendu.

On avait envoyé un transport aérien de la compagnie pour le prendre. Un grand appareil à quinze places avec deux hôtesses, un salon, un cinéma et des billards miniatures. Avant qu'il embarque, le directeur de la Tour vint lui parler.

— « Ce n'est pas la typhoïde. Vous ne pouvez la communiquer à personne. C'est seulement désagréable et imprévisible dans ses manifestations. Du moins c'est ce qu'on m'a expliqué. En théorie, pas de quarantaine, vous pouvez aller où bon vous semble. Mais en réalité, vous êtes en mesure de comprendre que votre présence serait mal vue dans les villes de surface. Non que vous y perdiez grand-chose. Tout le plaisir est sous terre. »

Pareti hochait la tête en silence. Il avait bien surmonté ses réactions initiales. Il était à présent décidé à lutter contre le mal avec toutes les ressources de sa volonté.

— « C'est tout ? » demanda-t-il au directeur.

Celui-ci fit un signe affirmatif et tendit la main.

Pareti hésita, puis la prit.

Alors qu'il était engagé sur la rampe d'embarquement, le directeur le rappela : « Hé, Pareti ! »

Joe se retourna.

« Merci d'avoir tabassé ce salaud de Ball. Il y avait six ans que j'en avais envie, » lança le directeur, souriant.

Pareti lui retourna un sourire embarrassé mais courageux, tandis qu'il disait adieu à ce qu'il avait été et prenait passage vers le monde réel.

3

Il avait droit au voyage gratuit pour la destination de son choix. Il s'était décidé pour Est-Pyrites. S'il devait se bâtir une vie nouvelle avec ses économies de trois ans de labeur dans les champs de vase, du moins ne s'en occuperait-il qu'après une bombe royale sur la terre ferme. Neuf mois qu'il n'avait pas connu

de plaisir enthousiasmant — il était impossible de trouver Peggy Flinn enthousiasmante, avec sa poitrine plate — et il avait tout son temps pour se distraire avant de s'installer.

Une des hôtesses, au pull largement échancré et en jupe « kiki », s'arrêta près de lui en souriant. « Je vous sers à boire ? »

Pareti pensait à tout autre chose qu'à boire. C'était une fille aux seins hauts, aux jambes longues, aux cheveux turquoise pâle. Mais il savait qu'elle était au courant de sa maladie et qu'elle aurait la même réaction que Peggy Flinn.

Il lui sourit à son tour, imaginant ce qu'il aimerait faire avec elle si elle était consentante. Elle lui prit la main et l'entraîna dans une des salles d'eau. Elle le fit entrer à l'intérieur, verrouilla la porte et se dévêtit. Pareti était si ahuri qu'il se laissa déshabiller par elle. La minuscule salle de bains ne laissait guère de liberté de mouvement, mais l'hôtesse avait l'esprit étonnamment inventif, sans parler de sa souplesse.

Quand elle en eut fini avec lui, le visage rouge, les yeux enfiévrés, le cou marqué de petites morsures violettes, elle marmonna qu'elle n'avait pas pu lui résister, ramassa ses vêtements sans même s'en couvrir et, prise d'une confusion extrême, quitta les lieux.

Pareti se contempla dans le miroir. Il lui semblait ce jour-là ne rien faire d'autre que se regarder dans les glaces. Il ne vit que son image : Pareti le glabre, Pareti le chauve. Il eut soudain l'impression plaisante que sa maladie aurait peut-être pour conséquence de le rendre irrésistible pour les femmes. D'un seul coup, il se surprit à ne plus formuler de pensées trop méchantes envers la vase.

Il rêva avec euphorie aux délices qui l'attendaient si la vase, par exemple, exaltait sa virilité, ou si elle rehaussait encore l'attraction qu'il exerçait sur le sexe féminin, ou si elle...

Il se domina.

Hein ? Non, merci ! C'était justement ce qui était arrivé aux cinq autres. Ils avaient été *envahis* par la vase. Elle avait fait d'eux ce qu'elle avait voulu. Eh bien, il la combattrait, il l'empêcherait de s'emparer de lui, du sommet de son crâne déplumé à la plante de ses pieds sans durillon.

Il se rhabilla.

Non, certes non. Il ne s'adonnerait plus à ce genre d'orgie. Il

lui apparaissait clairement que la vase, outre qu'elle avait accentué son magnétisme personnel, avait également haussé le seuil de ses perceptions. C'était le plus grand plaisir qu'il eût jamais éprouvé.

Il prendrait un peu d'amusement à Est-Pyrites, puis il achèterait un lopin de terre en surface, trouverait une femme, se mettrait au travail et obtiendrait un bon poste dans une des compagnies.

Il regagna la cabine du transport. La seconde hôtesse était de service. Elle ne dit rien, mais celle qui avait emmené Pareti dans la salle d'eau ne réapparut pas de tout le vol, et sa remplaçante ne cessa de dévorer Joe des yeux, comme si elle eût éprouvé le désir de le grignoter de ses petites dents.

Est-Pyrites, dans le Nevada, se situait à cent trente kilomètres au sud de la ville fantôme radioactive qui avait eu nom Las Vegas. Elle était aussi à cinq kilomètres plus bas. On la considérait sans exagérer comme une des merveilles du monde. Sa consécration au vice était obsédante, placée sous le signe d'une tendance maniaque et presque puritaine à la jouissance. C'est à Est-Pyrites qu'était né le dicton : LE PLAISIR EST UN DEVOIR SÉVÈRE QUE NOUS IMPOSE LE MONDE.

A Est-Pyrites, les rites de fertilité de l'antiquité avaient été remis en vigueur avec un sérieux fastidieux. Pareti s'aperçut de cet état de choses dès qu'il déboucha de la manche de descente au soixantième sous-sol. Une célébration collective du rite était en cours au milieu du carrefour de Dude Avenue et de Gold Dust Boulevard, entre cinquante membres mâles du Culte d'Ishtar et dix jolies filles qui avaient signé de leur sang leur adhésion aux Suivantes de Cybèle.

Il évita avec soin les grappes de corps agglutinés. Cela lui paraissait amusant, mais il n'allait pas aider et favoriser l'emprise de la vase sur lui.

Il fit signe à un taxi et contempla le paysage. Le Temple des Etrangers était desservi par les filles vierges des notables de la ville ; les exécutions pour impiété avaient lieu en public devant le Tribunal du Soleil ; le Christianisme était en régression. Il n'avait rien d'amusant.

Les antiques coutumes du jeu au Nevada étaient encore res-

pectées, mais elles avaient été amplifiées, diversifiées, développées. L'expression « jouer sa vie » avait pris là une signification littérale et sinistre.

Nombre des usages à Est-Pyrites étaient anticonstitutionnels ; d'autres étaient improbables ; certains absolument inconcevables.

Pareti aima d'emblée la ville.

Il choisit l'Hôtel du Tour du Monde, voisin du Hall des Perversions, face aux verdoyantes étendues du Jardin des Supplices de l'autre côté de la rue. Dans sa chambre, il prit une douche, se changea et réfléchit à ce qu'il allait faire en premier lieu. Dîner à l'Abattoir, bien sûr. Et ensuite peut-être un peu d'exercice dans les fraîches ténèbres du Club des Bains de Boue. Après...

Il se rendit soudain compte qu'il n'était pas seul. Quelqu'un ou quelque chose était avec lui dans la pièce.

Il jeta un coup d'œil circulaire. Rien d'anormal en apparence, sauf qu'il aurait juré avoir posé sa veste sur un fauteuil. Maintenant elle était près de lui sur le lit.

Un instant d'hésitation, puis il tendit le bras pour la prendre. La veste glissa hors de portée. « Essaie de m'attraper ! » dit-elle d'une voix insipide et effarouchée. Pareti se précipita, mais le vêtement s'éloigna en dansant.

Pareti la regardait. Des fils? Des aimants ? Une blague de la direction de l'hôtel ? Il savait d'instinct qu'il ne trouverait pas d'explication rationnelle à ces mouvements, à ces paroles de sa veste. Il serra les dents et se mit à la poursuivre.

La veste s'écarta en riant, piquant comme une chauve-souris. Pareti réussit à la coincer derrière l'appareil de massage de la chambre et à la saisir par une manche. Une pensée inepte lui traversa l'esprit. *Il faut que j'envoie cette saleté au nettoyage et qu'on la brûle.*

La veste resta molle un moment, puis elle se leva sur elle-même et lui chatouilla le creux de la main.

Pareti laissa échapper un gloussement involontaire, puis jeta le vêtement loin de lui et quitta précipitamment la chambre.

En descendant par le conduit de chute vers la rue, il eut la conviction que c'était là le *véritable* symptôme de la maladie. Elle avait modifié les relations entre lui-même et un article d'habillement. Un objet inanimé. La vase prenait de l'audace.

Qu'allait-elle entreprendre ensuite ?

Il était dans un endroit suave appelé l'Endroit Suave. C'était un tripot dont l'innovation consistait en un jeu compliqué appelé Fourre-la. Pour jouer, on s'asseyait devant un long comptoir avec des trous dans la paroi frontale en polyéthylène, où l'on introduisait une certaine partie de son anatomie. C'était un jeu réservé aux hommes, naturellement.

On déposait le montant du pari sur un des voyants lumineux clignotants qui parsemaient le dessus du comptoir. Ces lumières changeaient au hasard selon les indications d'une ordinatrice-programmatrice, et, au gré des variations des montants et des chances, il arrivait derrière les panneaux frontaux des choses diverses à quiconque s'était inséré dans le trou de jeu. Certaines de ces choses étaient exquises. D'autres ne l'étaient pas.

Dix sièges à sa droite, Pareti entendit un homme hurler, sur le mode aigu et strident, comme une femme. Un employé en blanc vint avec un drap et une civière pneumatique et emporta le joueur. L'homme assis à la gauche de Pareti se tenait penché en avant et se pressait contre le panneau en gémissant de plaisir. Son voyant GAGNANT clignotait.

Une grande femme élégante aux cheveux d'un noir d'encre s'approcha du siège de Pareti. « Mon chou, tu ne devrais pas gaspiller une aussi jolie marchandise que toi ici. Pourquoi ne pas descendre chez moi pour se distraire un peu ? »

Pareti, pris de panique, devina que la vase s'était remise à l'œuvre. Il se retira du panneau à l'instant même où s'éclairait devant lui le voyant PERDANT, et de l'autre côté lui parvint le bruit reconnaissable de lames de rasoir qui tourbillonnaient. Il vit son enjeu aspiré par le comptoir et il se détourna sans regarder la femme, sachant bien qu'elle serait à ses yeux la créature la plus irrésistible qu'il eût jamais rencontrée. Et il n'avait pas besoin de *ça* pour l'exaspérer en plus de tout le reste.

Il quitta en courant l'Endroit Suave. La vase et le mal d'Ashton lui gâchaient ses vacances. Mais il n'allait pas se laisser démonter, *certes pas*. Derrière lui, la femme pleurait.

Il se hâtait mais il ignorait où il allait. La peur l'enveloppait comme une seconde peau. La chose qu'il fuyait était en lui, elle battait et grandissait en lui, elle courait avec lui, peut-être même prenait-elle de l'avance sur lui. Mais le rite inepte de la fuite le calmait, lui permettant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Il s'assit sur un banc de parc, sous un lampadaire violet de forme obscène. Les enseignes au néon étaient suggestives à vous couper le souffle. Il était dans le Square de la Gueule-de-Bois, de renommée mondiale. Le coin était tranquille. Il n'entendait que les gémissements étouffés d'un touriste en train d'expirer dans les buissons.

Que pouvait-il faire? Il pouvait résister, il pouvait contenir les effets du mal d'Ashton par la concentration mentale...

Un journal voltigea à travers la rue et vint se coller autour de sa cheville. Pareti donna un coup de pied pour s'en débarrasser. Le papier resta fixé et il l'entendit murmurer : « S'il vous plaît, oh ! s'il vous plaît ! Ne me repoussez pas. »

— « Fous-moi le camp ! » hurla Pareti. Il était terrifié, tout d'un coup ; il vit le journal se froisser pour tenter de lui défaire ses chaussures.

— « Je voudrais t'embrasser les pieds, » supplia le journal. « Est-ce si affreux? Est-ce mal ? Suis-je si laide ? »

— « Lâche-moi ! » rugit Pareti en tirant sur le papier qui avait assumé l'apparence d'une paire de géantes lèvres blanches.

Un homme passa, s'arrêta, le regarda et dit : « Mon gars, c'est encore ce que j'ai vu de plus soufflant. C'est pour un numéro de variétés ou juste pour le plaisir ? »

— « Voyeur ! » siffla le journal, qui s'éloigna en voletant dans la rue.

— « Comment le manipulez-vous ? » s'enquit l'homme. « Des commandes spéciales dans votre poche ou quoi ? »

Pareti hocha la tête, abruti. Il se sentait brusquement très las. « Vous l'avez bien vu m'embrasser le pied ? » demanda-t-il.

— « Vous parlez que je l'ai vu ! »

— « J'espérais que ce n'était qu'une hallucination, » reprit Pareti. Il se leva du banc et partit d'un pas incertain. Il ne se pressait pas.

Il n'avait nulle impatience d'expérimenter la prochaine manifestation du mal d'Ashton.

Dans un bar sombre, il avala six consommations et on dut l'emporter au Séchoir public du coin. Il maudit les employés qui l'avaient ranimé. Du moins, quand il était ivre, n'avait-il pas à combattre le monde qui l'entourait pour conserver sa raison.

Au Taj Mahal, il joua les filles, visant mal volontairement en

envoyant les dagues et les poignards sur les putains qui tournoyaient à toute vitesse sur la roue gigantesque. Il coupa l'oreille d'une blonde, planta une lame sans faire de dégât entre les jambes d'une brune et manqua tous ses autres essais. Il lui en coûta sept cents dollars. Il hurla au voleur et fut jeté dehors.

Un changeur de tête l'accosta dans la rue pour lui offrir les délices ineffables d'une opération illégale de changement de tête pratiquée par un médecin « propre et très convenable ». Il cria « aux flics » et le petit rat d'égoût se perdit dans la foule.

Un chauffeur de taxi lui proposa la Vallée des Larmes et, bien que ce ne fût guère tentant, il acquiesça. En pénétrant sur les lieux — au quatre-vingt-unième niveau, une zone de taudis malodorants et de réverbères en veilleuse — il reconnut aussitôt ce qu'était cette curiosité. Une boîte à nécrophiles. L'odeur des cadavres récemment entassés lui monta au nez et l'étouffa.

Il n'y resta qu'une heure.

Il y eut des boîtes à bayadères, et des bouibouis à putes immondes, et des bars hallucinogènes, et beaucoup de mains qui le touchaient, le touchaient, le touchaient.

Enfin, longtemps après, il se retrouva dans le parc où le journal l'avait poursuivi. Il ne savait pas comment c'était arrivé, mais il avait sur la poitrine un tatouage représentant une vieille naine toute nue.

Il traversa le parc mais il s'aperçut qu'il avait pris une route peu prometteuse. Des cornouillers gémissaient sur son passage et lui caressaient les épaules ; de longues mousses chantaient un fandango ; un saule amoureux l'inonda de ses pleurs. Il prit sa course pour chercher à s'arracher aux agaceries des cerisiers, au bavardage inepte des herbes, aux langueurs d'un peuplier. Par son intermédiaire, sa maladie influait sur le milieu. Elle infectait le monde à travers lequel il passait. Non, il n'était pas contagieux pour les humains ; foutre non ! c'était bien pire. Il était porteur de peste pour le *monde inanimé*. Et ce monde modifié l'aimait, s'efforçait de le gagner à soi. Pareil à un dieu sans mouvement, incapable de diriger ses propres créations, il luttait contre la panique et cherchait à échapper aux passions d'un univers contorsionné de désir.

Il rencontra une bande errante d'adolescents qui lui proposèrent de le battre comme plâtre contre argent comptant, mais il refusa et poursuivit sa route en trébuchant.

Il aboutit au Boulevard Sade, mais là encore, pas de soulagement. Il entendait les petits pavés murmurer autour de lui :

— « Dis, ce qu'il est *mignon* ! »

— « Tu perds ton temps. Il ne te regardera même pas. »

— « Sale garce ! »

— « Je te répète qu'il ne te regardera pas ! »

— « Et moi je te dis le contraire. Hé, Joe... »

— « Tu vois ? Il ne t'a même pas regardée ! »

— « Mais il le faut ! Joe, Joe, c'est moi, par ici... »

Pareti pivota et hurla : « Pour moi, un pavé ressemble à n'importe quel autre pavé. Quand on en a vu un, on les a tous vus. »

Cela les fit taire, bon Dieu ! Mais qu'était-ce encore ?

Très haut, l'enseigne au néon au-dessus de la Cité de la Sexualité à prix réduit commençait à étinceler avec furie. Les caractères se tordirent, exprimèrent un message nouveau : JE SUIS UNE ENSEIGNE AU NEON ET J'ADORE JOE PARETI !

La foule s'était amassée pour observer le phénomène. « Que diable peut bien être un Joe Pareti ? » s'enquit une femme.

— « Une victime de l'amour, » lui répondit Pareti. « Prononcez son nom à voix basse, le prochain cadavre que vous verrez pourrait être le vôtre. »

— « Vous êtes un détraqué, » déclara la femme.

— « Je crains que non, » répliqua poliment Pareti, avec une ombre de folie. « La folie est mon ambition, c'est vrai. Mais je n'ose espérer y parvenir. »

Elle le regarda fixement tandis qu'il ouvrait la porte pour pénétrer dans la Cité de la Sexualité. Mais elle n'en crut pas ses yeux quand la poignée du battant lui donna une tape amicale sur les fesses.

— « Le processus est le suivant, » expliqua le vendeur. « La satisfaction ne pose pas de problème ; le plus difficile, c'est le désir, vous comprenez ? Le désir meurt sous l'effet de la satisfaction et il faut le remplacer par des désirs neufs, différents. Un tas de gens veulent avoir des désirs pervers, mais ils n'y arrivent pas parce qu'ils ont passé leur vie dans le droit chemin. Mais nous, ici, au Centre d'Implantation des Impulsions, nous pouvons vous conditionner à aimer tout ce que vous aimeriez aimer. »

Il avait saisi la manche de Pareti avec un attrape-touriste, une pince garnie de caoutchouc au bout d'une perche télescopique ; cela servait à épingler les visiteurs qui passaient par la Baraque des Services Inaccoutumés et à les attirer plus près des installations spéciales.

— « Je vous remercie. J'y réfléchirai, » dit Pareti en s'efforçant sans grand succès de se débarrasser de l'attrape-touriste.

— « Attendez, écoutez ! Nous avons l'occasion qu'il vous faut, tout ce qu'il y a de bon marché. Valable seulement pour l'heure qui vient ! Si on vous implantait la pédophilie, un désir de grande classe qui n'a pas encore été trop exploité ? Ou prenez la bestialité... Ou les *deux à la fois* pour un prix qui est un véritable cadeau... »

Pareti parvint à tirer sa manche de la pince et se hâta de passer son chemin sans jeter un coup d'œil en arrière. Il savait qu'on ne devait jamais se laisser implanter à la légère des impulsions par les charlatans de foire. Un de ses amis avait commis cette erreur lors d'une permission à terre et s'était retrouvé affligé d'une véritable passion pour le gravier. Il en était mort, après — il faut l'avouer — trois heures d'inexprimables délices.

Le parc d'attractions était bondé. Les cris et les rires des débauchés et des encanaillés montaient vers le dôme aux couleurs changeantes, parmi les jets d'herbe qui émettaient leurs filets de fumée bleue de marijuana. Mais il voulait le calme et la solitude.

Il se glissa dans un Box à Fantôme. Les rapports sexuels avec les fantômes étaient interdits dans certains Etats, mais la plupart des médecins convenaient qu'ils étaient sans danger, à condition de bien se débarrasser du résidu ectoplasmique après l'étreinte en le lavant avec une solution à trente pour cent d'alcool. Naturellement, c'était plus risqué pour les femmes (il vit de l'autre côté de l'allée une Station de Repos avec bidets à jets rotatif et admira un instant la conscience professionnelle du Bureau de Tourisme d'Est-Pyrites, qui pensait à toutes les nécessités).

Il s'allongea dans le noir, entendit le début d'une plainte ténue, surnaturelle.

Puis la porte du cabinet s'ouvrit. Une employée en uniforme s'informa : « Mr Pareti ? »

— « Oui. Qu'y a-t-il ? »

— « Désolée de vous déranger, monsieur. On vous demande. » Elle lui tendit un appareil téléphonique, lui caressa la cuisse et

partit en refermant la porte. Pareti prit le combiné. Un bourdonnement. Il porta l'écouteur à son oreille. « Allô ? »

— « Salut ! »

— « Qui est à l'appareil ? »

— « C'est ton téléphone, idiot ! Qui croyais-tu que c'était ? »

— « J'en ai assez de tout ça ! Cessez de parler ! »

— « Ce n'est pas de parler qui est difficile, » dit le téléphone. « Le plus dur, c'est de trouver quelque chose à dire. »

— « Eh bien, qu'avez-vous à dire ? »

— « Pas grand-chose. Je voulais seulement que tu saches que quelque part, en quelque sorte, l'Oiseau vit. »

— « L'Oiseau ? L'Oiseau comment ? De quoi diable parlez-vous ? »

Il n'y eut pas de réponse. Le téléphone avait raccroché.

Il posa l'appareil sur la tablette et se rallongea, en souhaitant qu'on le laisse en paix. Le téléphone sonna de nouveau, presque aussitôt. Il ne le prit pas et la sonnerie devint une vibration. Il porta de nouveau le combiné à son oreille.

— « Allô ? »

— « Salut, » fit une voix suave.

— « Qui est-ce *encore* ? »

— « C'est ton téléphone, mon bébé Joe. Je t'ai déjà parlé. Je pensais que cette voix-ci te plairait davantage. »

— « Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? » sanglota Joe.

— « Comment le pourrais-je, Joe ? » répondit le téléphone. « Je t'aime ! Oh ! Joe, Joe, je me suis donné tant de mal pour te plaire. Mais tu es si maussade, mon petit, je n'arrive pas à comprendre. J'étais pourtant un très *joli* cornouiller, et tu m'as à peine regardée ! Je me suis transformée en journal et tu n'as même pas lu ce que j'avais *écrit* à ton sujet, ingrat ! »

— « Vous êtes ma maladie, » fit Pareti, la voix tremblante. « Fichez-moi la paix ! »

— « Moi ? Une *maladie* ? » répéta le téléphone avec une trace de chagrin dans sa voix soyeuse. « Oh ! Joe chéri, comment peux-tu me qualifier ainsi ? Comment peux-tu feindre l'indifférence après tout ce que nous avons été l'un pour l'autre ? »

— « J'ignore de quoi vous parlez ! » s'emporta Pareti.

— « Pourtant tu le sais ! Tu venais me voir tous les jours, Joe, sur la mer chaude. J'étais un peu jeune et sotte à l'époque ; je ne comprenais pas ; je tâchais de me dissimuler à ta vue. Mais

tu m'as sortie de l'eau ; tu m'as rapprochée de toi ; tu as été patient et bon, et peu à peu j'ai mûri. Parfois j'essayais même de me hisser sur la perche de ton filet pour t'embrasser les mains... »

— « Assez ! » Pareti sentait son esprit sombrer, c'était la folie, tout devenait autre chose, le monde et le cabinet tournoyaient. « Vous vous trompez complètement... »

— « Pas du tout ! » lança le téléphone, indigné. « Tu me donnais des noms gentils, j'étais ta foutue vase ! Je t'avoue que j'avais essayé d'autres hommes avant toi, Joe. Mais de ton côté tu avais eu aussi des femmes avant qu'on se rencontre, alors nous n'allons pas nous jeter nos passés à la figure. Mais même avec les cinq autres que j'ai essayés, je n'ai jamais réussi à devenir ce que je désirais. Peux-tu comprendre combien c'était décevant pour moi, Joe ? Le peux-tu ? J'avais toute ma vie devant moi et je ne savais qu'en faire. La forme qu'on prend, c'est la carrière qu'on suit, tu sais, et j'étais plongée dans la confusion, avant de te rencontrer... Excuse mon bavardage, chéri, mais c'est la première occasion que nous ayons de converser longuement. »

A travers toute cette folie balbutiante, Pareti voyait clair à présent et comprenait. On avait sous-estimé la vase. C'était un jeune organisme, muet mais non dépourvu d'intelligence, façonné par les puissants désirs qui l'agitaient, comme toute autre créature vivante. Prendre *forme*. Elle évoluait... vers quoi ?

— « Joe, à quoi penses-tu ? Qu'aimerais-tu que je devienne ? »

— « Pourrais-tu devenir fille ? » demanda Pareti, avec crainte.

— « J'ai peur que non, » dit le téléphone. « J'ai essayé à plusieurs reprises, et j'ai tenté d'être un beau chien aussi, et un cheval. Mais c'était du travail plutôt cochonné, et il y avait toujours quelque chose qui ne marchait pas. Je veux dire que ce n'était pas *moi*. Mais demande n'importe quoi d'autre ! »

— « Non ! » rugit Pareti. Un instant il avait suivi le mouvement. La folie était contagieuse.

— « Je pourrais devenir un tapis sous tes pieds ou, à condition que cela ne te paraisse pas trop osé, je pourrais être un de tes sous-vêtements... »

— « Mais bon Dieu, je ne vous aime pas ! » s'étrangla Pareti. Vous n'êtes rien d'autre qu'une affreuse vase grise ! Je vous ai en horreur ! Vous êtes une maladie... pourquoi n'allez-vous pas aimer quelque chose de votre espèce ? »

— « Il n'y a de mon espèce que *moi,* » sanglota le téléphone. « De plus, c'est *toi* que j'aime. »

— « Eh bien, je me fiche pas mal de vous ! »

— « Tu es cruel ! »

— « Vous sentez mauvais, vous êtes répugnante, je ne vous aime pas, je ne vous ai *jamais* aimée ! »

— « Ne dis pas cela, Joe, » l'avertit le téléphone.

— « Si, je le dis ! Je ne vous ai jamais aimée, je me suis seulement *servi de vous* ! Je ne veux pas de votre amour, votre amour me donne la nausée, vous comprenez ? »

Il attendait une réponse, mais il n'y eut plus soudain qu'un silence morne, menaçant, dans l'écouteur. Puis il perçut la tonalité. Le téléphone avait raccroché.

Maintenant Pareti est rentré à l'hôtel. Il est assis dans un fauteuil au milieu de sa chambre décorée, astucieusement agencée pour les équivalents mécaniques de l'amour. Sans aucun doute il inspire l'amour mais il n'éprouve aucun amour. C'est évident en ce qui concerne le fauteuil, le lit, le plafonnier fantaisie. Même la commode qui n'est pas d'habitude observatrice se rend compte que Pareti est sans amour.

C'est plus que triste ; c'est contrariant. Cela dépasse la simple contrariété ; c'est enrageant. Aimer est une obligation, ne pas être aimé est intolérable. Cela peut-il être vrai ? Oui, c'est possible. Joe Pareti n'aime pas son amante privée d'amour.

Joe Pareti est un homme. Il est le sixième homme à dédaigner l'amour aimant de l'amoureuse amante. L'Homme n'aime donc pas : peut-on réfuter le syllogisme ? Peut-on s'attendre que la passion déçue retarde plus longtemps son jugement ?

Pareti lève les yeux et voit le miroir doré sur le mur qui lui fait face. Il se rappelle que c'est un miroir qui a conduit Alice au Pays des Merveilles et Orphée aux Enfers ; et que Cocteau appelait les miroirs les portes de l'enfer.

Il se demande ce qu'est un miroir. Il se répond qu'un miroir est un œil qui attend qu'on regarde à travers lui.

Il regarde dans le miroir et s'aperçoit qu'il se regarde *par* le miroir.

Joe Pareti a cinq nouveaux yeux. Deux sur les murs de la chambre, un au plafond, un dans la salle de bains, un dans le vestibule. Il regarde par ses yeux nouveaux. Et il voit des choses

nouvelles. Il y a le divan, pauvre créature sevrée d'amour. A demi visible, la lampe à pied, dont le col incurvé trahit la fureur. Là-bas, c'est la porte du placard, le dos raide, muette de rage.

L'amour comporte toujours un risque ; mais la haine est un danger mortel.

Joe Pareti regarde par les miroirs et il se dit : je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe.

Traduit par Bruno Martin.

Titre original : I see a man sitting on a chair, and the chair is biting his leg.

KATE WILHELM

De l'autre côté de la porte

Kate Wilhelm est la femme de Damon Knight, auteur bien connu du public français. Depuis plusieurs années, elle écrit elle-même en manifestant, dans le domaine de la science-fiction, un talent intéressant et original. Ce talent vient de se voir consacrer par la publication aux U.S.A. de son dernier roman : **The killer thing.** On reverra sa signature au cours des prochains mois dans **Fiction**.

A cinquante-cinq ans, Harrison en avait passé vingt-cinq à enseigner dans la section d'anglais de l'Université. Depuis vingt-deux ans il était veuf. A part cela, on ne savait rien sur Harrison. Il évitait toujours de parler de lui au cours d'une conversation, non pas comme s'il avait quelque chose à cacher, mais plutôt comme s'il n'y avait rien eu auparavant dans sa vie qui fût digne d'intérêt.

En dehors de l'Université il était comme un agent sans uniforme. Ses collègues de Faculté le reconnaissaient à peine et ses élèves ne le remarquaient même pas. Il était très vaguement conscient de sa propre insignifiance et avait même tenté un jour de sortir de l'ombre. Il s'était porté volontaire, dans une commission d'enquête, pour faire un rapport sur les jeux clandestins des étudiants, à l'intérieur de l'Université. Son étude de la question resta bien en évidence, pendant plusieurs semaines, sur son bureau, puis, de façon plus modeste, sur un rayon de livres facilement accessible, fut ensuite reléguée dans un classeur et enfin jetée au feu, sans que nul ne l'ait réclamée, ni lue. Il ne fut plus jamais volontaire pour quoi que ce soit.

Il était assis à son bureau, en train de noter des compositions, quand Miss Frazer frappa légèrement à sa porte. Elle frappa de nouveau et montra son visage sans charme dans l'entrebâillement. « Je disais : voulez-vous que je vous dépose en voiture de l'autre côté du pont ? Il pleut. »

— « Je vous remercie, » dit-il, en levant vivement les yeux, d'un air presque coupable. « Vous partez maintenant ? »

— « Dans un quart d'heure environ. Prenez votre temps. » Elle vérifia l'heure de la pendule au-dessus de la porte et celle de sa montre, puis ajouta : « Je vous retrouverai dans le hall de la Faculté. »

Harrison agrafa les compositions qu'il avait annotées et les glissa dans son porte-documents avec ses livres. Il était quatre heures vingt-cinq. Le vent rabattait la pluie contre les fenêtres par violentes rafales désordonnées et Harrison resta quelques secondes à contempler ces bourrasques, en se disant que Miss Frazer était bien aimable de penser à lui proposer un bout de conduite quand il faisait mauvais temps.

Il ferma ensuite les persiennes, éteignit le plafonnier, plongeant son petit bureau dans une obscurité que seul perçait un mince rayon lumineux qui filtrait à travers l'imposte, atténuant l'ombre précoce de cette soirée d'octobre. Harrison saisit la poignée de la porte et l'ouvrit...

... Il marchait contre la pluie qui le fouettait, en baissant la tête pour s'efforcer d'amortir son impact sur le rebord de son chapeau. Devant lui le pont s'étendait à perte de vue, sans aucune circulation et sans éclairage, à part les pâles lumières vacillantes des maisons de l'autre côté du pont, qui montraient qu'il n'était quand même pas interminable. Harrison sentait la pluie froide s'infiltrer dans ses souliers, plaquant son pantalon contre ses jambes dans un contact visqueux. Sa poitrine se contractait tandis que l'eau glacée imprégnait son veston, pénétrant sa chemise, qu'elle collait étroitement sur son corps. Il frissonnait intérieurement et allongeait le pas en voyant ses pieds patauger dans l'eau qui recouvrait ses souliers.

Quand il releva les yeux il constata, non sans une certaine surprise, que les lumières semblaient toujours aussi lointaines. A présent sa marche rapide avait fini par lui réchauffer les cuisses et il était en proie à une incroyable fébrilité. Il leva la tête et laissa la pluie lui piquer le visage avec des aiguilles glacées, qui le touchaient à peine sans le pénétrer. Cela lui fit du bien et il marcha la tête haute sous l'averse qui faisait rage. Les lumières des maisons brillaient avec plus d'éclat quand le vent tombait, pour se ternir de plus belle et devenir spectrales quand une nouvelle nappe d'eau les voilait à nouveau. Leur distance parais-

sait inchangée. Harrison marchait d'un bon pas, sans réfléchir, faisant face à la pluie.

Il entendit un cri de peur et de souffrance devant lui avant de pouvoir distinguer quelque chose dans le crépuscule sans éclairage. Puis il aperçut des silhouettes : deux adolescents, de moins de vingt ans, et un homme âgé. Un des garçons, qui mesurait environ un mètre quatre-vingts, paraissait appartenir à l'équipe de football du campus ; il maintenait le vieillard par les bras, en souriant. Harrison détourna vivement ses yeux de ce sourire impudent pour les fixer sur l'autre garçon. Plus petit, plus léger que celui qui maintenait l'homme, il explorait rapidement mais minutieusement les poches de ce dernier. Quand il constata qu'il n'y avait pas grand-chose à récolter, il se mit à jurer d'une voix rageuse et tremblante, et sa main droite se leva pour frapper à toute volée le visage tordu de douleur de sa victime. L'homme gémit et s'affaissa, écartant les bras dans les mains du grand adolescent athlétique. Le garçon le lâcha et il se tassa très lentement sur le ciment. L'eau tourbillonna par-dessus ses mains, fit un remous couleur de rouille autour de sa tête, fut arrêtée par son corps. Les garçons se retournèrent ensemble et regardèrent Harrison. Le grand souriait toujours et avait l'air d'un ange découvrant les délices du ciel. Harrison fit demi-tour et se mit à courir. Il y avait une porte...

Il claqua la porte derrière lui et s'adossa contre elle pour reprendre son souffle. Il s'en détourna, hébété, clignant des yeux dans la froide lumière des tubes fluorescents du plafond du hall. Ses vêtements étaient secs, mais il frissonnait encore et il entendait battre son cœur avec un bruit de tonnerre dans ses oreilles. Il regarda machinalement sa montre. Il était quatre heures vingt-sept. Miss Frazer le reconduisit chez lui en voiture.

Il prit rendez-vous avec son médecin et, durant les semaines qui suivirent, parvint à reléguer le souvenir de cette terrifiante hallucination parmi d'autres souvenirs à demi effacés.

L'alerte suivante eut lieu pendant les vacances de Noël. La neige s'étalait partout en tas d'une trompeuse apparence de friabilité. Partout où elle avait été déblayée, sur les chaussées et les trottoirs, il y avait une luisante couche de glace. Les fils des lignes téléphoniques ployaient sous le poids d'une gaine translucide d'une douzaine de millimètres d'épaisseur. Les arbres laissaient pendre

jusqu'au sol leurs branches surchargées qui, dans le silence de la nuit, se fondaient et craquaient. Des glaçons effilés pointaient leurs pâles doigts de sorcières au-dessus des fenêtres et formaient des grappes menaçantes à chaque coin de gouttière.

Assis dans son cabinet de travail, Harrison contemplait le paysage à travers une partie de vitre où la glace avait fondu en traçant une féerie de cristaux. Il apercevait au loin, de l'autre côté du pont, les toits des bâtiments de l'Université, qui semblaient suspendus au ciel incertain par les minces rubans de fumée de leurs cheminées. Il aurait voulu que les vacances prennent fin, qu'elles n'aient même jamais commencé.

Pendant près d'une heure il resta tranquillement assis, un livre non ouvert sur ses genoux et, quand il tourna à nouveau les yeux vers la fenêtre, la petite partie de la vitre où la glace avait fondu était gelée. Il appuya sa main contre la fenêtre pendant une ou deux minutes et regarda encore une fois. Des nuages pâles et informes laissaient passer les rayons d'un soleil quasi inexistant et la lumière qu'ils réverbéraient semblait irréelle.

Il avait des cours de début de trimestre à préparer ; quelques volumes récemment reçus s'empilaient encore dans leurs emballages et le catalogue de sa bibliothèque personnelle n'était pas à jour, mais il se sentait en proie à une fébrilité grandissante. Il en déduisit qu'il avait faim et, comme sa femme de ménage n'avait pu venir à cause des routes gelées, il décida de se faire quelque chose à manger. La pensée de se livrer à cette activité prosaïque le soulagea. Il traversa le vestibule pour se rendre à la cuisine et ouvrit la porte...

... La berge du fleuve descendait en pente douce ; néanmoins son épais revêtement de glace la rendait dangereuse. Il s'y avança avec précaution, glissant chaque fois les pieds de quelques centimètres, plutôt que de les lever pour marcher. Il entendit des rires devant lui et leva les yeux avec surprise. On patinait ce jour-là. Il contempla avec plaisir les silhouettes qui glissaient et filaient sans effort dans un envol chatoyant de cache-nez et de bonnets de laine.

Il y avait douze enfants. Il les compta et ils étaient exactement douze, qui jouaient avec des rires et des cris. Ils étaient tous bien entraînés, plus que les médiocres amateurs que la glace attirait d'habitude. On eût même dit qu'ils s'exerçaient pour une fête sur la glace. Il se rapprocha d'eux prudemment.

— « Le voilà ! » s'exclama un des gosses avec enthousiasme.

En un clin d'œil ils se mirent tous à patiner rapidement dans sa direction. Consterné, il se retourna pour voir s'ils avaient aperçu quelqu'un d'autre dont la présence lui avait échappé, mais il parut évident que c'était vers lui qu'ils se dirigeaient. Ils l'encerclèrent et firent glisser vers lui une paire de patins.

— « Vous me prenez pour quelqu'un d'autre, j'en ai peur, » commença-t-il, mais ils ne parurent pas l'entendre.

— « Chaussez-les ! Chaussez-les ! » firent-ils en chœur, et battant des mains.

— « Je ne sais pas patiner, » protesta Harrison, en essayant de battre en retraite.

— « Comment le savez-vous ? » demanda une nouvelle voix, d'un ton intéressé.

Il se retourna brusquement et se trouva face à face avec une blonde jeune fille aux mains nues. Le froid avait rougi ses pommettes et ses yeux bleus pétillaient d'un vif éclat. « Comment le savez-vous ? » répéta-t-elle.

— « Je n'ai jamais essayé, » répondit simplement Harrison.

— « Vous voyez. Alors comment pouvez-vous être sûr de ne pouvoir patiner ? » répliqua-t-elle avec logique. « Chaussez-les. »

Des mains se tendirent avec empressement pour l'aider à mettre les patins, et puis la fille et lui se mirent à patiner, la main dans la main. Ils s'avancèrent vers le milieu de la piste et les enfants formèrent un cercle autour d'eux. Ils portaient des collants aux teintes vives et des sweaters à col roulé qui avaient les couleurs les plus éclatantes qu'il ait jamais vues : des rouges, des jaunes et des bleus si éblouissants qu'ils lui faisaient presque mal aux yeux. La fille était pareillement vêtue, avec un fuseau d'un orange éclatant et un sweater d'un bleu de myosotis moins pur que ses yeux. Harrison prit conscience très fugitivement de sa tenue, de son vieux pantalon qui avait des poches aux genoux et n'était même plus assez présentable pour la Faculté, de son sweater gris étriqué, troué à un coude. Mais il oublia tout cela en plongeant son regard dans les yeux profonds et bleus de la jeune fille ; il savait seulement qu'il était plein d'ardeur et de vitalité.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Gabrielle. Venez, nous devons les guider. »

— « Pourquoi ? »

— « C'est ce qu'ils attendent de nous. Par ici. »

Elle le conduisit et ils sillonnèrent la glace de plus en plus

vite, comme s'ils étaient attachés à d'invisibles cordes. Les enfants les suivirent en une file sinueuse. Gabrielle pivota sur un seul patin et lui fit face, en lui prenant la main dans les siennes. « Vous vous en tirez très bien, » dit-elle.

— « D'où êtes-vous venue avec ces enfants ? Je ne vous ai encore jamais vus dans ces parages. »

Elle se mit à rire et des mèches de cheveux rebelles dissimulèrent un moment son visage. Elle dit : « Nous les laissons trop loin derrière nous. Revenons. »

— « Non ! »

Elle rit de nouveau, le quitta et s'éloigna de lui avant qu'il ait pu faire demi-tour. Au loin les enfants étaient des petites taches brillantes sur l'éblouissant tapis de glace. Il s'essouffla de plus en plus pour rattraper Gabrielle. « Attendez-moi ! Nous irons dans ma maison nous réchauffer avec une tasse de chocolat. Ce n'est pas loin d'ici ! »

Elle sourit par-dessus son épaule et acquiesça d'un signe de tête. Les enfants avaient maintenant des tailles de poupée et il commençait à distinguer de nouveau leurs traits. Il les salua de la main et ils lui répondirent. Leurs voix, affaiblies par la distance, semblaient chanter en chœur.

Harrison se mit aussi à chanter, sentant des forces nouvelles animer ses jambes. Il éprouvait une impression de liberté, de netteté, de vigueur, et s'émerveilla de patiner aussi bien. Devant lui, Gabrielle avait rejoint les petits et ils arrivaient ensemble à sa rencontre. Les lames de leurs patins étincelaient et il baissa les yeux pour voir les siennes rayer la glace. Aussitôt il fut saisi d'effroi. Il y avait une fissure dans la glace qui s'élargissait à vue d'œil, et il put voir l'eau noire au courant rapide qui passait dessous. Il s'en écarta vers la gauche et la suivit des yeux, s'allongeant comme une mince ligne noire qui séparait le fleuve en deux moitiés, sans bruit, comme par enchantement.

— « Gabrielle ! Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! » cria-t-il éperdument, mais les gosses chantaient, en lui faisant des signes joyeux et il comprit qu'ils ne l'entendaient pas. Il montra du doigt la lézarde qui grandissait, s'élargissait, et ils se mirent à rire. Maintenant ils étaient assez près pour qu'il pût distinguer leurs visages rougis par le froid, la couleur de leurs yeux et la blancheur de leurs dents.

« Sauvez-vous ! Filez ! » hurla-t-il sans arrêt, en essayant d'escalader la berge glissante qui se dérobait sans cesse sous ses

pieds. La crevasse apparaissait maintenant comme un éclair, sinuant dans de nombreuses directions, envoyant des ramifications désordonnées d'un bout à l'autre du fleuve.

Gabrielle et les enfants patinaient toujours et derrière eux un bloc de glace bascula et disparut dans le torrent. Puis un autre et un autre encore furent silencieusement engloutis et les patineurs se dirigeaient toujours vers lui. Il vit avec horreur les fissures apparaître sur la partie de la glace où ils se trouvaient, et bientôt ils furent isolés les uns des autres. Il glissait de nouveau vers le bas et tentait désespérément de se raccrocher à une souche en bordure du fleuve. Quand il se retourna de nouveau il vit que Gabrielle se tenait toujours de l'autre côté de la ligne de démarcation. Elle observa la progression des lézardes puis leva les yeux vers lui. Elle parut attendre quelque chose. Pour la première fois les enfants semblèrent se rendre compte de ce qui arrivait et leurs visages frappés de terreur se tournèrent vers Harrison. Il ne put que les regarder, les mots s'étranglant dans sa gorge.

Gabrielle n'avait plus ses patins et courait nu-pieds entre les brèches béantes qui s'ouvraient devant elle. Tous ensemble, ils sautèrent par-dessus la dernière crevasse et se trouvèrent sur la rive opposée. Ils ne se retournèrent pas.

— « Gabrielle ! » s'écria Harrison. Elle marchait la main dans la main avec les enfants et leurs silhouettes s'amenuisèrent rapidement jusqu'à ce qu'il ne les vît plus. Il se mit à courir. Il courut le long de la berge, laissant tomber ses patins, les abandonnant. Il fallait qu'il passe de l'autre côté. La berge gelée sonnait creux sous ses pas tandis qu'il courait, titubait, reprenait sa course à perte d'haleine. Quand ses poumons essoufflés refusèrent de lui obéir, il finit par tomber et resta cloué au sol, suffoquant. Le temps n'existait plus et il pouvait s'être écoulé des secondes ou des heures quand il se releva sur les genoux, en regardant autour de lui avec des yeux hagards. Il y avait une lumière et il rampa vers elle, glissant et patinant, s'agrippant à la glace, gesticulant dans le vide. Sa main saisit en tâtonnant une poignée et il faillit tomber évanoui en franchissant la porte...

Il tituba dans sa cuisine et s'effondra dans un fauteuil verni blanc, orné d'un coussin rouge à carreaux. Derrière lui la porte battit plusieurs fois en grinçant et s'immobilisa doucement. Il jeta autour de lui un regard halluciné, se cramponnant à la table,

aspirant des goulées d'air convulsives, avec la sensation que son cœur pourrait exploser. Il sentait encore les morsures du froid sur une joue, sur ses bras et ses jambes, sur toutes les parties de son corps qui avaient été en contact avec la glace.

— « Que m'est-il arrivé ? Mon Dieu, que m'est-il arrivé ? » murmura-t-il. « Que s'est-il passé ? » répéta-t-il dans un souffle, en se voilant le visage à deux mains comme pour chasser l'affreux souvenir.

Il eut une nouvelle consultation infructueuse chez le Dr. Glaston la veille de la rentrée scolaire. Puis arrivèrent les examens de passage. Il y eut les réunions de professeurs pour préparer le programme du prochain semestre. Maintenant Harrison assistait à toutes les réunions ; il accueillit avec empressement l'offre de Miss Frazer de le raccompagner, toujours en voiture, et accepta même son invitation à dîner chez elle.

Il fut tout étonné de se trouver dans son appartement et d'en éprouver du plaisir. Le repas était délicieux et Miss Frazer amusante. Elle approchait de la quarantaine et sa toilette coûteuse ne parvenait guère à avantager sa personne plutôt massive. Ses cheveux grisonnaient, mais bouclaient autour des oreilles comme ceux d'une jeune fille. Elle était nouvelle à l'Université, avait fait de nombreux voyages et en parlait agréablement. Harrison fut enchanté d'être venu. Quand la pendule sonna la demie de neuf heures, il la regarda en n'en croyant pas ses yeux.

Miss Frazer se rendit compte qu'il s'apprêtait à partir et se leva vivement. « Vous avez passé une bonne soirée, n'est-ce pas ? » dit-elle. « Il faudra que vous reveniez au début du prochain semestre. Nous jouerons aux échecs. »

C'est ainsi que Harrison commença à « fréquenter » Miss Frazer. Vers la fin de février ils dînèrent ensemble et jouèrent aux échecs presque jusqu'à minuit. Quand elle lui dit : « A la semaine prochaine ? » avant de refermer sa porte, il lui parut naturel d'accepter. Il ne l'avait pas cherché ; cela s'était produit tout seul et il était agréable d'être reçu quelque part, d'avoir quelqu'un à qui parler. Il reconnut que le Dr. Glaston avait eu entièrement raison et constata qu'il dormait mieux, sans les rêves obsédants qui menaçaient naguère de transformer son sommeil en torture.

C'était un mardi, la vaisselle était entassée dans l'évier et l'échiquier était en place avec presque toutes ses pièces. C'était

à Miss Frazer de jouer. Elle s'adossa à son fauteuil, étudiant attentivement l'échiquier, tout en cherchant d'une main son briquet. Elle essaya en vain, plusieurs fois, d'allumer sa cigarette et le reposa. « Voulez-vous être gentil et m'apporter la boîte d'allumettes. Deuxième étagère, à droite. »

Il retint un sourire. Elle n'avait rien remarqué, n'avait déplacé aucune pièce pour contrecarrer la fourchette qu'il préparait avec son cavalier. Il poussa la porte de la cuisine...

... Il quitta l'immeuble, mal à l'aise, s'attardant sous le porche avec le pressentiment d'un danger. La rue était déserte et l'on n'entendait qu'un gazouillis frénétique dans les cimes dénudées des arbres. Il s'arrêta à nouveau, incapable de situer l'origine de son inquiétude. Quand il se mit à marcher dans la rue ce fut avec une prudence irraisonnée, une impression persistante d'anomalie ; il était saisi d'une peur anticipée qui tourmentait son subconscient. Il descendit du trottoir pour traverser une ruelle et avant qu'il ait eu le temps de reculer ou de finir de traverser il fut assailli et balayé par une foule hurlante d'hommes et de femmes.

Des mains le poussèrent et des corps se pressèrent contre lui tandis qu'il tentait de résister à cette marée humaine. Il fut entraîné par elle aussi inéluctablement qu'une feuille d'arbre par un torrent. C'étaient des gens fous de fureur, qui juraient, poussaient des cris incohérents et il partageait leur délire. Une sauvage ivresse s'empara de lui et il tapa sur l'épaule d'un homme qui le bousculait. L'homme tourna la tête pour le regarder, mais ses yeux étaient vagues, comme ceux d'un somnambule. Des gouttes de salive coulaient aux commissures de ses lèvres et il criait d'une voix rauque : « Tuez-le ! Tuez-le ! »

Harrison recula brusquement et une femme courtaude armée d'une canne lui donna un coup dans les côtes. Les yeux vides, elle hurlait, la bouche grande ouverte. Elle se perdit dans les remous de la foule. Sans savoir comment, Harrison se trouva à demi retourné, poussé vers l'avant, ayant la vision horrifiante de tous ces yeux vides d'expression, calmes, quasi pacifiques, contrastant avec ces bouches baveuses aux sauvages vociférations. Il hurlait, lui aussi, les suppliant de le laisser partir, emporté malgré lui par leur flot déchaîné.

Quelqu'un pourrait être piétiné à mort, se dit-il en trébuchant et en s'agrippant désespérément à un bras pour reprendre son équilibre. La police allait intervenir et disperser la foule qui se

répandait dans les rues, débordant sur les trottoirs et dans les cours. Ces forcenés ne cessaient d'avancer en désordre, redoublant de vitesse et de force et de clameurs assourdissantes. Harrison se sentait le souffle coupé ; il souffrait des coups violents qu'il recevait en essayant de se faufiler hors de la cohue. Il ne voyait pas la fin de ce torrent démentiel d'hommes-robots. Maintenant ils s'étaient mis à courir et il dut suivre le mouvement, pour ne pas risquer de se faire écraser sous leurs pieds. Ils ne s'arrêteraient pas si par malheur il tombait et sa haine pour eux n'avait d'égale que sa frayeur, car il savait que, si vite qu'il courût, il faisait partie intégrante de leur masse et ne pourrait les distancer.

Ils s'arrêtèrent brutalement, tout net, comme un seul homme, sans avoir ralenti au préalable, sans bousculade. Seul Harrison fut pris au dépourvu et, sur sa lancée, se trouva isolé, quelques mètres devant les autres. Un silence menaçant, un silence incroyable régnait maintenant sur la foule. Il fonça vers sa droite et aperçut l'ombre propice d'une ruelle non pavée. Il jeta un dernier regard sur cette masse de corps figés, aussi immobiles et inexpressifs que des mannequins, comme si quelqu'un venait de bloquer leurs mouvements. On eût dit qu'ils attendaient de nouvelles instructions. Nulle part il ne vit un signe de compréhension ou même de conscience et il se glissa lentement de côté vers l'accueillante ruelle de l'évasion. Leurs yeux ne voyaient pas, mais leurs têtes se tournèrent presque imperceptiblement dans sa direction. Harrison se sentit glacé d'effroi jusqu'aux entrailles. Défaillant de peur, il s'enfuit devant eux et, ses nerfs ayant soudain lâché, se mit à crier d'une voix perçante en courant comme un fou dans la ruelle obscure. Il les entendit subitement libérés de leur état quasi cataleptique et comprit que c'était lui l'homme qu'ils cherchaient. Il courut jusqu'à ce que ses genoux se dérobent sous lui et s'effondra tête baissée à travers une porte...

Il tomba sur les genoux, suffoquant et cherchant à reprendre haleine. Il se rendit vaguement compte que Miss Frazer lui desserrait son col et dénouait sa ceinture. Il s'en était tiré ! Soulagé, il ouvrit les yeux.

— « Continuez à respirer profondément, » dit Miss Frazer d'un ton ferme. Elle était en train de le tirer, essayant visiblement de l'adosser contre le mur et, encore hébété, il se prêta au mouvement jusqu'à ce qu'il y fût appuyé. « Je vais vous donner un remontant, » dit-elle.

Le whisky, auquel il n'était pas habitué, le brûla cruellement,

mais fit dissoudre sa terreur, le laissant confus et vaguement embarrassé d'avoir fait l'imbécile. Honteux, évitant de demander l'avis de Miss Frazer, il voulut se lever mais, de ses mains expertes, elle l'en empêcha, en l'adossant de nouveau au mur.

« Restez tranquille ici pendant quelques minutes, » ordonna-t-elle, les yeux fixés sur lui. Puis elle se détourna pour prendre sur le buffet la bouteille et un verre. « Je crois que j'en ai plus besoin que vous. »

— « Je suis désolé de vous avoir fait peur, » murmura-t-il, « mais je vais très bien. J'ai trébuché. »

— « Oui, vous avez trébuché, » reconnut-elle sèchement. « Et votre cœur s'est mis à battre comme un moteur emballé, en vous coupant le souffle. Savez-vous ce qui vous est arrivé ? »

— « J'ai trébuché, » répéta-t-il obstinément. « Et maintenant je me sens tout bête, » ajouta-t-il en serrant les dents. C'est arrivé de nouveau ! s'écria-t-il désespérément dans son for intérieur. Pourquoi ?

Miss Frazer recula de quelques pas et, lorsqu'il se releva tout seul, parut surprise. « Harrison, vous êtes-vous déjà comporté de la sorte ? »

Il acquiesça d'un signe de tête. « Mais ce n'est pas mon cœur. Je me suis fait examiner sérieusement par le Dr. Glaston. Mon cœur est excellent. » Il eut un violent frisson et la dévisagea d'un air désespéré. « Ai-je l'air d'être en train de perdre la raison ? Vais-je devenir fou ? »

— « Ne soyez pas ridicule ! Votre chute peut avoir de nombreuses causes. Pression sanguine. Maladie de l'oreille interne... »

— « Le médecin a tout vérifié, » coupa-t-il avec brusquerie. « Au point de vue organique je suis en excellente condition. C'est quelque chose que je vis, mais qui n'a aucune durée, » gémit-il d'un air malheureux. « J'ouvre une porte qui me mène ailleurs et ensuite je reviens, mais cela n'a aucune durée ! »

Miss Frazer baissa un moment la tête vers la table en fronçant les sourcils, puis leva les yeux vers lui et prononça lentement : « Je ne comprends pas de quoi vous parlez, Harrison. Mais sachez que je ne puis croire un seul instant que vous soyez plus fou que la plupart d'entre nous. Restez donc assis tranquillement pendant que je prépare du café et nous causerons. »

D'abord par bribes, en hésitant beaucoup entre les mots, il commença à lui raconter ce qui lui était arrivé la première fois.

Puis, avec plus d'assurance, en voyant qu'elle ne riait pas, ni ne l'interrompait, il continua son récit d'une traite jusqu'à ce qu'il conclût : « Je me rappelle comme je me sentais malheureux et transi de froid par la pluie qui imprégnait ma peau. Je me rappelle le patin gauche qui me serrait trop le pied. Il était assez étroit pour me donner une ampoule. Et plus tard comme j'ai eu froid, gisant sur la glace. Ce sont là des faits réels ! Ils ont existé ! »

— « La deuxième vie de Walter Mitty lui semblait également réelle, » fit-elle remarquer.

— « Mais il rêvait de choses qu'il voulait faire, » s'écria Harrison. « Il était son propre héros. Mon Dieu, comme j'ai haï cet autre homme que j'étais ! J'ai honte de lui. Il... J'aurais pu faire quelque chose pour les enfants. J'aurais pu secourir ce vieillard. J'aurais pu tenter de raisonner la foule. Croyez-vous que j'aie rêvé tout éveillé que j'étais un lâche ? »

— « Harrison, Harrison, vous dites des bêtises. Nul ne peut commander ses rêves. Vous devez me croire, vous venez de faire une sorte de rêve. Vous vous êtes donc enfui. C'est un des types de rêves classiques. »

Péniblement, Harrison se leva de sa chaise et se sentit vieux et fatigué. Il dit d'une voix calme : « Dans mes vrais rêves je ne me sauve jamais. »

— « Ne partez pas encore, Harrison. Etes-vous sûr de vous sentir tout à fait bien ? »

— « J'en suis sûr, » dit-il. « Je regrette tout ceci. Je n'avais pas l'intention... » Il regarda sa main tendue vers la porte et sentit qu'il ne pouvait bouger. Fasciné, il essaya de prendre la poignée et de nouveau une terreur paralysante le domina et il fut incapable d'ouvrir la porte. Il se retourna brusquement et traversa la pièce d'un pas mal assuré pour s'agripper au buffet. « Il me semble impossible d'ouvrir la porte, » murmura-t-il, plein de mépris pour lui-même.

— « Harrison, je vais ouvrir le divan et vous préparer un lit. Vous y serez couché d'une manière très confortable et je vous donnerai un sédatif qui vous procurera une bonne nuit de sommeil. Et dans la matinée je vous emmènerai chez le Dr. Blakesley. »

Harrison ne répondit pas et elle quitta la cuisine. Il ferma un moment les yeux en serrant les paupières, puis les rouvrit pour regarder la porte. Il ne pouvait toujours pas se forcer à la toucher. Une nouvelle tentative provoqua chez lui une intolérable

panique. C'était une peur irrésistible, atavique, qui le fit reculer en tremblant. Il savait qu'il aurait perdu connaissance ou bien se serait mis à crier s'il ne s'était pas écarté de cette porte.

Il coucha dans cette chambre étrangère, allant à la dérive, à mi-chemin du sommeil et de l'insomnie, tandis que les deux pilules roses que Miss Frazer lui avait fait absorber émoussaient la virulence de ses pensées. La foule ne l'aurait pas écouté. L'esprit tortueux de Harrison lui avait joué un tour en lui faisant croire qu'elle attendait ses ordres. Se sauver n'était pas vraiment un crime. D'autres personnes semblaient savoir comment agir en toute circonstance, telles Miss Frazer et sa femme, bien des années auparavant, et sa mère, longtemps avant elles deux. Il évoqua d'agréables souvenirs sur sa mère dont l'image, sans qu'il sût comment, se confondit avec celle de Gabrielle. Seule subsista la jeune fille aux cheveux dorés. Elle avait su ce qu'il fallait faire, mais il y avait quelque chose de différent. Pourquoi ? Il essaya de libérer son esprit de son inconscience léthargique et s'accrocha à la question. En quoi Gabrielle avait-elle été différente ? C'était important. Il essaya vainement de se le rappeler et, là-dessus, s'endormit.

— « Ah ! non, je vous en prie ! » dit Miss Frazer, en versant le café du petit déjeuner. « Vous m'avez promis que vous verriez le Dr. Blakesley ce matin et vous allez le faire. »

— « Alors vous croyez vraiment que j'ai besoin d'un psychiatre ? Simplement parce que j'ai fait une chute et que cela m'a causé une courte frayeur ? »

— « Avez-vous ouvert une porte depuis lors ? »

Harrison se retourna vers la porte de la cuisine, grande ouverte, et secoua la tête. C'était Miss Frazer qui avait ouvert cette porte.

Miss Frazer bavarda aimablement au petit déjeuner et dans la voiture qui les conduisit à l'Université où le Dr. Blakesley donnait des cours le matin, deux fois par semaine. Harrison n'écoutait pas sa collègue, qui parut s'en rendre compte et ne fit aucun effort pour le faire parler. Il songeait qu'il y avait eu quelque chose, quelque chose qu'il avait failli comprendre et qui lui avait échappé.

Miss Frazer rangea sa voiture dans le parking et le conduisit dans le bâtiment des Sciences Naturelles, dont elle lui ouvrit la

porte. Il la suivit d'un air penaud. Elle ne lui avait laissé ouvrir aucune porte de toute la matinée. Gabrielle l'aurait fait, se dit-il avec conviction. A l'encontre des autres, elle lui avait donné l'occasion d'agir le premier et il l'avait manquée. Mais elle n'avait pas prévu sa défaillance. Il fut nettement conscient du sursaut effaré de Miss Frazer lorsqu'il l'écarta pour passer devant elle et ouvrit la porte du Dr. Blakesley...

... Il y avait onze autres hommes dans la pièce et beaucoup d'entre eux buvaient du café. L'air était alourdi par l'odeur du tabac et la présence de gens confinés depuis trop longtemps entre quatre murs. Harrison regardait droit devant lui, en faisant stoïquement semblant de ne pas entendre la voix nasillarde à quelques centimètres de son oreille.

— « Vous savez bien qu'il l'a fait, Harrison. Toutes ces preuves l'accablent. Que vous faut-il de plus ? »

Il était assis sans bouger, sans faire un geste. Le président du jury se pencha au-dessus de la table en pointant vers lui un doigt accusateur. « S'il s'en tire, il récidivera. Vous le savez ! »

— « Il n'est peut-être pas coupable, » fit Harrison d'un ton obstiné.

— « Tout le monde sait qu'il est coupable ! »

— « Il ne l'a jamais nié ! »

— « Il ne serait pas ici s'il n'était pas coupable ! »

Harrison se sentit envahi d'une torpeur et n'éprouva plus que l'envie incongrue de dormir. Il posa sa tête sur ses bras, en faisant semblant de méditer sur la question. Des voix persuasives continuaient à se faire entendre.

— « Le juge sera indulgent, Harrison. Ce n'est pas comme si vous le condamniez à mort. »

— « Mais il mourra, » marmonna-t-il.

— « Nous mourrons tous, » riposta l'autre avec impatience.

— « S'il ne l'a pas fait il en avait l'intention. Il est aussi répréhensible. »

— « Aussi répréhensible, » fit écho d'une voix solennelle quelqu'un d'autre et chacun le répéta à tour de rôle.

— « Nous ne savons pas s'il l'a fait. Nous ne le savons pas, » protesta Harrison désespérément.

— « Harrison, nous l'avons tous reconnu coupable. Etes-vous d'accord avec nous ? »

— « Je ne peux pas me décider. »

— « Avez-vous jamais pris une décision quelconque dans votre vie ? » demanda une voix nouvelle.

Harrison leva les yeux sur celui qui venait de parler et vit que c'était le Dr. Glaston.

« Je suis navré, Harrison, » dit-il. « Je devais vous dire la vérité. Votre cœur était parfaitement normal. Je suis navré. »

— « Je sais, » fit Harrison. Pourquoi disait-il cela ? Quelle curieuse déclaration pour un médecin.

— « Il faut vraiment que vous preniez une décision, vous savez. Ils vont bientôt nous rappeler, » dit doucement le Dr. Glaston et il alla se rasseoir.

Harrison s'humecta les lèvres et regarda le chef du jury, les yeux dans les yeux. Sans un mot, il acquiesça d'un signe de tête et un murmure d'approbation parcourut le chœur de cette tragédie grecque. Ils revinrent gauchement à la file dans la salle d'audience, gênés par les regards d'avide curiosité que suscitait leur rentrée. Harrison resta debout devant sa chaise jusqu'à ce qu'ils fussent tous présents, après quoi ils s'assirent en même temps.

L'accusé se tenait assis en détournant la tête, comme s'il fût le seul dans la salle à n'avoir pas remarqué leur retour. Le juge toussa pour s'éclaircir la gorge.

Le détenu se leva et Harrison garda les yeux obstinément fixés sur sa nuque rouge parsemée de poils. On lut le verdict et une grande clameur éclata dans l'assistance. Dominant le vacarme, le rappel à l'ordre du juge ramena progressivement le silence. Le voisin de gauche de Harrison se pencha vers ce dernier.

— « J'vous parie qu'il veut nous faire donner nos votes, » murmura-t-il.

— « Nos votes ? »

— « Ouais. Il veut qu'on se lève, un par un, pour confirmer la sentence. »

Harrison se sentit soudain un poids sur l'estomac, qui lui fit mal. Son voisin eut un rictus moqueur, comme s'il comprenait.

« Ça sera vite fait, » dit-il. « Après quoi vous pourrez filer aux toilettes. »

Tous deux se turent quand le président du jury répéta le premier : « Coupable, » d'une voix ferme. Puis ce fut au tour des deux jurés suivants. Le détenu, qui avait jusqu'ici gardé la tête tournée, commençait à leur faire face quand le voisin de Harrison se leva. « Coupable, » prononça-t-il vite et il se rassit. Harrison resta glacé d'épouvante sur sa chaise, en tressaillant

lorsque le juge le regarda d'un air sévère. De deux côtés on le poussait et quelqu'un lui dit : « Il est trop tard pour se rétracter. »

Il se leva en chancelant et regarda, les yeux dans les yeux, cet autre homme qu'on jugeait et dont il connaissait si bien le visage. Un visage vide d'expression, d'émotion, de vie. Son propre visage.

Il hurla, sauta du box des jurés, sortit en coup de vent de la salle d'audience par une porte de derrière, avant que quelqu'un ait paru se rendre compte de ce qui arrivait. Il courut comme s'il avait tous les démons de l'enfer à ses trousses, mais dans le vide et le silence. Nul ne le poursuivait. Les rues étaient désertes ; sa fuite ne faisait même pas aboyer un chien. Il courut jusqu'au coin d'une rue où il n'y avait personne d'autre que lui. Ce n'était pas juste, sanglota-t-il. Ce n'était pas juste de l'obliger à être celui qui décide. Le système était mauvais ! Il n'était pas un méchant homme. Il n'était pas coupable, mais était-il innocent ? Aucun homme ne pouvait le décider. Ce n'était pas juste. Pourquoi quelqu'un ne venait-il pas l'arrêter dans sa course ? Ils pourraient le faire s'ils s'en donnaient la peine. Il s'écarta d'un immeuble et avança en titubant, fut pris de vertige, revint se cogner contre la maison. Il fallait qu'il continue d'avancer.

Le trottoir prit fin et il buta dans un mur, trébucha, tomba sur les genoux. Il se releva tant bien que mal, mais se tint à demi courbé, comme voûté à cause d'une grande douleur. Ses doigts tâtonnèrent à l'aveuglette pour avoir une prise quelconque et finirent par trouver une poignée. Il la serra très fort et se tint crispé, attendant toujours de reprendre son souffle.

C'était une poignée de porte. Il la tourna et la porte commença à s'ouvrir. Il pourrait en franchir le seuil, laisser Miss Frazer et le docteur le soigner — le cycle serait fermé. Il pensa à l'homme qu'il avait laissé là-bas, derrière lui, l'homme qui lui ressemblait tant et qui était tellement, tellement coupable. Il reconnut enfin l'énormité de son crime. Non pas d'exister, ce qui était accidentel. Mais, ayant existé, d'avoir fait faillite en n'étant rien de plus qu'une ombre inconsistante qui flotte un moment puis disparaît, en ne laissant aucune trace de son passage. Aucune chez un seul être qui en aurait eu besoin, aucune chez une femme, dont il aurait pu avoir des enfants, aucune parmi le genre humain considéré comme une entité. Il leur avait fait défaut à tous. Et maintenant il y avait cela, l'épreuve finale, l'ultime décision, l'occasion

que la plupart des hommes aperçoivent quelque part sur leur route, mais qu'il n'avait encore jamais su regarder en face.

Il recula délibérément d'un pas, se retirant de la porte. Ils ne viendraient pas. Etre forcé de choisir n'était pas un véritable choix. Ils le savaient. Il explora du regard les rues vides. Il lui faudrait beaucoup plus de temps pour refaire en marchant la route qu'il avait parcourue dans sa course folle, mais il se mit en marche et se sentit apaisé tandis qu'il cheminait, la tête haute et droite, dans les rues vides...

Dans son bureau le médecin se leva au moment où l'on ouvrait la porte du hall. Il ne reconnut pas l'homme qui s'arrêta net sur le point d'écarter Miss Frazer pour passer devant elle, mais, présumant que c'était Harrison, il s'attendit à le voir manifester la névrose que provoquait chez lui l'ouverture des portes. Il ne s'attendait pas à le voir s'écrouler sur le parquet — son visage portant déjà l'empreinte indubitable de la mort.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : A time to keep.

DANIEL F. GALOUYE

Le rêve et l'envol

Daniel Galouye est un auteur qui écrit relativement peu mais dont les œuvres se signalent par leur constance dans la qualité. Il a effectué ses débuts en 1952 et a écrit à ce jour environ soixante-quinze nouvelles et quatre romans : **Dark universe, Lords of the Psychon, Simulacron-3** et **A scourge of screamers.** Les deux premiers ont paru en français chez Denoël sous les titres **Le monde aveugle** et **Les seigneurs des sphères** (collection « Présence du Futur ») ; le troisième figurera en juin prochain dans notre collection « Galaxie-Bis », sous son titre américain non modifié. Après avoir cessé d'écrire en 1965 pour des raisons de santé, Galouye vient de faire son retour aux U.S.A., précisément avec la nouvelle que nous publions ce mois-ci : l'attachante histoire d'un homme qui rêve et se met à vivre son rêve.

« LES rêves où l'on vole sont une forme élémentaire de symbolisme, » avait dit un jour devant Frank Proctor un vague psychanalyste amateur rencontré dans un cocktail. « Ils sont la forme la plus vaine de la réalisation des vœux secrets. On a trop de mal à creuser son sillon, alors on étend simplement les bras et on prend son essor. »

La fréquence croissante de tels rêves chez lui devait indiquer combien son sillon devenait dur à creuser, pensait Proctor.

Il y avait bien Phyllis... mais n'y avait-il pas *toujours* eu Phyllis, si l'on admettait que deux années puissent s'étirer en une étouffante et amère éternité ?... Il y avait Phyllis en ce moment, le murmure de son rire brodant sur le tonnerre de la mer qui se brisait sur les roches, en contrebas.

S'efforçant de dissimuler son abattement, il balaya d'un regard distrait les couples autour de lui, sur la terrasse. Puis, avec une feinte indifférence, il fouilla des yeux l'amas des dunes derrière la balustrade. Telles des balles de coton aux contours mous, elles brillaient sous le clair de lune éclatant qui argentait les vagues au pied de la falaise.

Il découvrit enfin sa femme, son profil élégant découpé sur les

reflets lumineux de la mer qui auréolaient ses cheveux. Cette fois, elle était avec Ron McMurphy. La lune posa une rivière de mercure sur la courbe de son bras quand elle le tendit pour toucher la joue de son compagnon.

C'était McMurphy à présent. La dernière fois, c'était Cosgrove. Et avant lui, Pollard. Et le prochain ? Proctor haussa les épaules. La seule chose dont il pouvait être certain, c'est qu'*il y aurait* un prochain... C'était inévitable.

Il suivait du doigt une arabesque de la balustrade en fer forgé tout en réfléchissant. Que les rêves de vol soient l'expression inconsciente du désir d'échapper à une réalité hostile, il y avait là plus qu'une réalité abstraite. Car les rêves lui venaient depuis peu avec une régularité effarante et leur symbolisme n'était que trop visible.

C'était toujours le même rêve. Il était seul dans une forêt primitive dont le calme profond n'était violé que par le rire vulgaire de Phyllis. Tels des miasmes montant d'un marécage, ses éclats moqueurs semblaient semer la terreur au sein de la clairière.

Il savait qu'il devait s'échapper. Mais il ne pouvait que se recroqueviller lâchement devant le rire de dérision qui s'abattait sur lui, qui retombait en tonnerre des frondaisons, pour balayer le sol comme un vent mauvais, ravageur.

Arrivé à ce point de son rêve, il se rappelait invariablement tous les rêves précédents. Alors il fonçait dans une clairière, les bras tendus, raidis, le corps incliné, attendant le souffle puissant et calme qui l'emporterait.

Mais le vent ne venait jamais assez vite. Et quand enfin, dans un élan désespéré, il décollait avec violence, il ne restait suspendu que quelques instants merveilleux avant de s'effondrer à nouveau sur la terre. Alors il s'enfouissait dans la poussière de la forêt tandis que les gros rires de Phyllis atteignaient un timbre plus élevé, plus effrayant.

Il n'y avait pas d'issue.

Et le rire suggestif de sa femme, ruisselant à présent sur les dunes, l'arracha à ses pensées, soulignant davantage l'impuissance dont il souffrait.

— « Vous n'êtes pas obligé de tolérer cela, vous savez. »

Proctor se tourna avec un sursaut dans la direction d'un verre qu'on lui tendait. C'était Dick Matlock, mal à l'aise et ennuyé dans son smoking, et dont le rude visage aux traits durs

s'accommodait mal de l'impeccable nœud papillon couleur bordeaux.

Proctor prit le verre et dit : « Il faudrait que j'achète l'issue au prix qu'elle fixe. Et c'est une sacrée addition ! »

— « Oh ! » fit Matlock en toussotant avec maladresse, les yeux tournés vers la falaise. « J'allais feindre de n'avoir rien remarqué. »

— « Vous auriez été le seul. »

— « Je parlais de tout le reste. » Le bras de Matlock décrivit un geste qui englobait les couples sur la terrasse et le groupe d'invités derrière les portes vitrées et coulissantes pour qui J.B. Wentworth distillait ses premiers mots d'esprit.

— « Tout le reste, » dit Proctor, « je peux le supporter. »

— « Mais vous n'y êtes pas forcé. Vous êtes à l'abri du besoin. Vous pouvez abandonner le travail. Bon sang, la publicité — vendre du vent pour les autres — ce n'est pas votre place ! »

— « Je ne peux pas rester inactif. »

— « Mais, bon Dieu ! Travailler dans une agence ? Et avec J.B. pour vous donner le ton ? »

Proctor avala une gorgée. « Que devrais-je faire d'autre ? »

— « Je ne sais pas... Si ce que vous faites vous plaît, montez votre propre firme. »

— « Phyllis serait perdue. Tous nos amis sont chez Wentworth. Elle y était mannequin bien avant que je la connaisse. »

Matlock lança vers la falaise un coup d'œil impatienté. « Oui. J'imagine que Phyllis est assez satisfaite de la situation. »

Un peu plus tard dans la soirée, il apparut que le week-end de Wentworth se terminerait dans une ambiance de frénésie.

Proctor eut du mal à échapper aux enroulements sinueux de la musique de danse qui envahissait la terrasse. Comme de juste, Phyllis était à l'avant-garde, infusant à tous un élan qui balayait le mobilier de fer torsadé et les plantes en pots.

Le battement rauque et haletant de la contrebasse le poursuivit longtemps, tandis qu'il cheminait sans but parmi les dunes. A sa droite, la mer s'enflait et tourbillonnait, usant son énergie dans une débauche de bruits et d'eaux brisées. Si semblable à Phyllis... impitoyable, sans scrupules, uniquement occupée de la puissance irrésistible qui la possédait.

Il se laissa tomber sur le sable, le dos appuyé à un rocher.

Il ne pourrait plus longtemps feindre d'ignorer le défi constant de Phyllis. Le temps où il étouffait sa fierté sous un bouclier d'indifférence inentamable touchait à son terme, il le craignait.

Mais que faire ? Elle ne partageait pas ses convictions sur l'inviolabilité du mariage. D'autre part, elle n'accepterait pas le divorce comme une solution valable... pas avant qu'il ait perdu assez d'illusions pour être prêt à payer sa liberté de n'importe quel prix.

Sans s'en apercevoir, il passa de ses amères réflexions au sommeil. Sa journée avait été surchargée de rendez-vous décevants et son équanimité durement entamée par le silence irréductible, lourd d'arrière-pensées de Phyllis durant le trajet jusqu'à la résidence d'été de Wentworth. Et il était normal que, une fois de plus, son rêve reflétât son fervent désir d'évasion.

Mais cette fois, ce n'était pas une simple et vaine tentative. Ce fut plutôt une réussite, un accomplissement. Après un départ sans grand élan il s'éleva en arrivant devant un repli du sol.

A l'horizontale, les bras en croix, il sentit ses pieds effleurer le sable tandis qu'il remontait en souplesse le long de la pente. Puis il franchit la crête de la dune suivante et une rafale de vent marin le prit dans sa puissante étreinte pour l'emporter vers le ciel.

La force du courant faisait battre ses manches tandis qu'il montait toujours plus haut dans la douceur laiteuse du ciel nocturne. Virant sur l'aile en une vaste courbe, il savourait l'extase du vol.

Et il se demandait s'il pouvait attacher une signification symbolique à l'absence du rire moqueur de Phyllis dans le contexte de son rêve. Avait-il enfin réussi uniquement parce que cette fois il n'y avait plus de force terrifiante pour le pousser à un vol de panique ?

Il descendit en vol plané et le vent se plaqua plus fortement sur son front et ses épaules, amortissant la descente en une courbe régulière, soutenue. Il visa une dune, à titre d'expérience, en rasa la crête à quelques centimètres près et fila par-dessus le bord de la falaise.

Le courant ascendant, tout frais de l'humidité et de l'odeur marines, le ramena en souplesse à des hauteurs étourdissantes et compléta son rêve délicieux par une exaltation de l'esprit qui le nettoya de tout souci.

Puis, tandis qu'il filait parallèlement au rivage et que le disque flottant de la lune poursuivait son propre reflet sur les eaux scintillantes, il se rendit compte qu'un autre être planait dans les airs.

Tache d'un blanc pâle, précisée par la clarté lunaire qui jouait sur la chair crémeuse des membres minces et sur un short délavé, elle arrivait en douceur, jaillie des ténèbres du littoral. Ses cheveux blonds maintenus en un entrecroisement de tresses étaient ainsi bien protégés des assauts du vent. Et son visage qui s'éclairait d'un sourire rassurant tandis qu'elle se rapprochait en volant, paraissait posséder les qualités de la Grèce classique que suggérait déjà sa coiffure en guirlandes.

Surpris, Proctor hésita dans son glissement et pendant un instant il ne sentit plus la force de l'air sous ses bras. Il piqua sans doute d'une centaine de mètres avant de se rétablir et de freiner sa chute. Puis il se redressa et par une descente progressive retourna vers le roc d'où il avait pris son essor.

Et pendant tout ce temps, la fille le suivait, faisant évoluer son corps agile en des mouvements gracieux. Elle souriait de la maladresse de Proctor.

Il se trouva en perte de vitesse alors qu'il n'était plus qu'à un pied au-dessus du sable. Sa chute, l'amenant sans trop de violence contre le rocher, n'en fut pas moins humiliante et il eût préféré que la jeune fille n'en fût pas témoin.

Mais elle était maintenant agenouillée près de lui et lui secouait l'épaule, en lui demandant, le ton inquiet, s'il ne s'était pas fait mal.

Ce n'était plus un rêve. Il resta un instant ahuri. Puis il comprit. La fille était venue par hasard pendant qu'il dormait, appuyé à la roche. Il avait dû émettre des sons incongrus et battre des bras, aussi s'était-elle alarmée. En même temps, ouvrant les yeux avant d'être complètement éveillé, il l'avait incluse dans la fin de son rêve.

— « Salut, » dit-elle. « J'espère ne pas vous avoir fait peur. »

Elle le regardait fixement. Mais la surprise qu'elle éprouvait n'altérait en rien le charme juvénile de ses traits. Il se rendait compte que, dans la vision semi-consciente qu'il avait eue d'elle, il l'avait transposée dans son rêve tout comme elle lui apparais-

sait maintenant : short, soutien-gorge, cheveux tressés. Toutefois son imagination n'avait en rien exagéré sa beauté.

Pour la rassurer, il sourit et lui dit : « Je me suis endormi. Je rêvais que je volais. Si je vous ai effrayée, je vous en demande pardon. »

— « Oh ! » fit-elle. Puis, le visage détendu, avec l'ombre d'un sourire, elle ajouta : « Je m'appelle Sandy. Vous volez souvent ? »

— « Très souvent. C'est une sensation exquise quand cela se passe bien. Si jamais j'arrive à éliminer les pépins, cela vaudra vraiment la peine. »

— « Les pépins ? » Son nez minuscule se fronçait.

— « Il suffit que je découvre durant mon sommeil comment je m'y prends. En fait, ce soir, c'était la première fois que tout se passait sans accroc. »

Elle parut déçue. « Ce doit être délicieux. »

— « L'extase à l'état pur. Vous n'êtes pas une invitée de Wentworth ? »

Elle se redressa puis s'assit sur la roche, allongeant ses jambes minces dont la pâleur s'accordait au gris du sable. « Oh ! non. Je suis une indigène. J'habite un peu plus loin sur la plage... »

Elle esquissa un geste en direction du nord puis inclina la tête vers la maison d'été. « Je n'ai pu m'empêcher d'être attirée par ce chahut. Vous serez sans doute satisfait d'apprendre que vous avez dérangé tous les crabes d'ici au cap. »

— « Pas moi ! » protesta-t-il, en se dressant près d'elle. « Je suis tout à fait pour la restitution de la plage en toute propriété aux crustacés. »

— « Alors vous ne vous plaisez pas ici ? »

— « Au contraire. Je ne saurais imaginer cadre plus agréable. » Il fit la grimace en se bouchant les oreilles pour oublier la cacophonie de la fête. « Ni un outrage plus grand à la nature. »

La fraîcheur de la nuit lui fit croiser les bras. Il lui offrit sa veste. « Vous ne voleriez pas vous aussi, par hasard ? » demanda-t-il d'un ton détaché. « Vous avez le genre à le faire. »

— « Seulement entre les heures de classe. »

— « Etudiante ? »

— « Institutrice. A l'Ecole Centrale du Comté. Elle se serra dans la veste et se mit debout dans la clarté de la lune.

— « Je vous raccompagne chez vous. »

Elle sourit des yeux. « On marche, ou on prend la voie des airs ? »

Quand la soirée s'éteignit dans un dernier soupir, il y avait longtemps que Proctor s'était retiré dans la chambre réservée pour sa femme et pour lui. Il lui fallut néanmoins attendre une heure encore le sommeil. Quand il s'endormit enfin, il s'était rendu à l'évidence : Phyllis était dans un autre lit.

Le soleil du matin, inondant la terrasse, mettait en relief le désordre laissé après la soirée du vendredi. Un nombre suffisant de chaises et de tables avaient été remises sur pied pour recevoir les plus matinaux des invités.

Proctor attaqua de sa cuiller un demi-pamplemousse, tout en réfléchissant à la dernière atteinte de Phyllis à sa dignité. Il y avait longtemps qu'il s'était habitué aux infidélités de son épouse, qui chaque fois lui procuraient un sentiment secret mais profond de mortification. Mais cette fois, son humiliation n'était plus une affaire personnelle entre elle et lui.

Il repoussa le pamplemousse et vida sa tasse de café en fixant son regard sur la table. Aussi ne se rendit-il compte de la présence de Phyllis que lorsqu'elle vint brusquement s'asseoir près de lui. Elle portait un peignoir de bain épais, ouvert avec impudeur sur un bikini noir à peine plus foncé que ses cheveux coiffés en hauteur.

Comme pour symboliser la tristesse de la situation, Phyllis entama la conversation presque dans les mêmes termes que Matlock la veille au soir.

— « Tu n'es pas *forcé* d'accepter. » Elle le dit avec un sourire... fort plaisant, d'ailleurs. Mais après tout l'expression faciale faisait partie de son arsenal professionnel. Et son sourire était permanent. Même lorsqu'elle était en colère.

— « Rentrons chez nous, Phyllis. »

— « Tu parles que non ! Je m'amuse, moi, pendant ce week-end. »

— « C'est visible. »

— « Et cela me regarde exclusivement. »

— « Nous sommes mariés. »

— « Il n'y a qu'un bout de papier pour l'affirmer. »

Il s'inclina vers elle, conciliant : « Pourquoi n'essaierions-nous pas de lui conférer une certaine valeur, à ce papier ? »

— « Laquelle ? Une vie vertueuse au coin du feu ? »

En elle, tout était sévère, dur et pourtant se fondait en une

beauté qui sans être voyante était bien réelle. Elle avait les yeux d'un brun chaud moucheté de vert ; le dessin de ses lèvres, la courbe de ses joues étaient précis. Ses mouvements même, malgré leur fluidité, étaient justes et étudiés. C'était le genre de charme superficiel, contrôlé, qui plaisait aux photographes professionnels mais qui n'allait guère plus loin.

Par contraste, Sandy — elle s'appelait en réalité Sandra — avait une douceur transparente, une simplicité naturelle. Si elle portait un short et un soutien-gorge, c'était pour son confort personnel et non pour exciter les désirs.

— « Qu'espères-tu, Phyllis ? »

— « M'en sortir. » Son sourire ne s'effaça que brièvement.

— « Je ne te laisserai pas. Tu ne peux guère te présenter devant le tribunal en m'accusant d'infidélité. Et tu dois maintenant savoir que je n'en ferai rien non plus. »

Les coins de sa bouche se durcirent. « Ceux que Dieu a unis ? »

Il fit un signe affirmatif.

— « Tu donnes dans les sermons, maintenant ? »

— « Tu peux toujours me ruiner. Mais ce sera de mon plein gré que je paierai la note. Tu n'iras pas fixer le montant du chèque devant les hommes de loi. »

Il se détourna du visage devenu sérieux de Phyllis pour observer quelques couples, clients et employés de Wentworth qui sortaient du pavillon des invités. Ils partirent le long de la crête côtière, suivant le sentier qui serpentait parmi les dunes jusqu'à la plage.

Face à la balustrade de la terrasse, le bord de la falaise tranchait nettement sur le paysage marin. La mer était calme, à présent; elle se retirait, somnolente dans sa solitude azurée tandis que des vols de mouettes aux cris rauques rayaient la surface lisse comme un miroir.

Comme entraînée par son propre poids, la crête s'abaissait progressivement au nord pour se fondre avec la plate étendue des sables. Des roches isolées, pointillant le littoral à des intervalles de plus en plus grands, trahissaient l'intime union de la falaise et de la plage.

A quatre cents mètres environ de la zone de plage réservée à Wentworth, se dressait le cottage de Sandra, bâti sur deux niveaux, dans un isolement serein. Il tournait le dos à une route empierrée qui ne voyait que rarement passer des véhicules pressés.

Phyllis le rappela à elle. « Tu sais, chéri, c'est enfantin de prévoir tes réactions. Un jour ou l'autre tu voudras en sortir, toi aussi. Mais ce jour-là, tu respecteras les conventions établies et étouffantes. Tu étaleras pour moi ton manteau dans la boue avec un chèque en blanc et tout le reste. Parce que, vois-tu, l'esprit sermonneur et l'esprit chevaleresque vont de pair. »

— « Donc tu comptes sur des pourparlers discrets dans le bureau du juge ? »

— « A moins que tu n'aies envie de donner un peu plus d'animation à l'affaire. Si tu t'offrais une bonne petite débauche pour me fournir des griefs recevables et une complice à citer ? »

McMurphy, en caleçon de bain, avec un appareil photo pendu au cou, sortit de la maison. Il traversa la terrasse et se dirigea vers la plage, évitant visiblement le regard fixe de Proctor.

Phyllis ne vit son amant le plus récent que lorsqu'il atteignit le sentier. Alors elle repoussa sa chaise et l'appela : « Ron, attendez-moi ! On fait la course jusqu'à la mer ? »

Proctor les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans un creux de dunes.

Il avait décidé de ne pas se faire remarquer en s'abstenant de la partie de plage. Aussi, il enfila un slip et des sandales et se mit en route dans les dunes. Il abandonna le sentier et finit par s'apercevoir qu'il suivait les empreintes de pas qu'il avait laissées pendant la nuit.

Il s'immobilisa à une dizaine de mètres du rocher où il avait rencontré Sandra et resta pensif, lointain. Il songeait qu'il était bien normal d'être frappé de la différence qui existait entre les deux femmes. Mais, en même temps, l'amère déception que lui causait Phyllis ne le poussait-elle pas à s'exagérer les attraits de l'autre ?

Toutefois Sandra était une personne bien différente et *elle avait du charme*. Il éprouvait en outre avec elle des affinités bien qu'il n'ait passé qu'une courte heure près d'elle. C'était un rapprochement qu'il n'avait jamais pu effectuer avec son épouse. On eût dit que la jeune fille l'avait courageusement soutenu tandis qu'ils partageaient bien des expériences difficiles mais satisfaisantes... plutôt qu'un vol né du sommeil au-dessus des eaux lavées de lune et une promenade au long de la grève argentée.

Il regardait avec une intensité accrue le rocher qui les avait réunis. Il avait quelque chose d'incongru, ce rocher, ainsi que les rides du sable à sa base. Mais il ne distinguait pas au juste ce qu'il y avait d'un peu anormal.

Puis ses yeux se portèrent le long de la plage jusqu'à l'ultime tête de roche de la saillie côtière. Là-bas, une silhouette souple, solitaire, en maillot blanc, se dressait sur un entablement, prête à plonger.

Il partit d'une allure décidée par un chemin qui contournait largement le groupe des baigneurs de Wentworth.

Toutefois, quand il parvint à la roche lointaine, Sandra s'était déjà séchée et repartait vers sa maison. Il allongea le pas et, parvenu à portée de voix, la héla.

Elle se retourna, surprise, et l'attendit. Dressée ainsi sur un fond de cumulus énormes qui montaient avec majesté de la mer, indifférente à l'eau écumeuse qui jouait autour de ses chevilles, on eût dit quelque néréide venue des profondeurs.

— « Bonjour, » dit-elle. « Les courants ascendants ont été bons, ces temps-ci ? »

— « Terrain inutilisable. Je suis collé au sol pour la journée. Alors je me suis dit que nous pourrions nager ensemble. »

— « Possible, » convint-elle, en continuant d'avancer d'un pas décidé. « Mais pas avant que j'aie accompli mes devoirs d'infirmière. »

— « Ah ? »

— « C'est l'heure de l'injection d'insuline pour papa. »

Le père de Sandra était affublé du prénom invraisemblable d'Erasme et à plusieurs reprises, lorsque Proctor lui avait été présenté la veille au soir, il avait insisté pour que son visiteur l'appelle ainsi. Il était mince mais grand. Bien qu'il ne fût point pâle, son teint indiquait que le diabète le forçait généralement à rester à l'intérieur, ce qui épargnait à sa peau les effets du soleil et du vent.

Ses yeux fixés sur le large par la grande baie de son bureau trahissaient la nostalgie d'un homme qui avait passé en mer la majeure partie de ses soixante années. Toutefois c'est avec beaucoup de bonne humeur qu'il gloussa et déclara : « Sandra me disait ce matin que vous aimez voler. »

Elle était partie ranger la seringue hypodermique. Et Proctor éprouva un certain plaisir à la pensée qu'ils avaient parlé de lui.

— « C'est assez emballant, » dit-il.

Erasme rit de bon cœur. Il savait écouter et semblait accorder toute son importance à chacun des mots qu'on lui adressait. « J'ai lu une fois un ouvrage sur l'interprétation des rêves. On y disait que les rêves de vol sont parmi les plus fréquents. »

— « Presque tout le monde en fait dans une certaine mesure. »

— « Et cette mesure dépend de la personne, de sa nature, de ses aspirations. Avez-vous jamais volé en réalité, Mr Proctor ? »

— « Appelez-moi donc Frank. Oui, j'ai passé quatre ans dans l'Armée de l'Air. »

— « Rêviez-vous de vol avant cela... j'entends sans avion ? »

Proctor fit un signe affirmatif.

« Et *pendant* votre service ? »

— « Non. Maintenant que j'y pense, jamais. »

— « C'est normal. Votre désir fondamental était satisfait par vos expériences de vol réel. »

C'est cela, songea Proctor, ou alors c'est que je ne cherchais pas à m'évader de la vie. Il se mit à l'aise sur le siège ménagé dans l'embrasure, un peu confus d'être en slip et en sandales. Mais la gentillesse rassurante d'Erasme lui faisait du bien.

Le mur du fond était couvert de rayonnages chargés de livres. Il y avait un bureau — celui de Sandra, pensa-t-il — moderne et poli. Il n'y avait rien dessus, sauf une mouette blanche empaillée sur un support de chêne, dont les ailes s'étendaient avec un tel réalisme qu'elles évoquaient un décor de vagues battues par le vent et de cieux d'un bleu tourmenté. Devant une autre baie, un puissant télescope sur trépied était braqué sur la plage et la maison de Wentworth.

Erasme se frotta le bras à l'endroit où avait été faite la piqûre d'insuline. « Dites-moi... comment vous y prenez-vous pour voler ? Quelle est votre méthode ? »

Proctor rougit de confusion et éprouva un certain ressentiment devant l'insistance de son interlocuteur à revenir sur ce sujet. Puis il se rendit compte que son hôte plaisantait.

— « Oh ! c'est simple... en théorie, » expliqua-t-il. « Un bon départ en courant, on se penche en avant, on ouvre les bras et on décolle. Quand cela marche, du moins. »

— « C'est sans doute la méthode la plus répandue. Bien qu'il

y ait aussi le vol plané, la nage dans l'air, les battements comme dans l'eau, le plongeon interminable, les bras allongés au-dessus de la tête, et un tas d'autres moyens. Arrivez-vous jamais à vous envoler totalement ? »

Si Erasme n'avait pas souri tout comme lui-même, Proctor aurait coupé court à la conversation. « La nuit dernière, pour la première fois. »

— « Et auparavant ? »

— « Pas vraiment. C'était toujours un vain combat. Le vent ne souffle pas comme il faut. Je me sens trop lourd. Le sol m'attire comme un aimant, ou bien... »

— « Vous n'avez jamais essayé ? »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Avez-vous déjà *essayé* de voler ? »

— « Hier soir... »

— « Non, je parle d'un vol réel... quand vous êtes bien éveillé. »

— « Mais non, voyons ! Je... » Proctor s'interrompit pour lever sur son hôte un regard hésitant.

— « Pourquoi pas ? »

Erasme qui avait également cessé de sourire, se tenait droit sur son siège dans la pièce où le silence prenait une qualité concrète.

« Pourquoi pas ? » répéta-t-il. « Il me semble que si la même chose est suggérée à maintes reprises sur le plan inconscient, on doit au moins vouloir en faire l'épreuve consciente, rien que par curiosité. »

— « Je me sentirais ridicule. » Proctor rit et tenta de remettre la conversation sur le ton de la plaisanterie, comme au début. « Et je n'aimerais guère me casser le nez ! »

— « Il me semble qu'il y avait des femmes, deux ou trois cents ans avant nous, surtout à Salem, qui ne s'occupaient pas de leur nez. »

Proctor consulta sa montre. « Je me demande ce que fait Sandy. »

— « J'imagine que le balai traditionnel leur donnait au moins quelque chose de tangible à quoi se raccrocher. »

— « Vous ne croyez tout de même pas... »

— « Pourquoi pas ? Il nous a été transmis des tas de légendes, de coutumes, d'histoires et de procès sur la question. »

— « Mais rien de vraiment authentique. Rien que des accusations. La panique. Une psychose de masse. »

— « Mais il faut bien qu'il y ait *quelque chose* derrière cet intérêt universel. » Et là-dessus Erasme parut se retirer dans le monde de ses pensées.

Proctor s'approcha de la seconde fenêtre, pensant que le sujet était épuisé. Sur la plage, les invités de Wentworth paraissaient manifester la même turbulence que lors de la soirée précédente. Il ne pouvait reconnaître Phyllis dans la foule, mais elle était sans nul doute le centre d'attraction de la zone où de nombreux corps s'agitaient dans les éclaboussures.

Sans se laisser décourager par le changement de position de son interlocuteur, Erasme reprit : « En tout cas, si vous cherchez quelque chose d'authentique, avec documents à l'appui, je peux vous renvoyer à un certain Joseph Desa, à Saint Joseph de Cupertino, en Italie. Un moine franciscain devenu prêtre et ensuite canonisé en 1767. Il a eu de la chance. Il n'a échappé au bûcher ardent que grâce à sa soutane. »

— « Jamais entendu parler de lui. »

— « Si cela vous intéresse, je possède un exposé biographique rédigé par les moines bénédictins de Ramsgate en Angleterre. »

— « Et qu'est-ce qu'il a fait ? »

— « Des choses que vous et beaucoup d'autres se contentent de rêver. Entrer dans son église et voler jusqu'à l'autel au-dessus des têtes de ses paroissiens était presque un événement quotidien. Un récit raconte aussi qu'il s'est élevé une fois au sommet d'un arbre et est resté perché sur une branche pendant une demi-heure. »

Plus contrarié qu'incrédule, Proctor protesta de nouveau : « Vous n'allez tout de même pas me dire... »

— « Quelle est la plus grande hauteur d'où vous soyez jamais tombé ? »

— « Trois mètres, je pense. D'un arbre, quand j'avais huit ans. »

— « Vous vous étiez fait mal ? »

— « J'ai boitillé avec un plâtre pendant tout un mois. »

— « Pensez-vous que ç'aurait été plus tragique si vous étiez tombé, disons de vingt mètres ? Ou de trente ? »

— « Ç'aurait été mortel. »

— « J'avais pendant la guerre un ami aux Services de recherche et sauvetage de la Marine. Une fois, il est allé recueillir un

mitrailleur de l'Armée de l'Air sur la côte chinoise. Il semble que ce garçon ait fait une chute par la trappe de la soute aux bombes de son appareil — à mille deux cents mètres d'altitude et sans parachute — et ait atterri dans une rizière. Il s'en est tiré avec des douleurs et quelques ecchymoses. »

Erasme paraissait se réjouir de l'air ahuri de Proctor. Il poursuivit : « Le journal du matin est sur le divan. Il y a un article en page trois au sujet d'un autre aviateur de la base aérienne d'Eglin. Il est tombé de trois cents mètres après que son parachute se fut mis en torche. Il s'est relevé avec une écorchure au genou. »

— « Bon. Je vous suis, » dit Proctor, sans encore se livrer. « Qu'est-ce que vous voulez démontrer ? »

Erasme baissa les yeux sur l'annulaire de son visiteur. C'était la troisième ou quatrième fois qu'il s'attardait ainsi sur le mince anneau d'or. Son expression indiquait une vague inquiétude sur la possibilité que Sandra soit mise en cause. Mais Proctor pensait que s'il ne cachait nullement son alliance, cela devait prouver la pureté de ses intentions.

Soudain Erasme se remit à sourire. Et il parut prendre volontairement un ton de plaisanterie quand il parla. « Eh bien, j'avance seulement que peut-être *certaines* personnes peuvent voler, sans même le savoir. Une sorte d'aptitude à la lévitation. Et le vol sans moyens auxiliaires n'est que de la lévitation avec le mouvement en plus. »

Proctor éprouva un certain réconfort à retrouver le domaine de la blague. « Bien sûr. Il y a longtemps, quelque extra-terrestre adepte de la lévitation a dû s'égarer sur la Terre. Il s'y est installé avec la femme de son choix et a laissé sa semence à sa descendance. Maintenant, de temps à autre, des gènes spéciaux s'associent à d'autres gènes spéciaux et quelqu'un naît qui a la possibilité de voler. »

— « C'est cela, ou alors la semence a été injectée accidentellement par la Nature elle-même, sans le secours de votre visiteur de l'espace. Mais il est une chose certaine : si j'avais la capacité de voler, je ferais en sorte que personne ne le découvre. »

— « Non ? Il me semble que vous auriez une mine d'or ! »

Erasme hocha la tête. « On m'abattrait plutôt d'une balle, ou on me mettrait au pilori, ou on m'enfermerait dans un jardin zoologique, ou encore ce serait le bûcher. »

Erasme s'approcha du bureau et caressa de la main une des ailes étendues de la mouette empaillée. Tel un aveugle déchiffrant une page de Braille, le bout de ses doigts frémissait en explorant la grâce et l'harmonie de cette perfection aérodynamique.

— « Mr Proctor, » dit-il d'un ton un peu plus réservé, « Sandy n'est pas tout à fait aussi affranchie qu'elle aime le faire croire. Elle est facile à blesser. »

Proctor ne pouvait en vouloir à cet homme de sa sollicitude paternelle et pleine de tact. « Nous sommes nombreux dans ce cas. » A la remarquable exception de Phyllis, se reprit-il intérieurement.

— « Oui, c'est sans doute vrai. Je vais voir ce qui la retient. »

Proctor s'aperçut qu'il appréciait beaucoup Erasme, bien qu'il eût du mal à le comprendre. En tout cas, l'homme paraissait aimable, intéressant et il avait un sens de l'humour marqué bien que parfois obscur. Bien entendu toute cette conversation n'avait été qu'amusement de l'esprit. Mais on distinguait sous la jovialité superficielle de l'homme sa profonde sincérité.

Proctor retourna près de la fenêtre sud et passa quelques instants à observer avec détachement le groupe Wentworth, au loin. Phyllis ne nageait plus. La déduction était facile, compte tenu de l'activité débordante qui régnait sur le sable. Un moment il crut reconnaître son bikini noir. Ce devait être elle. Quelle autre fille se fût cramponnée au dos d'un homme qui trébuchait en s'efforçant sans conviction de désarçonner sa chère cavalière ?

Le bras de Proctor effleura le télescope. Il rattrapa l'instrument qui allait chavirer avec son trépied. Mais le télescope reprit sa position première sans dommage.

Une impulsion l'incita à se pencher vers l'oculaire, avec l'intention de braquer la lunette sur la plage et les baigneurs. Mais il vit aussitôt qu'il ne pouvait déranger la ligne de visée sans trahir son indiscrétion. Simultanément, il découvrait ce même défaut d'indiscrétion chez Erasme (pas chez Sandra, car le télescope n'était pas ajusté à la hauteur de la jeune fille.) Le champ d'observation était centré sur la terrasse de Wentworth. Et le réticule coupait exactement la table à laquelle Proctor était assis avec Phyllis peu de temps auparavant.

De toute évidence, Erasme était beaucoup plus inquiet pour sa fille qu'il ne le laissait voir.

Proctor s'éloigna de l'instrument en entendant les autres marcher dans le couloir.

Sandra entra la première, une serviette drapée sur les épaules pour montrer qu'elle était prête à aller se baigner, comme elle l'avait promis.

— « Je ne suis pas toujours aussi lambine, » affirma-t-elle, « mais il fallait que j'expédie par la poste mon contrat pour la prochaine année scolaire. »

Il la suivit quand elle se dirigea vers la porte. Sans se retourner, il lança à Erasme : « Nous serons sur la plage, un peu plus bas. »

On ne lui répondit pas, mais Sandra rit et lui expliqua : « Il ne vous entend pas, vous savez. »

Tandis qu'il maintenait le battant ouvert, Proctor regardait alternativement le père et la fille.

« Il est complètement sourd, » précisa-t-elle. « Mais il n'existe pas plus fort que lui pour déchiffrer les paroles sur les lèvres. »

Proctor nageait en surface, au gré des vagues, et observait la fille qui escaladait le rocher en partie submergé... toujours gracieuse, jamais maladroite, même lorsqu'elle glissait sur la pierre humide. Elle se dressa et prit le temps d'ajuster son maillot sur ses cuisses. Elle lui souriait et il se rendait compte qu'il n'avait jamais vu expression aussi aimable et naturelle sur le visage de Phyllis.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, en souplesse, lança les bras en avant et sauta avec toute l'assurance et le style d'une championne de plongeon.

Durant une éternité, elle parut suspendue contre le ciel sans nuage, son saut de l'ange aussi parfait que sa silhouette. Puis, quand elle redescendit, il lui sembla qu'elle planait plutôt qu'elle ne plongeait. Et en pénétrant dans l'eau, elle en rida à peine la surface.

Proctor se rappela avec répugnance avoir envisagé de se servir de la jeune fille pour défier Phyllis. Et il doutait du bien-fondé de ce bain matinal avec Sandra.

De la plage montaient des cris animés et des coups de sifflet. Les amis de Wentworth reprenaient leur élan pour de nouveaux plaisirs. Et si Proctor ne se trompait pas, Phyllis devait faire une fois de plus sensation. Peut-être exécutait-elle son imitation burlesque de la danse du ventre... toujours un gros succès quand elle

était en bikini. Toutefois il ne pouvait en être certain car une formation rocheuse lui barrait la vue.

Entre-temps Sandra était remontée en surface et nageait vers les rochers. Il la suivit et se hissa près d'elle.

Pendant qu'il vidait l'eau d'une de ses oreilles, elle lui dit : « Je ne sais pas grand-chose de vous, n'est-ce pas, Mr Proctor ? »

Ce retour au nom de famille après la familiarité admise des prénoms visait clairement à souligner combien leur connaissance réciproque était rudimentaire.

— « Vous aimeriez en savoir davantage ? »

— « Pourquoi pas ? »

— « Vous savez que j'ai une femme. »

— « Jolie ? »

— « Trop. »

— « Alors pourquoi n'êtes-vous pas près d'elle ? »

Cela n'avait rien d'un interrogatoire. Il avait l'impression que Sandra ne s'intéressait que médiocrement à ses réponses. Pourtant il devinait quelque inquiétude cachée. Ou était-ce seulement qu'il souhaitait éveiller chez elle une curiosité plus profonde ?

— « Cela ne vous amuserait pas de connaître mes raisons, » dit-il.

— « Où habitez-vous ? Que faites-vous ? » continua-t-elle avec indifférence.

Il le lui expliqua et elle l'écouta, mais sans lui accorder toute son attention.

Quand il eut fini, elle observa : « Cela ne paraît pas très enthousiasmant comme travail. »

— « Ce ne l'est pas. »

— « Et vous n'avez pas l'air d'un homme à vous passionner pour la publicité. »

Il se contenta de hausser les épaules.

« En tout cas, » ajouta-t-elle, pensive, « je ne dirai pas que vous êtes *du genre sermonneur*. »

Il sursauta. « *Vous avez regardé* dans ce télescope ! Et Erasme a fait l'indiscret en déchiffrant sur les lèvres ! »

Elle parut surprise, à son tour. « Je voulais vous mystifier en vous révélant ce que votre femme vous avait dit. Oui, nous vous avons observés. »

Proctor n'en eut pas de ressentiment. Au contraire, il était heureux qu'elle eût été assez intéressée par lui pour l'espionner.

« Vous n'êtes pas en colère ? » s'enquit-elle.

— « Rien que soulagé. Maintenant vous êtes au courant. De toute façon, Erasme avait bien le droit d'en apprendre le plus possible sur le compte d'un homme marié qui raccompagnait sa fille à la maison, la nuit. Et par ailleurs, vous auriez pu ne pas m'avouer que vous aviez épié mes activités. »

En même temps il se demandait pourquoi elle se laissait entraîner dans l'intrigue. Elle ne donnait pas l'impression de braver les conventions établies. Pourtant elle ne faisait rien pour le décourager.

Sandra déplia les jambes et se leva pour plonger une nouvelle fois.

— « Il ne faut pas laisser le week-end nous filer entre les doigts, » gronda-t-elle gentiment, puis elle s'élança de l'entablement.

Mais au moment où elle sautait, son pied glissa sur la pierre mouillée et le plongeon ne fut pas très réussi. Elle retomba assez mal, tout près du rocher, touchant d'abord de l'épaule et du bras.

Proctor se dressa en riant, à la recherche d'une moquerie sans méchanceté à lui dire. Toutefois, comme elle ne remontait pas, il s'inquiéta. Aussitôt il se jeta à l'eau... et heurta le corps inerte, submergé. Il la prit par le bras et s'accrocha à la roche. Elle n'était qu'étourdie. Pendant qu'il la hissait au sec, elle se mit à secouer la tête.

— « Ça va ? » demanda-t-il en la tournant sur le dos et en l'aidant à s'asseoir.

— « Je... je crois. »

Il était cependant visible qu'elle n'était pas encore remise. Il posa un genou à terre et la tête de la jeune fille ballotta puis s'appuya à sa poitrine.

— « Sandy ! »

— « Chut ! Cela va passer. »

Il la prit par les épaules pour la soutenir.

« C'était idiot, n'est-ce pas ? » fit-elle enfin.

— « Cela va mieux ? »

— « Non, mais cela passera dans un moment. »

Elle réussit à lever les yeux vers lui. Ses prunelles, d'un bleu-vert plus profond que celui de la mer, fixèrent les yeux de Proctor, elle entrouvrit les lèvres en un petit sourire, puis les referma.

Il lui prit le visage entre ses mains, lui renversa la tête. Elle lui rendit son baiser sans réticence.

Proctor, assez déconfit, s'appuyait à la balustrade de fer forgé. Dans le ciel nocturne les nuages se dissipaient pour découvrir une lune ocre. La mer et l'air étaient calmes. Mais des vagues molles murmuraient contre les rocs.

Il était seul sur la terrasse. Derrière les portes vitrées, Wentworth avait mis la main sur un petit auditoire d'invités. A grand renfort de gestes, il mimait la partie de pêche qui lui avait permis d'accrocher le pèlerin maintenant naturalisé qui dominait toute la pièce, sur sa plaque de montage contre le mur.

Proctor tapota les poches de son smoking, trouva ses cigarettes, en alluma une et se rendit au bar extérieur. Il se versa une bonne rasade de scotch, posa la main sur le siphon, puis changea d'avis. Il vida son verre, puis deux autres coup sur coup.

Que faire avec Sandra? Comment avait-il pu laisser s'installer quoi que ce soit entre eux ? Et elle aussi ?

Etait-ce le choc en retour ? Une tentative de sa part pour reprendre pied après son éloignement de Phyllis ? Non. Il pouvait l'affirmer avec impartialité. Pouvait-il vraiment l'affirmer ?

Deux fois encore il emplit son verre et le vida, puis il se rinça la bouche avec de la limonade.

Le divorce ? Se contenter de laisser Phyllis agir à son gré ? Sous le simple grief de cruauté mentale ? Naturellement le montant de l'indemnité atteindrait un chiffre ridicule. Cependant, même s'il devait en être ruiné, cela ne vaudrait-il pas la peine ?

Si, évidemment. Mais ce n'était pas une solution acceptable. Parce qu'à un moment donné de son existence il s'était rangé à l'opinion que « comme on fait son lit on se couche ». Sinon la sincérité et l'intégrité n'étaient plus que des mots et la vie n'avait plus d'objet.

Il comprit soudain qu'il ne pourrait jamais revoir Sandra. Car elle ne méritait pas d'être mêlée au vilain scandale que causerait Phyllis si elle le soupçonnait de lui être infidèle.

Quelqu'un avait mis de la musique. Wentworth, Phyllis et leur petite cour sortaient sur la terrasse. Phyllis vit Proctor et se dirigea droit sur lui. Il esquissa un mouvement pour s'écarter, mais elle le maintenait sur place par son regard insistant.

En approchant du bar, elle sourit sans motif apparent. Une

expression satisfaite qui intriguait Proctor. Pendant qu'ils s'habillaient, une heure plus tôt, il avait surpris à plusieurs reprises ce regard amusé posé sur lui. Deux fois elle avait gloussé. Et maintenant elle riait en posant sur le bar son sac orné de sequins. « Pour moi, chéri, un scotch on the rocks. »

Il poussa tout le nécessaire devant elle sans répondre.

« Oh ? Plus de manteau jeté sur la boue pour les pieds de la dame ? »

— « Peut-être n'ai-je plus de manteau. »

— « Ce serait terrible, n'est-ce pas ? Tu n'en as jamais manqué auparavant. » Elle laissa tomber deux cubes de glace dans son verre. Mais sa main s'immobilisa sur la bouteille et elle émit un gloussement. Quand ce bruit de gorge devint un éclat de rire, elle s'attira plusieurs regards curieux.

Elle s'était déjà conduite ainsi... la première fois qu'elle avait décidé de se vanter d'une liaison. Toute cette journée-là elle avait manifesté une délicieuse impatience, comme elle le faisait en ce moment.

Elle leva son verre pour porter un toast : « A ton manteau ! »

— « Tu ne comptes pas te répandre, ce soir ? »

— « Oh ! non. Je vais devenir une bonne petite fille... pour un bon moment. »

Il était à présent fort curieux. « Pourquoi ? »

— « Parce que j'ai gagné, chéri. »

— « Gagné quoi ? »

Elle lui servit une rasade et lui tendit le verre. « Voilà pour toi. Tu vas en avoir besoin. Mon garçon ! Je te parie que tu vas encore rêver que tu voles cette nuit ! »

Pendant qu'il reposait le verre sur le bar, elle ouvrit son sac et s'immobilisa, la main à l'intérieur. « Elles sont très bien détaillées. Mais c'est normal. Ron est le meilleur photographe de l'équipe Wentworth. »

Elle lui mit sous les yeux deux épreuves photo de Polaroïd. Il les regardait, abasourdi. Sur la première, il embrassait Sandra, en haut du rocher, après l'avoir retirée de l'eau. Sur la seconde, ils se tenaient enlacés, debout sur l'entablement.

Phyllis rit. C'était de nouveau un son étouffé, et pourtant cela avait la sécheresse d'un coup de fouet.

« Bien sûr, il y en a d'autres. Plusieurs. Le second baiser. Et le troisième. Toi et elle, bras dessus bras dessous, marchant dans l'eau au bord de la plage. Avec de la tendresse ! Ron et moi avions un excellent point de vue, derrière l'autre rocher.

Proctor froissa les épreuves et les fourra dans sa poche. « Combien ? »

— « Tiens ! Tu l'ôtes en vitesse, le manteau, maintenant ! Combien te reste-t-il, bonhomme ? »

— « Tu n'as jamais cessé de préparer ce piège, n'est-ce pas ? »

— « Pauvre et naïf imbécile ! Tu n'as quand même jamais cru que tu pouvais m'envoyer au tapis ? »

Il parut soulagé qu'il y eût des tierces personnes alentour. « Très bien. Incompatibilité. Angoisse mentale. Tout ce que tu voudras. A toi de jouer et de remplir le chèque. »

Elle parut réprimer un sourire. « Me suggérerais-tu le Mexique ? »

— « Cela fera l'affaire. »

— « Mon Dieu, que tu es pressé ! Vaut-elle vraiment tout cela ? »

— « Oui. »

— « C'est bien ce que j'espérais. » Malgré sa beauté, son visage devint dur. « Frank, ce ne sera ni le Mexique ni quelque chose d'aussi simple que l'incompatibilité. »

— « Ne pousse pas ton avantage. Tout ce que tu risques, c'est de perdre une partie de ce que je suis prêt à te laisser râtisser. »

— « Contre-poursuite ? » se moqua-t-elle.

Il fit un signe affirmatif.

Elle rit de nouveau. « Et que crois-tu pouvoir prouver ? Tous ceux que tu connais obéissent à Wentworth. Et J.B. ne permettra pas qu'on cause des ennuis à la petite Phyllis. »

Proctor le savait. Wentworth avait été le premier... avant même que Phyllis eût pris un bref congé pour une aventure conjugale calculée. Depuis lors J.B. en avait redemandé une seconde fois. Et il ne faisait pas de doute qu'il comptait se servir une troisième.

A plusieurs reprises au cours de la journée, Wentworth avait assuré à ses invités que s'ils s'imaginaient s'être amusés le vendredi soir, ils n'avaient encore rien vu. Il avait même prédit que ce samedi-là *ils feraient danser toute cette foutue falaise !*

Proctor s'échappa par la grille de la terrasse peu avant onze heures. Le verre en main, il buta dans un couple tandis qu'il avançait, incertain, vers la falaise, à une trentaine de mètres de la balustrade. Il contourna un second couple et s'arrêta devant le précipice.

De forts courants de vent, chargés d'embruns arrachés aux vagues, faisaient battre les jambes de son pantalon et lui ébouriffaient les cheveux. Pourtant il avait chaud.

Il regarda son verre à moitié vide et décida qu'il avait assez bu. Peut-être beaucoup trop, bien qu'il en fût arrivé à admettre que certaines circonstances pouvaient contrebalancer les effets de l'alcool. Il lança le verre dans le vide. Lumineux dans le clair de lune, le verre se perdit dans les profondeurs, enveloppé du voile formé par le liquide qu'il avait contenu.

Il finit par percevoir la voix de Phyllis, assourdie et cependant plus forte que le grondement des brisants et le chahut plus lointain sur la terrasse. Puis il la distingua à sa droite bien qu'elle ne se rendît pas compte qu'il était si près. En compagnie de McMurphy, comme la veille, elle lançait sans conviction des cailloux dans la mer.

McMurphy se rapprocha et tenta de lui enlacer la taille. Mais elle le repoussa. Evidemment, comme elle l'avait promis, elle se conduisait en parfaite épouse. Il semblait bien que désormais elle ne fournirait à Proctor aucune chance de se défendre contre elle.

Proctor partit dans la direction opposée, vers l'intérieur, parmi les dunes ondulantes parsemées de roches. De temps à autre, il titubait et songeait que si le scotch n'avait en rien amoindri ses soucis, il n'en produisait pas moins ses effets.

Il arracha sa cravate qu'il mit dans une de ses poches. Peu après, tout en marchant d'un pas alourdi, il ôta sa veste qu'il posa sur l'épaule.

Et une fois de plus il arriva à proximité du rocher où Sandra l'avait trouvé endormi la veille. Etait-ce quelque aspiration inconsciente née de son désespoir qui le ramenait ainsi ? Venait-il en ce lieu parce qu'il y avait rencontré Sandra ? Ou parce que c'était là qu'il avait, dans un rêve particulièrement agréable, enfin réussi à s'envoler en se débarrassant de tous ses tourments ?

Si seulement il avait *le pouvoir* de décoller les bras étendus !

Alors il se moqua de lui-même. Il se complaisait à ce désir. Ce qui sans nul doute était encore la manifestation des effets du scotch.

Il se figea devant le rocher, s'efforçant de se voir assis là près de la jeune fille après qu'elle l'eut réveillé. La vision s'imposa à son esprit et il se réjouit de la précision de son souvenir.

Puis, titubant, il laissa tomber sa veste sur le sable. Il hocha la tête et se passa la main sur le visage. Mais les traces subsistaient... les empreintes de pas qui avaient attiré son attention le matin, au passage, mais dont l'anomalie ne lui était pas apparue clairement.

A présent, tout en luttant contre la confusion extrême de son cerveau, il s'approchait pour examiner le sol.

Les empreintes qu'il avait laissées en venant chez Wentworth la veille au soir se détachaient bien nettes sous le clair de lune. Et il voyait l'endroit où il s'était endormi, le dos appuyé à la roche... où Sandra s'était agenouillée près de lui.

A l'oblique sur la droite partaient ses empreintes jumelées à celles de Sandra, quand ils avaient descendu la pente vers la plage et le cottage.

Mais nulle part — en aucune des zones qu'il fouillait désespérément des yeux — il ne découvrit les pas de la jeune fille *aboutissant* au rocher !

Il fit deux fois le tour de la roche. Toutefois son étrange impression demeura inchangée, vérifiée même :

Ce n'était pas *en marchant* que Sandra était parvenue au rocher !

Il restait debout, chancelant sous les effets étourdissants du scotch, presque effrayé de rouvrir les yeux pour regarder une nouvelle fois.

Et il s'aperçut qu'il évoquait l'image d'un prêtre franciscain en robe noire qui décollait du sol en entrant dans son église et volait au-dessus de ses paroissiens.

L'image disparut, lavée comme le sable des plages, pour faire place à une autre vision... un aviateur qui tombait sans parachute par la trappe de la soute à bombes. Qui tombait en hurlant sa terreur à la face du ciel silencieux. Qui se débattait. Et qui sans même s'en rendre compte parvenait à se soutenir assez pour amortir la chute. Et qui s'en allait sans oser réfléchir au miracle qui lui avait sauvé la vie.

Et il y avait Sandra. Qui avait paru suspendue, au point culminant de son plongeon ! Il avait attribué l'illusion au charme

exercé par sa silhouette et sa grâce. Mais n'était-elle pas *restée suspendue*, vraiment, pendant quelques instants ?

Il ouvrit les yeux et se révolta contre ces pensées folles, provoquées par une trop grande absorption d'alcool. Mais les paroles d'Erasme hantaient sa mémoire, excitantes, provocantes :

«... peut-être *certains* êtres sont-ils capables de voler, sans même le savoir... »

«... si j'étais en mesure de prendre les airs, je ferais en sorte que personne ne s'en aperçoive. »

« Avez-vous jamais *essayé* de voler ? »

«... je veux dire vraiment... quand vous étiez bien éveillé. »

« Pourquoi pas ? »

« Pourquoi pas ? »

« Il me semble que si la même chose est suggérée à maintes reprises sur le plan inconscient, on doit au moins vouloir en faire l'épreuve consciente, rien que par curiosité. »

Et Proctor entendait sa propre voix, protestant faiblement : « Je me sentirais ridicule. »

Il donna un violent coup de pied dans le sable. Bien sûr qu'il se sentirait ridicule ! Et s'il était assez idiot pour s'élancer, se jeter dans les airs...

«... on doit au moins vouloir en faire l'épreuve consciente. »

Il chancela, reprit son équilibre et éclata de rire. Il avait compris ! A retardement, les effets du scotch l'assaillaient maintenant en masse. Une fois déjà, alors qu'il avait trop bu, l'ébriété était restée longtemps en coulisse, pour exploser soudain en tempête.

Cependant les empreintes étaient bien là... toutes, sauf celles de Sandra pour venir au rocher.

« Pourquoi pas ?... Pourquoi pas ?... Il me semble... on doit au moins vouloir en faire l'épreuve consciente. »

Proctor répondit enfin à cette voix qui le tarabustait, furieux contre lui-même autant que contre Erasme. « Eh bien, bon Dieu ! Pourquoi pas ? »

Une fois pour toutes il fallait en finir, quitte à passer le reste de ses jours à rire du grand et pitoyable sot qu'il avait été d'essayer — pour voir si, après tout, il n'était pas capable de s'envoler sur un souffle de vent.

Il affermit ses jambes, fit deux pas hésitants, fut sur le point de prendre sa course et se figea d'un coup. Il préférait être pendu que...

« Pourquoi pas ? » parut lui demander la voix d'Erasme.

Soudain résigné à sa propre imbécillité, il escalada en courant une dune, commença à dévaler la pente de l'autre côté, puis étendit les bras et se projeta à l'horizontale.

Son épaule heurta le sol, creusant le sable, puis son visage le laboura. Il se releva, crachant la poussière.

Eh bien, c'était concluant.

Mais non, ce n'était pas fini ! N'avait-il pas dit *une fois pour toutes* ? Il n'en rirait que davantage de lui-même s'il conservait l'idée que peut-être il n'avait pas essayé avec assez de constance.

Debout. Un petit trot en descendant vers la plage. Puis le pas de course. Les bras en croix. Un plongeon en avant... non ! Pas encore. Vitesse accrue. Encore. Encore, Parfait. C'est cela ! Voilà le moment !

Floc!

Proctor roula sur le flanc et s'assit, essuyant le sable collé à son visage. Il avait fait un voyage à Midway et avait vu les albatros prendre leur vol de migration au nord après les mois d'accouplement et de couvée au sol. Ce n'était pas pour rien qu'ils avaient acquis le surnom d' « oiseaux fous ». En effet, au départ, ils n'arrivaient plus à atteindre la vitesse de décollage. Et ils finissaient dans l'humiliation, en un tas de pattes contractées et d'ailes battantes, roulant pitoyablement dans la poussière.

Debout une fois de plus. Crache le sable et essaie. Une ultime fois. Alors tu rejoindras les autres invités et...

Il commençait déjà à courir en direction de la falaise quand il aperçut une tache blanche à demi cachée par le rocher à sa droite.

Intrigué, il ralentit et partit vers la roche. Sandra quitta sa cachette, la tête penchée, comme une coupable.

— « Je... je vous regardais et... » entama-t-elle, puis elle reprit : « Je vous ai vu, de la plage et... vous comprenez... je... Oh ! Frank, vous ne réussirez jamais *de cette manière* ! »

— « Mais j'ai réussi la nuit dernière, non ? » lâcha-t-il, avant de se rendre compte que cela paraissait aussi insensé que ce que la jeune fille venait de lui dire.

— « Oui. Parce que vous pensiez que c'était un rêve. C'est venu tout seul, sans effort. Mais à présent vous vous répétez que vous ne pouvez pas. Et c'est votre doute qui prend le dessus. »

Elle se tenait devant lui et la lune montait dans le ciel, der-

rière son épaule gauche. Les embruns débordaient le sommet de la falaise et entouraient ses cheveux tressés d'un halo humide. Des tresses pour favoriser le vol ?

Soudain elle ne lui sembla plus belle du tout et il se détourna tandis que son ivresse se dissipait. Elle paraissait tourner en ridicule tout ce qui était sensé et ordonné dans le monde de Proctor.

Il s'arrêta cependant pour la juger d'un dernier coup d'œil, très calme. Et l'expression de Sandra reflétait une franchise implorante, une conviction presque désespérée. Non, il ne pouvait nier son écrasant pouvoir d'attraction, pas plus que les affinités qu'il se sentait avec elle en dépit de tout.

« Vous le pouvez, Frank ! Vous avez déjà réussi ! »

— « Ce n'était qu'un rêve... »

— « Non, c'était la réalité. Je vous ai laissé croire que c'était un rêve en voyant que vous vous étiez rangé à cette explication. Parce que je ne savais que faire d'autre. Si je vous avais indiqué une autre possibilité, vous auriez ri de moi, avec cruauté, et nous ne nous serions jamais revus. »

La logique s'insinuait dans les pensées de Proctor, qui rit en effet, avec dureté.

« Tenez ! Vous voyez bien ! » Elle était blessée.

— « C'est bon. Vous volez donc depuis des années et maintenant vous voulez passer au rang d'instructeur. Dans ce cas, allons-y, *montrez-moi* ! »

Elle marcha jusqu'au bord de la falaise et regarda vers le bas. « Cela ne servirait à rien. »

— « Essayez toujours. »

— « Vous ne comprenez pas ? Si j'agissais ainsi, cela aurait sans doute l'effet contraire. Vous vous forceriez à croire que vous rêvez de nouveau... ou que vous êtes ivre. Ou vous douteriez de votre état mental. Ou encore vous vous enfuiriez, horrifié, et nous ne nous reverrions jamais. »

Il recula, mécontent de tous ces faux-fuyants. « Y a-t-il la moindre raison de nous revoir ? »

— « Faut-il aussi que je vous fasse un dessin ? Je pensais que vous auriez compris ce point avant tout. Il y en a d'autres comme moi... comme vous. Papa, bien qu'il ne puisse plus depuis des années. Maman, avant sa mort. Nous connaissons un autre couple, dans le nord de l'Etat, et ils se sont trouvés comme papa et maman. Ils m'ont découverte une nuit et nous avons pu nous

toucher la main, tous les cinq. Ils connaissent un autre cas. Et ils continuent de chercher. Nous cherchons tous. Pourquoi n'y aurait-il pas d'autres groupes ? »

Elle se tut et lui tourna le dos pour contempler la mer. Il alla se placer devant elle sans remarquer que les embruns montant des crevasses battues au pied de la falaise lui collaient les manches à la peau.

« Un jour la chaîne sera nouée, » reprit-elle en regardant les vagues. « Un jour, dans des centaines d'années peut-être, nous serons nombreux. Et alors nous aurons peut-être un monde différent. Les gens n'auront sans doute plus ni peur ni haine des choses qu'ils se refusent à croire. »

Elle hésita encore une fois, lui examinant le visage. « Notre responsabilité est de transmettre la semence... à travers les générations... jusqu'à l'avènement de ce jour... et quoi qu'il advienne. »

— « D'où vient la semence ? »

— « Nous ne savons pas. Peut-être serait-il aussi vain de demander d'où vient le génie de l'invention. Peut-être étudiera-t-on la question plus tard et trouvera-t-on la réponse. »

Il souhaitait croire la jeune fille... avec ferveur presque. L'attirance qu'elle exerçait sur lui se faisait de nouveau sentir, dans toute sa puissance. C'était comme un lien magnétique entre eux, qui puisait sa force dans l'héritage qu'ils avaient selon elle en commun.

Il voulut lui poser la main sur l'épaule, mais elle la lui rabattit le long du corps.

— « Frank... il *existe* un moyen d'en faire la preuve par vous-même. »

— « Comment ? »

Elle désigna du geste le précipice.

D'un ton incrédule il murmura : « Vous voudriez... »

Elle fit un signe affirmatif. « Papa vous a préparé la voie ce matin. Il a tenté de vous fournir un tapis d'exemples rationnels, pour diminuer votre hostilité envers cette idée. Il vous a parlé de deux aviateurs. Pour eux, la capacité s'est manifestée d'instinct quand ils se sont trouvés en grand danger. C'est aussi la seule voie pour vous. »

Il jeta un coup d'œil derrière lui sur la mer démontée. Si pro-

che. Et pourtant si bas. Et les têtes de roc jaillissaient de l'eau au pied de la côte, comme autant de pointes de javelots.

« C'est le seul moyen pour certains d'entre nous qui ont le don, » ajouta-t-elle d'une voix basse et posée. « Il faut parfois pousser l'oisillon hors du nid. »

Une idée brutale s'empara de lui, il comprenait... tout ! Il recula devant la jeune fille, envahi d'un sentiment d'horreur, se refusant à y croire.

D'une manière ou d'une autre, Phyllis devait tremper dans le complot. C'était difficile à reconstituer, mais les morceaux du puzzle s'emboîtaient tant bien que mal. Quelques-uns en tout cas ? Phyllis voulait sortir de l'impasse, désespérément, mais sans compromettre ses chances de s'approprier la fortune de Proctor. Tout avait été organisé. Tous les efforts avaient tendu à tirer parti de son imagination. A le conduire, quand on le croirait à moitié ivre, à se jeter du haut de la falaise.

Le rêve de la nuit précédente s'adaptait mal au puzzle. A moins que la fille — et il fallait alors admettre qu'elle fût une complice payée, ainsi que son père — à moins que cette fille ne lui eût parlé doucement pendant son sommeil pour lui insuffler ce rêve. Dans ces conditions...

Sandra déclencha la poussée de façon si inattendue qu'il n'eut pas le temps de réagir quand elle lança ses deux poings contre sa poitrine.

Et déjà il battait des bras en basculant à la renverse, il tombait ! Et la mer n'était plus qu'une puissance déchaînée, fracassante, qui lui emplissait les oreilles d'un roulement de tonnerre.

Dans le bref instant précédant l'accélération foudroyante, il comprit comment elle s'y était prise... Le coup des empreintes de pas dans le sable !

Après qu'il l'eut raccompagnée, la veille, elle était simplement revenue au rocher, dans ses pas précédents. Puis elle était partie à reculons en rebouchant les creux et effaçant avec soin toute trace de ses deux approches.

Tandis qu'il tournoyait vertigineusement, sa tête piqua et il ressentit une douleur atroce dans le dos en se débattant des pieds et des mains. Le cou tendu en arrière au maximum, il voyait les pointes de roche qui surgissaient des flots en furie.

Puis, inconscient de sa propre réaction, il étendit les bras perpendiculairement à son corps.

Une douce force s'appliqua à ses mains raidies, à ses biceps,

à ses épaules. Elle devint plus ferme... comme la poussée sur le bord d'attaque d'une aile d'avion qui prend de la vitesse, imagina-t-il.

Et ses manches flottèrent sur sa peau, le courant d'air remit son corps d'aplomb, tandis que la chute se transformait en une ample courbe.

Maintenant, il remontait le long de la falaise dont la surface inégale scintillait sous la lune.

En s'élevant sur les courants sensibles du vent de terre il franchit le sommet de la paroi. Dans le bref instant de son passage, il vit Sandra debout, le visage doux, rempli de gratitude et de fierté pour son exploit, de bonheur aussi, pour lui.

Il continua de prendre de l'altitude, dans l'extase de son rêve enfin réalisé. La crête côtière devenait indistincte sous lui et se fondait dans les sables de la plage. Et il eut la certitude que la maison de Wentworth, avec tout ce qu'elle symbolisait, était en vérité aussi insignifiante qu'elle lui apparaissait de son nouveau point de vue. Une tache vulgaire de lumière crue et de bruits discordants, posée sur une toile admirable, par ailleurs, entre la mer brillante et les terres endormies et ombreuses.

Il plana, vira et amorça une descente en spirale au-dessus de la bande claire de la plage.

Alors il prit conscience de la présence proche de Sandra. D'une altitude encore supérieure à la sienne, elle piquait devant lui. Elle effleura à peine son bras tendu et exécuta un brusque virage à droite.

Il la suivit et elle accéléra son piqué, pour virer à la verticale. Puis la plage monta à leur rencontre et ils freinèrent leur chute pour glisser parallèlement à la côte.

Il se rapprocha, et leurs doigts se frôlèrent. Il allait demander : « A quoi bon... s'il faut le faire en secret ? »

Mais il ne le fit pas. En effet, ivre de la joie de cette expérience, il sut qu'elle se suffisait à elle-même... que sa seule existence rendait la vie infiniment plus riche.

Elle le héla du doigt et s'écarta de la plage, vers les terres, virant au sud au-dessus des buissons. Elle remonta pour franchir une ligne électrique et redescendit pour suivre la route goudronnée qui escaladait la crête côtière.

Devant eux brillaient les feux arrière d'une voiture. Ils la rat-

trapèrent vite. Mais Sandra prit soin de ne pas la dépasser ni de trop s'en approcher avant d'être juste au-dessus.

La route en pente devint plate au sommet de la crête et ils survolèrent le chemin qui menait à la maison de Wentworth. Proctor vira brusquement et, au ras des frondaisons, se dirigea droit vers le toit.

Sandra le suivit et lui lança à voix basse : « Non, Frank ! Pas trop près ! Il ne faut pas qu'on nous voie ! »

Mais il était trop tard. Il volait déjà au-dessus de la terrasse, assailli par les battements de la musique et les cris de plaisir, tandis que les lumières lui blessaient les yeux.

Il eut néanmoins la certitude qu'on ne l'avait pas vu. En effet, la fête continuait sans interruption.

Toutefois il lui fallait battre en retraite en ligne droite pour échapper au plus vite au danger d'être repéré.

Il piqua dès qu'il fut au bord du précipice, tombant vers la mer.

Sa fuite avait été si rapide qu'il ne perçut même pas le cri d'horreur qui domina le tintamarre de la fête. Pas plus qu'il ne pouvait savoir à ce moment que Phyllis, le dos à la mer, au bord de la falaise, avait été la seule à apercevoir en un éclair de terreur sa silhouette qui filait.

Et quand le corps tournoyant de Phyllis s'écrasa parmi les rocs en contrebas, il était déjà loin au-dessus de la plage et remontait en chandelle sous le clair de lune, avec Sandra de nouveau à son côté.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Flight of fancy.

GEORGES GHEORGHIU

Trouver la Ville

L'allégorie est un genre délicat et difficile à manier. Dans cette catégorie assez rare des œuvres dont le sens intime et la portée dépassent le thème immédiat, Georges Gherghiu a réussi ici un conte à la fois troublant et limpide, dont la signification semble en même temps très énigmatique et très évidente.

Vous désirez savoir comment cela s'est fait ? C'est tout simple. Un jour, il est passé devant ma ferme, il est entré, il a dit :

— « Je suis Emmanuel. Pouvez-vous me donner à boire ? »
Je lui fis signe de prendre une chaise :

— « Que préférez-vous ? Du clairet, du cidre ? »

— « Merci, rien qu'un peu d'eau fraîche. »

Dehors, la chaleur accablait précocement la plaine ; un brouillard ténu flottait quand même sur la lande, venu du marécage.

— « Vous connaissez Jeanne, ma fille aînée ? »

Elle se tenait toute droite devant lui, le visage grave. L'eau glacée posait une buée légère sur le pichet. Il répondit en souriant :

— « Maintenant je la connais. »

Ils se regardèrent un long moment, comme ça. Rien ne troublait le silence, pas même le bruissement des insectes qui croyaient déjà en l'été. A la fin il lui demanda, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle :

— « Jeanne, aimeriez-vous devenir ma femme ? »

Et elle, sans une hésitation, tout doucement :

— « Mais oui, Emmanuel. »

Moi, j'étais là, à téter ma pipe, ne sachant trop quelle contenance prendre. C'est ainsi qu'ils se fiancèrent. Le mariage fut fixé aux premiers jours de septembre.

Emmanuel était venu au village peu de temps après son service militaire. Il avait acheté quelques hectares de terres, juste à l'orée de la forêt, et vivait seul avec un journalier dans une belle

maison qu'il s'était fait construire. Vous pouvez d'ailleurs la visiter si cela vous chante, ils en ont fait une espèce de musée : ils font toujours argent de tout.

Emmanuel disait qu'il n'entendait rien aux choses de la terre, et pourtant ses moissons se révélaient immanquablement plus belles que les nôtres. Les anciens du village venaient parfois le consulter et, bien qu'il ne fréquentât personne, tout le monde lui accordait sa sympathie. Mais ça, vous devez le savoir par les livres qui ne cessent de paraître sur lui depuis que chaque année les jeunes s'en vont à la recherche de la Ville et ne reviennent pas.

Un soir, il me parla longuement, contre son habitude. Il me dit que les gens de par ici ne sortaient guère, sauf pour les bals du cabaret de la Pomme Verte et les foires dans les pays voisins, d'où il venait. Il le regrettait, ajoutant que la campagne était bien belle, le soir, qu'elle valait bien qu'on prenne du temps pour l'admirer, et je compris que c'était vrai, je n'avais jamais songé que la campagne pût être belle au crépuscule ; il me l'avait appris, à sa manière, et tous les soirs, par la suite, nous nous retrouvâmes au pied du vieux calvaire, à regarder le soleil se coucher sur les récoltes en promesses. Il ne disait rien, se contentait de nous montrer du doigt ce qui lui paraissait agréable à la vue, et nous admirions ensemble, sans comprendre toujours pourquoi cet arbre qui dans l'instant nous plaisait ne retiendrait plus demain notre attention — parce qu'Emmanuel aurait trouvé un autre arbre ou une autre pierre. Jeanne s'appuyait à son bras. D'une main elle lui caressait lentement l'épaule. C'étaient des amoureux étranges qui jamais ne s'adressaient la parole. Comme j'en faisais un jour la remarque, me rappelant le temps de mes propres fiançailles, Jeanne se tourna vers moi et me dit que cela n'avait pas d'importance, qu'ils n'avaient point besoin de se parler pour se comprendre.

Il y avait une route, à l'est du village. Nous ne savions pas où elle conduisait. Non que nous ne fussions point curieux, mais les grands marécages la coupaient, là-bas, loin après la lande, et nous craignions les eaux stagnantes.

Emmanuel aimait la lande. En ces journées anormalement torrides d'avril, elle dégageait une odeur âcre de verveine mêlée de thym. Nous prenions cette route et restions des heures entières à regarder les terres sauvages. Nous étions comme en pays étranger, et quand le brouillard nocturne s'élevait, les rochers et la

bruyère empruntaient une vie inquiétante. Emmanuel nous contait alors des récits jamais entendus, toujours baignés d'une majesté calme et poignante. Quelques personnes nous accompagnaient parfois, car nous avions dit autour de nous le charme de ces promenades. Tous l'écoutaient religieusement et quand, tard dans la nuit, chacun regagnait sa demeure, personne n'était capable de se souvenir exactement de ce qu'il avait dit.

Pour sa fête anniversaire, le 27 mai comme vous le savez, nous avions prévu un banquet auquel étaient conviés la plupart de nos parents et de nos amis. A neuf heures du soir, alors que sur la table dressée les fleurs jetaient entre les assiettes une note de gaieté, nous l'attendions encore. Inquiet, je sellai le cheval et me rendis chez Emmanuel. Ce fut le journalier, Biétu-le-Faverie, qui m'ouvrit. Il déclara qu'Emmanuel était parti de bon matin vers la lande sans dire l'heure à laquelle il rentrerait.

Quand je le lui répétai, Jeanne se montra d'une extrême nervosité. Elle craignait le pire pour son fiancé, car la lande est sournoise près des grands marécages. Nous partageâmes bientôt son appréhension. Il faut avouer que tous nous aimions Emmanuel, et cette présence invisible qui émanait de lui, qui le rendait comme s'il eût été deux et non un seul.

A la fin, Jeanne se leva. Elle débrida sa jument et poussa au galop vers la lande. Nous l'imitâmes.

Nous partîmes tous, en pleine nuit, avec un vent terrible comme il s'en produit parfois en cette saison, dressé contre nous comme une main. Ce fut une chevauchée folle. Nous étions suffoqués par la rapidité de notre course. Parfois les bêtes se cabraient : elles ne connaissaient pas le terrain, la moindre dépression du sol les effrayait.

Quand nous parvînmes au marécage, Jeanne s'y trouvait déjà. Elle était assise à quelques pas d'Emmanuel, avec son air d'adoration muette. Le vent tomba presque dans l'instant où nous les rejoignîmes.

— « Regardez ce que j'ai trouvé, » nous dit-il.

Il nous montrait un vieux manuscrit, fermé par des plaques de cuivre rongées d'humidité.

« J'ai découvert un sentier qui conduit à une sorte de dolmen. C'est là que j'ai trouvé le Livre. »

Il avait dit : le Livre, comme s'il n'y avait qu'un seul livre sur la terre.

« La langue est ancienne, je la comprends mal. Peut-être l'instituteur voudra-t-il m'aider ? »

Nous retournâmes au village, silencieusement. Seule, Jeanne chantait dans la nuit claire et paisible à présent.

Monsieur l'instituteur se tenait droit sur sa chaise, un peu comme vous en ce moment, un monticule de copies à corriger lui dissimulant presque la classe. Il n'était pas encore midi, mais Emmanuel n'avait pas eu la patience d'attendre la fin des cours pour lui soumettre le Livre. Il frappa.

— « Eh bien, entrez, » dit monsieur l'instituteur.

Il y avait eu comme de l'impatience dans sa voix : il n'aimait guère être dérangé dans son travail. Son expression s'adoucit lorsqu'il reconnut Emmanuel.

« Ah ! c'est vous, mon ami, » s'écria-t-il. « Je suis heureux de vous voir. »

Visiblement, il attendait que le jeune homme lui exposât le but de sa visite, mais il n'en fut rien.

« Il fait chaud, n'est-ce pas, » fit monsieur l'instituteur au bout d'un instant. Il ne trouvait, devant notre silence, que cette banalité.

— « Trop chaud, toute cette saison est anormale. Mais les récoltes semblent bien s'annoncer. »

Puis il aperçut le Livre, qu'Emmanuel serrait contre sa veste.

— « Tiens, vous m'apportez un livre ? »

— « Oui, je vous apporte le Livre. Il faudrait que vous m'aidiez à le traduire, je n'en puis venir à bout : il est écrit comme au vieux temps. »

— « Montrez. »

Emmanuel posa le Livre sur la chaire et en tourna lui-même les pages. On eût dit qu'il ne voulait pas que le professeur y touchât.

— « Ainsi vous m'apportez un livre. Où donc l'avez-vous trouvé ? »

— « Dans le marécage, près d'une table de pierre. »

— « On devrait trouver beaucoup de choses dans le marécage. Celui qui s'en donnerait la peine... Savez-vous que ce fut jadis une des prairies les plus riantes de la contrée ? On y édifia même, dit-on, une abbaye, et des moines contemplatifs y vivaient... La bibliothèque du village leur doit peut-être ses plus beaux manuscrits. Celui-ci leur ressemble, en tout cas. »

— « Peut-être... »

— « Faites voir encore. »

Il chaussa ses bésicles et se mit en devoir de parcourir le manuscrit, ligne après ligne, du bout du doigt.

— « Il est regrettable, oui, très regrettable que l'humidité ait autant détérioré ce livre. Voyez, la moitié des mots ont disparu ; le parchemin, dès qu'on le touche, se déchire... Le marécage ne convient pas à la conservation des articles libraires, » ajouta-t-il en souriant.

— « Mais que dit le Livre ? »

Monsieur l'instituteur ne remarquait toujours pas ce qu'il y avait d'étrange dans sa manière de prononcer : le Livre.

— « Bah, toujours la même histoire. En cette période obscure — souvenez-vous que nous sommes en plein moyen âge (on relève une indication, ici, du XIe siècle) — de quoi voulez-vous que les hommes s'entretiennent ? Mais de Dieu, mon bon ami, de Dieu uniquement ! »

Un petit rire sec le secouait.

« La bonne histoire ! Voyez-vous... »

Il choisissait ses mots :

« Voyez-vous, je viens de déchiffrer un passage qui décèle les tendances de cette époque arriérée. Il est inutile que je vous fasse un cours, je préfère vous laisser juger par vous-même :

» *Là où se trouve la Ville est le bonheur. Hors de la Ville, point de Joie.* (Notez donc ce J majuscule !). *Celui qui veut trouver la Ville y risquera sa vie, la Ville merveilleuse dont les toits sont d'or rouge.*

» Et voilà ! Tout est de cette encre ! »

— « Pensez-vous que le moine qui jadis écrivit cela, usa ses yeux et son temps sur un travail aride, n'avait pas eu la révélation de cette Ville ? »

— « Allons, allons... (monsieur l'instituteur lui tapotait le bras) « allons, soyez sérieux, mon ami, vous ne pouvez tout de même pas accorder une importance quelconque à ces bêtises. Laissez ça aux piliers de sacristie, vous avez mieux à faire ! »

— « Le Livre ne ment pas, je le sais, ne me demandez pas pourquoi, mais je le sais. Il nous parle de la Joie, et nous ne savons pas ce qu'est la Joie, à peine si nous pouvons imaginer ce qu'est une Ville. »

— « Mais si, nous le savons ! La joie diffère pour chacun. Pour moi, elle est cette existence que je mène, entouré de mes élèves, quand j'essaie de leur donner ce que l'on m'a donné lorsque j'avais leur âge ! »

— « Oui, c'est une joie, mais ce n'est pas la Joie. Ce n'est qu'une joie, comme notre vie quotidienne est aussi une joie. »

— « Alors ? Voulez-vous dire : vivre ? »

— « Je ne sais. Pour moi, c'est une sorte de nivellement humain, une communauté d'idéaux, une absorption dans l'inconnu, l'aboutissement de tous vos rêves mais sans la lassitude, la satisfaction de tous vos sens mais sans la satiété, la vie éternelle sans la vieillesse, le travail sans la fatigue ni l'écœurement, la redécouverte, en somme, de chaque jour et de chaque seconde. La terre créée par vous. »

— « Et alors ? »

— « Tout cela se trouve dans le Livre. Et plus encore que je devine. Dites-moi ce qui est dans le Livre, et je vous donnerai la Joie, et je vous trouverai la Ville. »

Le visage de monsieur l'instituteur se ferma. Son regard avait une expression dure.

— « Ne comptez pas sur moi. A une époque où l'homme a surpassé les dieux en pouvoirs et en connaissances, il est inadmissible... »

Emmanuel ne lui laissa pas le temps d'achever. Il s'empara du Livre, avec violence, le ferma, s'enfuit sans dire adieu.

Il ne pardonna jamais à monsieur l'instituteur. Un jour, il me déclara tout net que ce dernier ne savait rien et que lui, Emmanuel, se chargerait désormais de l'éducation de mes enfants. Comme le travail des champs pressait, j'acceptai de bon cœur.

Ce furent d'étranges leçons, en vérité ! J'y assistais souvent moi-même et me promettais chaque fois de lui faire comprendre que son enseignement ne serait pas valable aux yeux de monsieur l'instituteur, et qu'il leur serait difficile de passer leurs examens. Mais dès qu'Emmanuel commençait, je me sentais saisi par un charme et je me taisais.

Il leur disait non pas la terre, mais ce qui était au-dessus de la terre, non pas les constellations, leurs noms, leurs figures, mais la vie telle qu'on la comprenait sur ces planètes du bout des mondes. Il leur apprenait l'immensité, aussi les emplissait d'un désir fou d'espace. Le village était trop petit pour eux. Ils imaginaient avec leurs camarades des chevauchées dans le soleil ou bien dans telle étoile problématique dont Emmanuel les avait entretenus et qu'il nommait «*Recursus* », ou quelque chose dans ce genre. Tout n'était là-bas que justice et harmonie ; d'immenses papillons voltigeaient dans une atmosphère ténue, fragile et ado-

rable comme des coupes de cristal très mince, et c'était un plaisir sans cesse renouvelé de voir ces grandes fleurs blanches douées du mouvement.

Tout le monde se prit bientôt à rêver, à cause des enfants. Ils délaissaient l'école malgré taloches et remontrances pour suivre Emmanuel et rapportaient des brassées d'espoirs vagues et de lumières. Puis tout cela prit corps ; il ne fut plus question, partout, que de la Ville.

— « Dis, Emmanuel, où se trouve la Ville ? »

— « Je ne sais pas encore. Peut-être est-elle toute proche ? »

— « Dis, Emmanuel, est-ce qu'on va à l'école quand on habite la Ville ? »

— « Bien sûr ! Mais les classes de là-bas ne sont pas semblables à celles du village. A la Ville, c'est une punition de ne point travailler. Tout y est beau, la température clémente et la charrue fait des sillages d'écume à la manière d'un bateau dans les terres qui l'entourent. »

— « Dis, Emmanuel, est-ce qu'il pleut parfois, là-bas ? »

— « Mais oui. Comment le blé pousserait-il ? Mais la pluie de la Ville est parfumée, comme la lande en automne, et l'eau est plus pure, et tiède, si tiède que c'en est une bénédiction. »

— « Dis, Emmanuel... »

Monsieur le curé n'aimait pas ces histoires de Joie et de Ville, non plus que monsieur l'instituteur qui pour la première fois de sa vie s'accordait avec lui. Un jour, le prêtre monta en chaire et dans un sermon indiqua nettement qu'il lui déplaisait de voir Emmanuel se mêler d'apostolat au profit d'un paganisme obscur. L'apostolat, ce n'était pas sa tâche, mais la sienne, à lui, l'humble curé du village. Il avait fait les études qu'il fallait pour savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Les femmes, intriguées par tant de foudres lancées sur la tête d'Emmanuel, vinrent à lui et lui posèrent des questions. Elles aussi voulaient savoir comment on vivait à la Ville. Emmanuel leur expliquait cela, avec des mots bien à lui, non de ceux que les livres lui prêtent. C'était d'ailleurs curieux comme nous ne pénétrions pas entièrement sa pensée. Nous avions sur le moment l'impression de comprendre, puis après réflexion nous demeurions dépouillés comme avant, les mains aussi vides qu'avant, et aussi le regret d'avoir frôlé une joie qu'on ne retrouverait pas sur les marchés de chaque jour. Monsieur le curé, devant l'intérêt croissant que le village portait à Emmanuel, *me* demanda de choisir

entre le service du vrai Dieu et celui de Satan. Moi, je n'ai jamais beaucoup cru aux récits des gens d'Eglise, j'ai toujours été tiède pour ça. Et puis, Emmanuel allait devenir mon gendre, c'était tout choisi.

L'anathème fut prononcé en grande pompe :

— « *Maudit soit le ventre qui t'a porté, maudit le jour où tu es né, que le soleil soit froid pour toi, et les nuits d'angoisse, que les hommes s'écartent de ton chemin, qu'ils prennent des chiens féroces pour te donner la chasse, que jamais tu ne connaisses le repos du sommeil, et à la fin de tes jours le repos de la mort, que Dieu détourne Sa face de la tienne et ne t'absolve jamais.* »

Emmanuel s'appuyait au chambranle de la porte, il souriait.

Il souriait encore quand la cérémonie fut terminée et le flambeau renversé.

— « Nous sommes excommuniés tous deux, » dit-il. « Les hommes abusent de Dieu. »

Nous commençâmes à vivre en parias. Nombre de nos amis ne nous saluaient plus. Nous en conservâmes cependant quelques-uns qui se réunissaient chez nous, en se cachant. Les femmes prédominaient. Il faut peut-être dire qu'elle étaient toutes plus ou moins amoureuses de ce beau gars qui leur prêchait l'amour et le bonheur.

Nous autres, avant, nous ne savions pas que nous n'étions pas heureux. Emmanuel, par le Livre, venait de nous l'apprendre. Il nous avait fait réfléchir, et c'était vrai, nous n'étions point heureux, nous étions perdus dans notre village, à compter nos sous. Que la récolte fût bonne ou mauvaise, nous ne pensions aussi qu'à accroître nos domaines, augmenter les têtes de nos troupeaux, qu'à marier nos filles selon notre goût et quelquefois selon le leur. Tout s'était vécu ainsi, au village, depuis la nuit des temps, et nul n'était venu nous dire que nous n'étions point heureux, qu'il nous manquait cette Joie qu'on ne trouverait que dans la Ville dont les toits sont d'or rouge.

Monsieur l'instituteur haussait les épaules.

— « A quoi rime tout ceci, je vous le demande ? » bougonnait-il. « Nous sommes dans un pays riche, nos femmes sont jolies, elles nous donnent des enfants sains et intelligents — et l'on vient tout perturber avec des balivernes ? Est-ce qu'un grimoire changerait la face du monde ? On peut à peine le déchiffrer ! »

Les esprits forts du village riaient à ses côtés, tandis que du haut de sa chaire monsieur le curé tonnait que le Livre trouvé au crépuscule parmi la verveine, cette herbe des sorcières, ne pouvait être que de maligne essence.

Un vent de folie soufflait sur le village. Puis il se produisit un fait étrange, que l'on n'a jamais expliqué parfaitement.

Emmanuel et Jeanne, un dimanche, se promenaient sur la place de l'Eglise. Ils aimaient sa silhouette trapue, son petit clocher tronqué révélateur du XIII[e]. Monsieur le curé lisait son bréviaire en marchant de long en large dans le jardin attenant au presbytère. Lorsqu'il les vit, il referma son livre d'un coup sec et se dirigea vers eux. Il apostropha Emmanuel, lui ordonna de cesser ses pratiques et de rentrer dans le sein de l'Eglise.

— « Mais enfin, quelle est cette aberration ? Votre Ville, mais c'est tout simplement le Paradis ! Qu'allez-vous chercher ailleurs ? Vous avez été élevé dans les mystères d'une religion, d'une vérité, la religion et la vérité chrétiennes. Pourquoi vouloir autre chose ? Seriez-vous homme à enfoncer des portes ouvertes ? »

— « Je ne connaîtrai la vérité qu'au moment où je trouverai la Ville. »

— « Et si vous ne la trouvez pas ? »

— « C'est que j'aurai mal cherché. »

Ensuite, je ne sais plus très bien ce qui arriva. Un groupe s'était formé autour des deux hommes et par-dessus leurs têtes planait le ciel tourmenté qui naissait sur la lande.

Quelqu'un lança une injure, à laquelle Emmanuel ne répondit pas. C'est alors qu'on lui jeta une pierre. Huit heures sonnaient à l'horloge. A cet instant-là...

A cet instant-là, un épais voile d'ombre obscurcit le soleil. Nous eûmes l'impression, tous, d'être subitement devenus aveugles. Il nous fallut deux longues minutes pour comprendre. Un grand silence régnait. Même les oiseaux qui de tous temps piaillaient se tenaient cois. Une angoisse sourdait. Une femme cria soudain. La voix de monsieur l'instituteur s'éleva dans le même moment :

— « Mais non, ce n'est qu'une éclipse, une simple éclipse ! »

Quand le voile se dissipa, le soleil s'était arrêté au sommet d'un roc, loin sur la lande, au bout de l'horizon. Nous nous attendions à le voir sombrer, mais il semblait que la terre fût immobile, car l'astre ne bougeait pas ; il demeurait en équilibre sur son roc et faisait irrésistiblement penser à un bilboquet géant.

Il chuta si brusquement que, longtemps après, beaucoup doutèrent de sa disparition.

Un cri long, fuselé, monta. C'était Eveline Bron, la femme du pharmacien, qui le poussait. Il parut si étrange, lui aussi, qu'il ajouta encore à la confusion. Des menaces de mort furent proférées contre le « sorcier ». Déjà des poings se levaient, mais Emmanuel n'était plus là ; il avait raccompagné Jeanne à la maison, et il me dit cette fois-là qu'ils partiraient sous peu à la recherche de la Ville, et qu'il conviendrait de hâter la date du mariage.

Ce dimanche-là, nul ne dut s'endormir de bonne heure, mais commenter l'événement, avec passion. Ce fut certainement aussi cette même nuit que fut prononcé pour la première fois le mot « miracle ».

Dès le lendemain, une procession solennelle fut organisée. Monsieur le curé revêtait les ornements noirs en signe de deuil, et les femmes du village, plaintivement, psalmodiaient le *Miserere*. Ils jetèrent une fois de plus les foudres de l'Eglise sur le « sorcier » et ceux qui le suivaient, et il est bien vrai que, depuis, le phénomène de la veille ne se reproduisit pas.

Malgré tout, la vie, au village, était loin de ressembler à celle d'avant la découverte du Livre.

Presque partout, sauf chez moi, les bêtes languissaient ; les récoltes, empoignées par une maladie sournoise, se desséchaient tandis que les oiseaux qui jadis aimaient se désaltérer à la Claye-aux-Jars tournaient sans fin dans le ciel à la recherche d'eau qui ne leur semble pas empoisonnée.

Il y avait aussi quelques hommes, ceux que depuis on nomma les « Premiers », qui se penchaient sur l'antique manuscrit et tâchaient de comprendre ce que toutes ces phrases rongées par l'humidité, et rendues mystérieuses tant par la langue morte que par l'obscurité voulue du texte, pouvaient signifier.

C'était un vrai labeur. On passait des heures à lire un seul mot. Et encore ne s'accordait-on pas toujours sur le sens qu'il convenait de lui donner.

Pendant ce temps, la haine allait bon train au village. Nous vivions en un lieu si retiré que nous fûmes surpris de voir à quel point nous étions abhorrés.

Ce furent d'abord des pierres lancées dans les vitres. L'une même, un jour, m'atteignit au front. Comme j'ouvrais la porte,

ce ne fut qu'une huée. Mais quand ils aperçurent la griffe rouge qui me marquait, ils se retirèrent en maugréant.

Emmanuel logeait à la maison depuis longtemps, car son domicile isolé n'était plus sûr.

Vint l'époque de la foire, dans les pays qui entouraient le village. Notre bétail avait toujours compté parmi les plus beaux de la région, et beaucoup me jalousaient sans que j'y prenne garde. Mais maintenant que la haine grondait, que nous étions les seuls à n'avoir point souffert, la route s'avérait dangereuse. Emmanuel me déconseillait de partir. Mais vous savez peut-être ce que c'est ? Si vous possédez de belles bêtes, qui vous fassent honneur, vous êtes fier de les montrer, de dire : voilà ce que j'ai chez moi, regardez comme les animaux sont soignés ! Je n'écoutai donc pas Emmanuel et le chargeai de conduire le troupeau avec moi.

Nous partîmes à l'aube, car il convenait malgré tout d'être prudents. Quand nous voulûmes sortir du village, un groupe de gens de ferme et de gamins nous attendait, menaçant.

Biétu, armé d'une longue fourche, se vantait de nous la passer au travers du corps si nous avancions d'un seul pas. C'est alors qu'Emmanuel se dressa devant lui. Il s'empara de la fourche, en brisa le manche sur son genou, apparemment sans plus d'effort que pour un morceau de carton. Surprise par la démonstration d'une force qu'elle ne lui soupçonnait pas, la foule s'écarta.

La renommée d'Emmanuel avait depuis beau temps transpiré du village. Aussi nous fûmes maintenus à l'écart ; seul ne nous entoura qu'un cercle de curieux.

— « Père, » me dit-il au retour (il m'appelait ainsi depuis qu'il vivait avec nous), « je ne puis plus demeurer ici. Les gens du village sont montés contre moi, il nous arrivera malheur un jour ou l'autre. Il faut que Jeanne et moi vous quittions. Nous nous marierons quand nous serons parvenus à la Ville. Oh ! je sais ce que vous allez dire, » ajouta-t-il, « mais n'oubliez pas que nous sommes excommuniés : qui donc nous unirait ? Faites-moi confiance, père. »

— « Es-tu certain de trouver la Ville ? »

— « Certain. Sitôt le marécage traversé, nous rencontrerons des gens qui nous renseigneront, c'est forcé. Peut-être même la Ville est-elle derrière le marécage ? Le Livre le laisse supposer. »

Je connaissais Emmanuel. Je savais que rien ne le fléchirait.

Le lendemain soir, ils se laissèrent absorber par l'ombre. Ils n'avaient même pas emporté de nourriture.

Je restai seul avec mes deux cadets. Lorsqu'on apprit au village le départ d'Emmanuel, chacun sembla pousser un soupir de soulagement. Pourtant les épreuves n'étaient pas terminées.

Un jour, — septembre roussissait les dernières feuilles de platanes sur la place de l'Eglise — le ciel se couvrit de nuages noirs et un violent orage éclata. Même les anciens n'en avaient jamais vu de semblable. Les volailles qui l'instant d'avant picoraient dans les cours furent assommés par d'énormes grêlons. Une pluie drue battait les toits, et il plut tellement que les égouts se bouchèrent et que les rues du village ressemblaient à des canaux. Le tonnerre grondait. La foudre tomba sur deux noyers qu'elle enflamma, communiquant aussitôt la dévastation aux granges les plus proches. C'était un spectacle merveilleux et terrible. On pensait à ce passage de l'Ecriture où il est dit : « *Il y eut de la grêle et du feu mêlé de sang, qui furent jetés sur la terre, et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé, et toute herbe verte fut brûlée.* »

Par une espèce de malédiction, la pluie cessa dans l'instant que le feu ardait le plus. Toute une partie du village ne fut plus qu'un brasier. Les animaux affolés couraient dans la chaleur effroyable, entravant les équipes de secours. Je vous assure qu'en ces heures tragiques les haines qui nous divisaient étaient bien oubliées. Par miracle, ma ferme fut épargnée ; elle fut du reste pratiquement la seule. Les habitants du village virent là une manifestation du pouvoir d'Emmanuel, et je craignis le pire.

Mais le malheur venait de transformer bien des esprits. Le lendemain, j'eus chez moi une délégation du village.

— « Nous avons eu tort. Nous n'aurions jamais dû nous comporter de cette façon. A présent nous sommes presque tous ruinés. Il faut nous entraider afin de revenir aux jours d'antan. »

— « Mieux qu'aux jours d'antan, » dis-je.

— « Oui, mieux qu'aux jours d'antan. »

Ils me regardaient, embarrassés, une question séchant leurs lèvres. Ils la posèrent enfin.

— « As-tu des nouvelles d'Emmanuel ? »

— « Non. Pas encore. La route est peut-être longue. »

— « Viendra-t-il te chercher ? »

— « Oui, pour me montrer le chemin. »

— « Et nous ? Consentira-t-il à nous conduire aussi ? »

— « Pourquoi pas ? La Ville est à tous ceux qui l'atteignent. »

Ils furent heureux de ma réponse, et que le passé soit disparu. Ils ne parlèrent bientôt plus que d'Emmanuel, qui était venu au village pour leur montrer le chemin de la Ville.

...Emmanuel ne revenait toujours pas. Moi, je savais qu'il ne reviendrait jamais.

Je savais qu'il ne reviendrait jamais parce qu'au fond de mon jardin reposait le corps de Jeanne. Je suis vieux maintenant. Je puis tout dévoiler : personne ne me croira. Pas même vous, n'est-ce pas ? Et c'est bien mieux ainsi.

Oui, Jeanne était revenue. Seule. Elle m'était arrivée après les derniers jours de l'hiver, malade, en haillons, courbée par le poids d'un secret trop lourd pour ses épaules.

Lorsqu'ils m'avaient quitté, ils avaient coupé à travers la lande et, parvenus à la limite des roseaux, là où le sol n'est plus certain, s'étaient endormis l'un contre l'autre afin de mieux se protéger contre le froid et le brouillard.

— « Tu ne peux pas savoir, » me disait Jeanne, entre deux quintes de toux, « tu ne peux pas savoir la douceur de cette nuit. Les roseaux se balançaient sous la caresse du vent et il flottait un chant de bêtes nocturnes. La froidure ne nous pénétrait guère. Le désir montait en nous comme une sève forte, mais à la pensée que nous trouverions la Ville nous nous apaisions, ne voulant pas céder à la faim avant d'être parvenus.

» Quand l'aube se leva, nous marchâmes dans le sentier qu'avait découvert Emmanuel le jour de son anniversaire. Nous allâmes presque tout un jour avant de parvenir à la table de pierre où le Livre avait été trouvé.

» Nous eûmes faim et soif. L'odeur de terre pourrie qui montait du marécage nous empoignait. Afin de tromper notre attente, nous mâchâmes des herbes qu'Emmanuel connaissait. »

Un jour, il grava sur un rocher : « *A la découverte de la Vi...* » La pointe de son couteau cassa comme il achevait de graver le « i ». Depuis, les glossateurs, qui ne savent que perdre leur temps en études stériles, se demandent s'il avait voulu graver « *la Ville* » ou « *la Vie* ». Les sots !

Jeanne et son fiancé poursuivirent leur long cheminement à travers l'océan de roseaux. Jeanne me décrivit les souffrances endurées, la soif, la faim, le froid, la fatigue.

Enfin — ils marchaient peut-être depuis un mois — une bifurcation s'offrit à eux comme le jour baissait. Dans l'angle de

cette bifurcation se dressaient les ruines d'une ancienne église et Emmanuel, se souvenant de ce qu'avait déclaré monsieur l'instituteur, en conclut qu'ils étaient sur le bon chemin. Ils décidèrent de passer la nuit là, poussèrent une porte délabrée, gravirent les marches d'un escalier de pierre. Peu après ils parvenaient au sommet d'une tour et contemplaient le coucher du soleil quand il se produisit un fait nouveau : partout, d'un bord à l'autre de l'horizon, une lumière pourpre s'étendait. Une lumière si intense, si transparente aussi, qu'ils tombèrent à genoux. C'était, ce ne pouvait être que les lueurs de la Ville aux toits d'or rouge. Emmanuel s'exaltait, il décida de pousser outre. Jeanne, déjà épuisée par la maladie, ne voulut point le suivre.

— « Je vais partir vers la droite, » dit-il. « Repose-toi, ne t'inquiète de rien. »

Vous voulez savoir s'il est revenu la chercher ? Non, ce n'est pas ce que vous pensez, Emmanuel n'en était pas capable.

Mais du temps passa. Jeanne, grelottante de fièvre, ignora si ce furent quelques minutes ou quelques heures. Toujours est-il qu'elle entendit soudain un faible appel, juste comme elle comprenait que la lueur qu'ils avaient tous deux admirée au sommet de la tour n'était autre que les derniers rayons du soleil jouant sur les têtes fanées, brun rouille, des roseaux.

Elle courut. Parfois, une toux la pliait en deux et elle crachait du sang. La voix d'Emmanuel se faisait plus pressante :

— « Jeanne, Jeanne ! Au secours ! »

Elle le vit enfin, mais il était trop tard. Les sables mouvants gainaient le corps d'Emmanuel dans un linceul impitoyable. Le jeune homme eut le temps de dire, avant de sombrer à jamais :

— « Retourne au village, Jeanne, c'est eux qui avaient raison. »

Puis son visage s'illumina. Il cria : « La Ville... » Puis : « Jeanne... » et disparut.

Jeanne se tenait toute droite, pâle, sur la terre ferme. La lune calme trouait le ciel ; c'était comme s'il ne s'était rien passé.

Aveuglée de larmes, elle retourna vers l'abbaye. Cependant, si Emmanuel avait eu tort ? S'il n'était pas mort pour rien ? Elle emprunta le sentier de gauche.

Mais le sentier de gauche se rétrécit, jusqu'à devenir inexistant. Il ne lui resta plus rien, plus rien que le désespoir d'être seule, épuisée, misérable, sans un espoir où se poser, sans une Ville où espérer, avec la vision atroce d'Emmanuel terrassé par une recherche hors mesure.

Jeanne retourna. Sa poitrine, rongée par les morsures de l'hiver, sifflait : elle ne possédait plus cette flamme immense à l'intérieur pour l'éclairer et la chauffer. Puis ce fut la table de pierre, les derniers roseaux où elle demeura tapie jusqu'à la fin du jour, l'ultime traversée de la lande, et sa dernière halte à la maison.

— « Dis-leur bien qu'il n'y a pas de Ville, que nous sommes morts pour de faux idéaux, et cependant si c'était à refaire, nous recommencerions. Car une vérité nous illumine à l'instant de la mort, et Emmanuel l'avait compris sans pouvoir me la dire : il n'y a pas de Ville parce que nous la portons en nous, le seul voyage à faire est en nous-mêmes. »

Je l'ai enterrée dans mon jardin, je vous l'ai dit. J'hésitais à leur apprendre la vérité, à leur crier : n'attendez plus Emmanuel, il ne reviendra jamais. Je le fis pourtant, beaucoup plus tard, et mes paroles ne furent pas comprises. On pensa que si Emmanuel et Jeanne ne revenaient pas, c'est qu'ils avaient découvert la Ville et qu'elle était si belle qu'ils ne voulaient plus la quitter. Ils comprirent aussi qu'on n'obtient pas la joie sans le mérite, et ils divinisèrent Emmanuel. Depuis, de doctes savants ne cessent d'écrire des sottises pour étayer la croyance populaire. Et chaque année, il y a des couples qui s'en vont, main dans la main, vers la mort ou, comme l'écrivait Emmanuel, « vers la Vi... »

Cette Ville qu'au bout du compte ils trouveront en eux.

A moins qu'ils ne découvrent une troisième route ?...

Vous ai-je dit que je partais demain ?

(voir page 160)

J. G. BALLARD

Les sculpteurs de nuages de Corail D

J.G. Ballard est né en 1930 à Shangaï, de parents anglais. Durant la guerre, il fut interné dans un camp japonais de prisonniers et fut rapatrié en Angleterre en 1946. Il fit plus tard des études de médecine à l'université de Cambridge, avant de se tourner vers la littérature en 1957. Ses principaux livres (romans ou recueils de nouvelles) sont : **Four dimensional nightmare, The drowned world, The wind from nowhere, Terminal beach, The voices of time, The burning world, Billenium, The crystal world, The overloaded man.** Rappelons que Denoël en a édité trois en français : **Cauchemar à quatre dimensions, Le monde englouti, La forêt de cristal** (collection « Présence du Futur »). Ballard est aujourd'hui reconnu comme le chef de file de la nouvelle école de la science-fiction britannique. Parmi les jugements portés sur lui, nous citerons ces lignes d'Harlan Ellison (dans les commentaires à son anthologie **Dangerous visions**), qui nous semblent particulièrement éclairantes :

« Aucun des écrits de Ballard n'offre d'idées assez révolutionnaires ou frappantes pour servir de base à un « nouveau mouvement ». Pourtant, considérés dans leur totalité, ils marquent un enrichissement de la démarche littéraire, projetant à la fois plus de clarté et plus d'ombre sur le matériau envisagé, comme l'objectif photo dont on dit qu'il « pique ». Il y a dans l'œuvre de Ballard, pourrait-on dire, un parfum de surréalisme — mais ce n'est là qu'une approximation. Elle est, d'une certaine façon, sereine, au sens où la philosophie orientale est sereine : figée dans la résignation mais vibrante de vie. Il semble qu'il y ait une réalité en surimpression qui recouvre le fantastique ballardien sous-jacent. Cette œuvre échappe en fait à la définition ou à l'analyse minutieuse. C'est comme une lithographie en couleurs. Le paysage le plus merveilleux, examiné de plus en plus près, commence par évoquer le pointillisme puis se résoud en une série discontinue de points colorés. Ainsi l'œuvre de Ballard, quand on la soumet à l'examen rigoureux de la froide analyse, se brise-t-elle en fragments épars. Mais quand on la lit, quand on l'assimile globalement, elle devient plus grande que la somme de ses parts. »

Terminons en ajoutant que, comme **La dame aux albatros** (n° 171 de **Fiction**), la nouvelle que vous allez lire se situe dans l'imaginaire pays de Vermilion Sands, lieu géométrique et pôle conducteur de l'univers ballardien, où se rejoignent idéalement les objets du monde réel et les fantasmes nés de l'inconscient.

DURANT tout l'été, les sculpteurs de nuages venus de Vermilion Sands lancèrent leurs planeurs multicolores au-dessus des tours de corail qui surplombaient comme des pagodes blanches l'autoroute menant à Lagune Ouest. Autour de Corail D, la plus haute d'entre elles, des cumulus glissaient comme des cygnes, portés par l'air chaud qui s'élevait des dunes. Prenant appui sur cet air comme sur les épaules d'un géant, nous nous élevions au-dessus de la couronne de Corail D pour découper des hippocampes et des licornes, des portraits de présidents et de vedettes, des lézards et des oiseaux exotiques. Et comme les gens nous observaient depuis leurs voitures, une pluie fraîche s'abattait sur les toits poussiéreux depuis les nuages sculptés qui dérivaient vers le soleil, au-dessus du désert.

De toutes les œuvres que nous devions exécuter, les plus étranges étaient les portraits de Leonora Chanel. Je me souviens de cet après-midi de l'été dernier où, pour la première fois, elle vint dans sa limousine blanche admirer les sculpteurs de nuages de Corail D et je comprends maintenant que nous ignorions tout de la gravité avec laquelle cette femme démente et belle contemplait les sculptures qui flottaient dans le ciel tranquille. Bientôt ses propres portraits, façonnés dans des tourbillons de vent, allaient déverser leur pluie d'orage sur les cadavres des sculpteurs.

J'étais arrivé à Vermilion Sands trois mois plus tôt. Pilote retraité, j'avais peine à admettre qu'une jambe brisée faisait de moi un infirme et que jamais plus je ne pourrais voler. Un jour, en traversant le désert, je m'arrêtai sur la route de Lagune Ouest, près des tours de corail. Tandis que je contemplais les immenses pagodes échouées sur le sable de cette mer fossilisée, je perçus une musique qui s'élevait de derrière une dune, à deux cents mètres de là. Je m'approchai en enfonçant mes béquilles dans le sol friable et découvris une cuvette peu profonde où des statues musicales tombaient en poussière auprès des ruines d'un atelier. Le propriétaire était parti, abandonnant son espèce de hangar au désert et aux rayons du soleil. Poussé par une vague impulsion, je revins chaque après-midi sur les lieux et, avec les planches et les lattes dont je disposais, je me mis à construire des cerfs-volants géants puis, plus tard, des planeurs pourvus d'un cockpit. Attachés à un câble, ils oscillaient au-dessus de ma

tête dans l'air chaud de l'après-midi comme de grands oiseaux pacifiques.

J'étais occupé un soir à enrouler le câble autour d'un treuil pour ramener à terre mes planeurs, lorsqu'un vent violent se leva au-dessus de la crête de Corail D. Tandis que j'essayais de bloquer la manivelle et d'ancrer mes béquilles dans le sable, deux inconnus surgirent du désert et s'approchèrent de moi. Le premier était un petit bossu qui avait les yeux trop brillants d'un enfant et une mâchoire déformée pareille à la pointe d'une ancre. Il se précipita sur le treuil et hala les planeurs après m'avoir repoussé d'un puissant coup d'épaule ; puis il m'aida à me remettre sur mes béquilles et examina le hangar où mon projet le plus ambitieux — non plus un cerf-volant, mais un véritable planeur muni d'un gouvernail et d'instruments de contrôle — était en train de prendre forme.

Le bossu se frappa la poitrine. « Petit Manuel, acrobate et haltérophile. Nolan, » ajouta-t-il d'une voix forte, « viens voir par ici ! »

Accroupi près des statues musicales, son compagnon réglait le circuit électrique de manière à rendre leur voix plus sonore. « Nolan est un artiste, » me confia le bossu. « Il vous construira des planeurs qui tiendront l'air comme des condors. »

Nolan se mit à arpenter le hangar en caressant d'une main experte les ailes de mes appareils. Il était grand ; ses yeux et son visage étaient tristes comme ceux d'un personnage de Gauguin. Il jeta un regard sur le plâtre qui immobilisait ma jambe et sur ma tenue de vol défraîchie, puis désigna les planeurs d'un geste large. « Vous avez prévu des cockpits, commandant. » Je compris au ton de sa remarque qu'il avait parfaitement deviné mes intentions. Il ajouta, en désignant cette fois les tours de corail qui se dressaient au-dessus de nous dans l'air du soir : « Avec de l'iodure d'argent, nous pourrions tailler les nuages. »

Le bossu approuva avec véhémence, des rêves plein les yeux.

Ainsi naquirent les sculpteurs de nuages de Corail D. Bien qu'obligé de rester au sol je me considérais comme membre à part entière, entraîneur de Nolan, de Petit Manuel et bientôt de Charles Van Eyck. C'était Nolan qui avait découvert ce teuton blond et laconique aux yeux malins et à la bouche molle qui

passait le plus clair de son temps à écumer les terrasses de café de Vermilion Sands. Il l'avait ramené à Corail D à la fin de la saison, quand les riches touristes et leurs filles nubiles repartaient pour la Plage Rouge. « Commandant Parker, je vous présente Charles Van Eyck. C'est un chasseur de scalps, de scalps féminins. » Je compris que, malgré la rivalité gênante qui ne manquerait pas de s'établir entre les deux hommes, Van Eyck donnerait à notre groupe un peu du prestige viril dont il avait besoin.

Dès le premier jour je m'étais douté que l'atelier du désert appartenait à Nolan et que nous participions à quelque projet secret de notre sombre compagnon. Mais je ne m'en souciai guère, trop occupé à leur donner à tous des leçons de pilotage. Attachés à un câble, ils apprirent à maîtriser les courants ascendants qui tourbillonnaient autour du clocheton trapu de Corail A, la plus petite des tours, puis les pentes plus raides de B et de C et pour finir les puissants courants de Corail D. Un soir, tandis que je les ramenais au sol, Nolan lâcha son câble. Le planeur se mit en vrille, menaçant de s'empaler sur les aiguilles rocheuses. Je me jetai à terre et le câble fouetta ma voiture, fracassant le pare-brise. Quand je relevai la tête, Nolan planait dans l'air rose, loin au-dessus de Corail D. Le vent, gardien des tours de corail, le poussa à travers les archipels des cumulus qui filtraient la clarté du soir.

Je me précipitai vers le treuil, mais le second câble fut lâché et Petit Manuel vira de bord pour rejoindre Nolan. Le vilain crabe qu'il était à terre devenait dans les airs un oiseau aux ailes immenses volant plus haut que Nolan et Van Eyck. Je les regardai décrire des cercles au-dessus des tours de corail, puis amorcer une longue glissade vers le désert et se poser en soulevant des nuages de sable dans les dunes. Petit Manuel jubilait. Il prenait des poses, se pavanait autour de moi comme un Napoléon de poche, sans égard pour ma jambe brisée, et ramassait à pleines mains des morceaux de verre qu'il jetait comme des fleurs au-dessus de sa tête.

Deux mois plus tard, le jour où nous devions rencontrer Leonara Chanel, nous roulions vers Corail D avec moins d'enthousiasme. La saison étant finie, seuls de rares touristes allaient encore à Lagune Ouest et il nous arrivait souvent de sculpter nos

nuages au-dessus d'une route déserte. Parfois Nolan restait à son hôtel, préférant boire seul sur son lit ; ou bien c'était Van Eyck qui faisait une fugue de plusieurs jours avec quelque veuve ou divorcée, de sorte que Petit Manuel et moi restions seuls.

Cependant nous étions quatre à rouler ce jour-là dans ma voiture, et ma fatigue disparut dès que j'aperçus les nuages qui nous attendaient au-dessus de la spire de Corail D. Dix minutes plus tard les trois planeurs prenaient l'air et les premières voitures s'arrêtèrent au bord de la route. Nolan, qui volait en tête dans son planeur aux ailes noires, s'élança vers la couronne de Corail D à deux cents mètres au-dessus, tandis que plus bas, Van Eyck faisait des acrobaties pour montrer sa crinière blonde à une femme d'âge mûr, assise dans une décapotable jaune topaze. Derrière eux venait Petit Manuel, dont les ailes bariolées battaient dans les trous d'air. Il pilotait avec ses genoux et criait gaiement des obscénités, tout en agitant les bras hors de la carlingue.

Les trois planeurs pareils à des jouets coloriés tournaient au-dessus de Corail D comme des oiseaux nonchalants, attendant les premiers nuages. Van Eyck en choisit un et s'éloigna. Bientôt il se mit à décrire des cercles autour du grand coussin blanc, aspergeant les flancs de cristaux d'iodure, commençant à tailler la matière cotonneuse. Des fragments tombèrent vers nous comme des grêlons et, tandis que des gouttes de vapeur ruisselaient sur mon visage, je vis que Van Eyck façonnait une immense tête de cheval. Montant et descendant le long du front, il cisela les yeux et les oreilles.

Comme d'habitude, les spectateurs assis dans leurs voitures semblaient apprécier le spectacle de cette ouate aérienne qui s'éloignait peu à peu de Corail D, poussée par le vent. Van Eyck suivit son œuvre en battant paresseusement des ailes autour d'elle. Entre-temps Petit Manuel s'était attaqué à un nuage voisin. Lorsqu'il eut fini de pulvériser ses cristaux, une tête d'homme familière nous apparut à travers le crachin. En une série de passes habiles et de décrochages foudroyants, Manuel avait exécuté la caricature de la crinière ondulée, de la forte mâchoire et de la bouche fuyante que nous connaissions. La tête blanche et luisante, qui parodiait si évidemment les traits de Van Eyck et imitait à s'y méprendre son plus mauvais style, passa au-dessus de l'autoroute, en direction de Vermilion Sands. Manuel perdit de l'altitude, atterrit et rangea son planeur près de ma voiture tandis que Van Eyck s'extirpait de son cockpit avec un sourire contraint.

Nous attendions le troisième numéro. Au-dessus de Corail D un nuage s'était épanoui en un superbe cumulus estival. Le planeur aux ailes noires de Nolan se laissa tomber du soleil et glissa autour du nuage en découpant son tissu. De légers flocons nous arrivèrent en pluie fraîche.

Un cri s'éleva d'une voiture. Nolan s'écarta du nuage, battant des ailes comme pour dévoiler son œuvre. Dans l'éclat du soleil de l'après-midi il y avait maintenant le visage serein d'un enfant de trois ans aux joues rebondies. Tandis qu'une ou deux personnes applaudissaient, Nolan survola le nuage pour y tailler des rubans et des bouclettes.

Cependant je savais que cette sculpture n'était pas le clou du spectacle et que Nolan ne s'en tiendrait pas là. Rongé par quelque mal secret, il semblait incapable d'accepter son ouvrage et le détruisait toujours avec un humour froid. Petit Manuel avait jeté sa cigarette et Van Eyck lui-même ne regardait plus les femmes.

Nolan planait au-dessus du visage enfantin comme un matador attendant le moment de tuer le taureau. Une minute s'écoula dans le plus grand silence tandis qu'il façonnait le nuage, puis quelqu'un claqua une portière d'un air dégoûté.

Au-dessus de nous était suspendue l'image blanchâtre d'une tête de mort.

Quelques coups d'aile avaient suffi à effacer le visage du garçonnet, mais entre les dents pointues et les orbites énormes, assez larges pour contenir une voiture, quelque chose subsistait des traits enfantins. Le spectre passa au-dessus de nous, versant des larmes de pluie sur les mines renfrognées des spectateurs.

Sans enthousiasme, je pris sur la banquette arrière mon vieux casque de pilote et le fis circuler parmi les automobilistes. Deux d'entre eux démarrèrent sans m'attendre. Je me glissais d'un pas mal assuré entre les véhicules, en me demandant comment il se faisait qu'un officier de l'Armée de l'Air bénéficiant d'une substantielle retraite essayât de mendier quelques billets, quand Van Eyck me rattrapa et me prit le casque des mains.

— « Pas maintenant, commandant. Regardez qui arrive : mon apocalypse... »

Une Rolls-Royce blanche, conduite par un chauffeur galonné en livrée crème, venait de quitter l'autoroute. Une jeune femme vêtue comme une secrétaire dit quelques mots au chauffeur à travers la glace de séparation. A côté d'elle, reposant sa main

gantée sur la poignée d'appui, une femme à cheveux blancs dont les yeux très maquillés brillaient comme des diamants suivait les évolutions du planeur. La vitre teintée de la limousine donnait à son visage énergique et racé l'air énigmatique d'une madone perdue dans quelque grotte marine.

Van Eyck prit l'air et s'éleva vers le nuage qui passait au-dessus de Corail D. Je retournai à ma voiture en me demandant où Nolan pouvait bien se cacher. Dans le ciel Van Eyck pastichait Léonard de Vinci, sculptant une Joconde pour carte postale qui avait l'air d'un moulage maladroit : on eût dit que cette Mona Lisa trop léchée qui scintillait au soleil s'était mis de la brillantine sur les cheveux.

Nolan surgit alors derrière Van Eyck dans son planeur aux ailes noires, le dépassa, s'enfonça dans le cou de la Joconde et trancha sans effort la tête aux joues pleines qui tomba vers les voitures. Le visage ne fut bientôt plus qu'un magma informe et nous vîmes des morceaux de nez et de mâchoire traverser la vapeur dans leur chute. Puis deux ailes se frôlèrent. Van Eyck pointa son pulvérisateur sur Nolan et il y eut un bruit de tissu déchiré. Van Eyck perdit rapidement de l'altitude et atterrit en cassant du bois.

Je courus à lui. « Charles, quel besoin éprouvez-vous de jouer les Von Richthofen ? Pour l'amour de Dieu, fichez-vous mutuellement la paix ! »

Van Eyck m'interrompit d'un geste. « Adressez-vous à Nolan, commandant. Je ne suis pas responsable de sa piraterie. » Il se dressa dans son cockpit pour scruter les voitures, tandis que des lambeaux d'étoffe tombaient autour de lui.

Je revins sur mes pas en songeant que le temps était venu pour les sculpteurs de nuages de Corail D de se séparer. A cinquante mètres de moi la jeune secrétaire était descendue de la Rolls-Royce et me faisait des signes. Sans refermer la portière, sa patronne fixait sur moi ses yeux trop maquillés. Sur son épaule, ses cheveux blancs, torsadés, formaient un serpent de nacre.

Je tendis à la jeune femme mon casque de pilote. Elle avait un front haut qu'elle cachait sous une frange d'un blond ardent, comme pour essayer de dissimuler une part de sa personnalité. Elle posa un regard perplexe sur l'objet que je lui présentais.

— « Je n'ai pas l'intention de voler. De quoi s'agit-il ? »

— « D'une aumône, » expliquai-je. « Pour le repos de Michel-

Ange, d'Ed Keinholz et des sculpteurs de nuages de Corail D. »

— « Ah... Je crains que le chauffeur ne soit le seul à avoir *de l'argent* sur lui. Dites-moi, vous arrive-t-il d'exercer ailleurs vos talents ? »

— « D'exercer... ? » Je me détournai de cette jeune et jolie femme pour jeter un coup d'œil à la pâle chimère aux yeux de joyaux assise à l'arrière, dans la pénombre. Elle regardait la Joconde décapitée glisser à travers le désert vers Vermilion Sands. « Vous avez probablement deviné que nous ne sommes pas une troupe de professionnels. Et vous vous doutez bien qu'il nous faudrait de beaux nuages. Où devrions-nous aller exactement ? »

— « A Lagune Ouest. » Elle sortit de son sac un agenda en peau de serpent. « Miss Chanel donne une série de garden-parties et aimerait s'assurer votre concours. Bien entendu, votre cachet serait élevé. »

— « Chanel... Leonora Chanel, la... ? »

Le visage de la jeune femme se ferma de nouveau, comme si elle voulait me laisser la responsabilité de mes paroles. « Miss Chanel passe l'été à Lagune Ouest. A propos, je dois attirer votre attention sur une clause du contrat : Miss Chanel sera votre modèle, votre unique modèle. Vous me comprenez ? »

A cinquante mètres de nous, Van Eyck traînait vers ma voiture son planeur endommagé. Nolan avait atterri, laissant dans le ciel une caricature de Cyrano. Petit Manuel rassemblait le matériel en clopinant. Dans la lumière déclinante ils avaient l'air de travailler pour quelque minable cirque.

— « Très bien, » répondis-je. « Je prends note. Mais les nuages, Miss... ? »

— « Lafferty. Beatrice Lafferty. C'est Miss Chanel qui fournira les nuages. »

Je fis le tour des voitures en tendant mon casque, puis partageai les gains entre Nolan, Van Eyck et Manuel. Ils restaient debout dans la clarté déclinante du crépuscule, les billets à la main, les yeux fixés sur l'autoroute.

Leonora Chanel descendit de la limousine et alla se promener dans l'étendue déserte. Ses cheveux blancs, sa mince silhouette et son manteau de cobra apparaissaient et disparaissaient tour à tour derrière les dunes tandis qu'elle errait à pas lents, en sou-

levant des nuages de sable autour de son irréelle personne qu'on eût pu prendre pour quelque mirage d'un après-midi torride. Sans se soucier des grains qui lui brûlaient les jambes, elle marchait tête haute, les yeux fixés sur notre bestiaire aérien qui se dissolvait dans le ciel et sur la tête de mort qui, en se dirigeant vers Lagune Ouest, avait perdu de sa blancheur.

Le jour où, pour la première fois, je la vis suivre les exploits des sculpteurs de nuages, je ne savais que penser de Leonora Chanel. Fille d'un des financiers les plus riches du monde et veuve d'un timide aristocrate de Monaco, le comte Louis Chanel, elle avait hérité aussi bien de son mari que de son père. Le comte étant mort à Cap Ferrat dans des circonstances mystérieuses que n'éclaircissait pas la thèse officielle du suicide, Léonora était devenue une héroïne de l'actualité et une victime des commérages. Elle avait alors cherché son salut dans la fuite et, depuis, faisait inlassablement le tour du monde, de Palm Springs à Séville et de Séville à Mykonos, ou de sa villa fortifiée de Tanger à sa vaste demeure perdue dans les neiges des Alpes, au-dessus de Pontrésina.

Pendant ces années d'exil parurent dans des journaux ou des hebdomadaires diverses photographies qui révélèrent peu à peu certains aspects de sa personnalité. On vit Leonora en Espagne visitant d'un air morose une fondation pieuse en compagnie de la duchesse d'Albe ; on la vit à Port Lligat dans la villa de Dali, assise sur une terrasse avec Soraya et quelques autres célébrités, le visage fermé, ses yeux scintillants posés sur les flots de diamant de la Costa Brava.

Elle jouait donc les Greta Garbo avec une affectation excessive, se sentant toujours soupçonnée d'avoir été pour quelque chose dans la mort de son mari. Le comte avait été un playboy plein de réserve. Il ne pilotait son avion personnel que pour se rendre sur divers sites archéologiques du Péloponnèse et il n'avait qu'une seule maîtresse, une jeune et belle organiste libanaise qui passait pour une des meilleures interprètes de Bach. Nul ne sut jamais pourquoi cet homme agréable et discret avait mis fin volontairement à ses jours. Un portrait mutilé de Leonora auquel il travaillait fut accidentellement détruit pendant l'enquête judiciaire : cette pièce qui promettait d'être sensationnelle ne put être pro-

duite à l'audience. Peut-être le tableau révélait-il certaines tendances de Leonora qu'elle préférait ne pas connaître.

Lorsqu'une semaine plus tard je me rendis à Lagune Ouest pour préparer la première garden-party, je comprenais parfaitement que Leonora Chanel eût été attirée par les sables, la léthargie, le lourd climat et les perspectives changeantes de l'étrange station d'été qu'était Vermilion Sands. Tout au long de la route que je parcourais, des statues musicales plantées sans ordre sur la plage chantaient leur mélopée. La silice fondue de la surface du lac formait un immense miroir irisé qui reflétait des couleurs plus vives encore que le cinabre et le rose cyclamen de nos planeurs. Pilotés par Nolan, Van Eyck et Petit Manuel, ils volaient au-dessus du lac comme de capricieuses libellules.

Nous pénétrions dans un paysage embrasé. A cinq cents mètres, les corniches aiguës du pavillon faisaient saillie dans l'air vif, déformées, semblait-il, par quelque distorsion de l'espace et du temps. Derrière le pavillon s'élevait une vaste mesa, semblable à un volcan usé portant sur ses épaules les courants qui montaient des eaux chaudes du lac.

Je poursuivis ma route vers la villa, tout en enviant à Nolan et à Petit Manuel ces redoutables courants ascendants qui dépassaient en violence tous ceux que nous avions connus autour de Corail D. Bientôt la brume se leva sur la plage et je vis les nuages.

Ils étaient accrochés à quelque cinquante mètres au-dessus de la mesa, déformés comme les oreillers d'un géant insomniaque. Des colonnes d'air les crevaient en bouillonnant avec autant de force qu'un liquide dans un chaudron. Ce n'étaient pas les paisibles cumulus de Corail D, mais des nimbus orageux, des masses instables d'air surchauffé capables d'élever un avion de trois cents mètres en quelques secondes. Leurs bords étaient noirs par endroits et leurs flancs creusés de vallées et de ravins. Ils passèrent au-dessus de la villa, que la brume protégeait de la chaleur venue du lac, et commencèrent à se dissoudre au gré des vents qui soufflaient avec violence.

Je m'engageai dans l'allée derrière une camionnette chargée d'un matériel de « son et lumière », tandis qu'une douzaine de

domestiques alignaient des chaises de jardin sur la terrasse et déployaient un auvent.

Beatrice Lafferty s'avança à ma rencontre. « Commandant Parker, voilà les nuages que nous vous avions promis. »

Je levai de nouveau les yeux vers les masses sombres et changeantes qui pendaient comme des linceuls au-dessus de la blanche villa. « Des nuages, Beatrice ? Ce sont des tigres, des tigres ailés. Nous sommes des manucures de l'air et non des dompteurs de dragons. »

— « Rassurez-vous, on ne vous demande rien d'autre qu'un travail de manucure. » Elle ajouta en me regardant de biais : « Vos hommes ont bien compris, n'est-ce pas, qu'ils n'auront qu'un seul modèle ? »

— « Vous voulez dire Miss Chanel ? Ils le savent. » Je lui pris le bras et nous nous dirigeâmes vers le balcon qui dominait le lac. « Il me semble qu'en art vous appréciez le toc. Après tout, les riches peuvent bien choisir le marbre ou le bronze, le plasma ou les nuées. On a toujours négligé l'art du portrait. »

— « Pas ici, en tout cas. » Elle se tut, le temps de laisser passer un maître d'hôtel aux bras chargés de serviettes. « Faire exécuter son portrait dans l'air et le soleil ! On pourrait soupçonner quelque vanité dans cette conduite, ou pire encore. »

— « Vous êtes très mystérieuse. Que voulez-vous dire ? »

Elle me fit un clin d'œil. « Je vous répondrai dans un mois, à l'expiration de mon contrat. Mais soyons sérieux : à quelle heure vos hommes doivent-ils arriver ? »

— « Ils sont déjà là. » Je lui montrai, entourés de masses cotonneuses qui allaient se dissoudre dans la brume, les trois planeurs qui glissaient au-dessus du lac dans l'air surchauffé. Ils suivaient vers le quai un yacht des sables, dont les pneus soulevaient des nuages de poussière rouge cerise. Derrière le pilote était assise Leonora Chanel, vêtue d'un pantalon et d'une jaquette en alligator jaune et coiffée d'une toque de raphia noire qui dissimulait ses cheveux blancs.

Tandis que le pilote amarrait son bâtiment, Van Eyck et Petit Manuel improvisèrent un numéro et se mirent à tailler les petits nuages cotonneux qui passaient à cent mètres au-dessus du lac. Van Eyck sculpta une orchidée, puis un cœur et des lèvres, cependant que Manuel façonnait une tête de perruche, deux souris identiques et les initiales « L. C. ». Effleurant parfois de leurs ailes la surface du lac, ils plongeaient autour de Leonora

qui, debout sur le quai, saluait poliment de la main chaque esquisse. Lorsqu'ils se posèrent, Leonora attendit que Nolan sculptât à son tour un nuage ; mais il se contenta de tourner autour du lac, devant elle, comme un oiseau blessé. Je m'aperçus bientôt que l'étrange châtelaine de Lagune Ouest avait perdu conscience de tout ce qui l'entourait et qu'elle était tombée dans une profonde rêverie, les yeux fixés sur Nolan. Dans les déserts d'ombre de ses yeux éteints passaient des souvenirs, comme des caravelles sans voiles.

Au début de la soirée Beatrice Lafferty me fit entrer dans la villa par la porte-fenêtre de la bibliothèque. Tandis que Leonora, vêtue à présent d'une robe d'organdi sertie de saphirs qui laissait à de longs colliers le soin de dissimuler les seins, accueillait ses invités sur la terrasse, je dénombrai les portraits dont la demeure était pleine : il y en avait plus de vingt, comprenant aussi bien des tableaux académiques et mondains dus à Annigoni ou au Président de l'Académie Royale que d'étranges études psychologiques, signées Dali et Francis Bacon, qui ornaient le bar et la salle à manger. Partout, entre les demi-colonnes de marbre, dans les miniatures dorées qui ornaient les manteaux de cheminée, et même sur le mur de l'escalier, s'offrait aux regards le même visage hautain et beau. Ce narcissisme colossal semblait être le dernier refuge de Leonora Chanel, la seule retraite possible pour cette âme errante qui fuyait le monde.

Enfin nous trouvâmes, sur un grand chevalet de l'atelier qui occupait le dernier étage, un portrait à peine verni. L'artiste avait délibérément eu recours au bleu anglais et aux teintes sentimentales des portraitistes à la mode, mais sous ce fard Leonora était représentée comme une Médée cadavérique : la peau tendue au-dessous de la joue droite, les traits anguleux et la bouche déformée lui donnaient l'aspect figé et cireux d'une morte.

Je baissai les yeux sur la signature. « Nolan ! Mon Dieu, étiez-vous ici quand il a peint cela ? »

— « Le portrait était achevé lorsque je suis arrivée, il y a deux mois. Elle a refusé de le faire encadrer. »

— « Ce n'est pas étonnant. » J'allai à la fenêtre et jetai un coup d'œil aux stores qui dissimulaient les chambres à coucher. « Nolan est venu *sous ce toit*. Il était le propriétaire de l'atelier qui tombe en ruine près de Corail D. »

— « Mais pourquoi Leonora le rappellerait-elle ? Ils doivent avoir... »

— « Je connais Leonora Chanel mieux que vous, Beatrice. Elle veut lui faire recommencer son portrait, mais aux dimensions du ciel, cette fois. »

Nous sortîmes de la bibliothèque et, de cocktail en canapé et de canapé en cocktail, nous nous dirigeâmes vers l'endroit où Leonora accueillait ses invités. Nolan, en costume de suédine blanche, se tenait debout à ses côtés. De temps à autre il lui jetait un regard de biais, comme pour profiter de toutes les occasions que cette femme monstrueusement égoïste donnait à son humour macabre de s'exercer. Leonora se cramponnait à son bras. Ses yeux ornés de diamants me faisaient penser à quelque prêtresse primitive, et sous la parure de colliers ses seins étaient comme des serpents prêts à mordre.

Van Eyck se présenta à la maîtresse de maison en s'inclinant plus bas qu'il n'était nécessaire, suivi de Petit Manuel qui se faufilait, mal à l'aise, parmi les hommes en smoking.

A sa vue Leonora eut un rictus de dégoût, puis elle jeta un coup d'œil au plâtre qui m'emprisonnait le pied. « Nolan, vous vous entourez d'éclopés. Votre nain a-t-il aussi l'intention de voler ? »

Petit Manuel leva vers elle des yeux qui ressemblaient à des fleurs piétinées.

Le spectacle commença une heure plus tard. Les nuages striés de noir étaient éclairés par le soleil qui se couchait derrière la mesa, et des cirrus fantomatiques formaient le cadre doré des futurs portraits. Le planeur de Van Eyck s'éleva en spirale à la rencontre du premier nuage, tour à tour perdant de la vitesse et reprenant son ascension au gré des courants qui le poussaient avec violence.

Les invités assis sur la terrasse applaudirent à tout rompre lorsque les pommettes apparurent, inertes et satinées comme de l'écume. Cinq minutes plus tard, tandis que Van Eyck piquait vers le lac, je vis qu'il s'était surpassé. Illuminé par les projecteurs et accompagné de l'ouverture de *Tristan* qui, répercutée par haut-parleur sur les flancs de la mesa, était sans doute destinée à donner de l'importance à cette immense baudruche, le portrait de

Leonora passa au-dessus de nos têtes en répandant une pluie fine. La chance voulut qu'il ne se déformât qu'au-dessus du lac. Il se désintégra alors dans l'air du soir, comme s'il était déchiqueté et chassé du ciel par quelque main irritée.

Petit Manuel prit l'air à son tour et s'attaqua à un nuage strié de noir, comme un jeune sot abordant une matrone acariâtre. Il se laissa porter un moment par les courants, paraissant ne pas savoir quelle forme donner à l'imprévisible colonne de vapeur, puis entreprit de découper les contours approximatifs d'une tête de femme. Je ne l'avais jamais vu aussi nerveux. A peine eut-il fini que des applaudissements crépitèrent de nouevau, bientôt suivis de rires et d'exclamations ironiques.

Le nuage sculpté, conçu comme un portrait plutôt flatteur de Leonora, commençait à basculer, roulant sur lui-même dans l'air violemment agité. La mâchoire s'allongea, le sourire glacé devint idiot. Moins d'une minute plus tard, la tête géante de Leonora Chanel était sens dessus dessous.

J'ordonnai discrètement qu'on éteignît les projecteurs, et l'attention des spectateurs se reporta sur le planeur aux ailes noires de Nolan qui commençait à s'élever vers le nuage voisin. Des fragments cotonneux tombèrent vers nous en se dissolvant peu à peu, tandis que le jour baissait et que l'iodure vaporisé nous dissimulait l'ouvrage de Nolan. Lorsque le portrait émergea, je constatai avec surprise qu'il avait toutes les apparences de la vie. Il y eut un tonnerre d'applaudissements, quelques mesures de *Tannhauser,* et les projecteurs illuminèrent le visage aux traits fins. Debout au milieu de ses invités, Leonora leva son verre et salua le planeur.

Intrigué par l'inhabituelle générosité de Nolan, je regardai avec plus d'attention le visage rayonnant et ne compris qu'alors l'intention de l'artiste. Le portrait n'était que trop ressemblant : le pli amer de la bouche, le menton relevé pour mettre la nuque en valeur, la peau tendue au-dessous de la joue droite, tout ce que j'avais déjà vu dans le tableau de l'atelier figurait également, avec une ironie cruelle, dans le nuage sculpté.

Entourée d'invités, Leonora recevait leurs félicitations sans les entendre. Les yeux levés vers son portrait qui commençait à se dissoudre au-dessus du lac, elle le *voyait* pour la première fois. Le sang lui monta au visage.

Mais bientôt les explosions roses et bleues d'un feu d'artifice tiré de la plage effacèrent l'équivoque représentation.

Peu avant l'aube, j'allai avec Beatrice faire un tour sur la plage parmi les débris de fusées et les roues à feu. Quelques lampes restées allumées perçaient les ténèbres de la terrasse déserte et éclairaient les chaises vides. A peine commencions-nous à descendre les marches qu'un cri de femme retentit quelque part au-dessus de nous, suivi d'un bruit de verre brisé. Quelqu'un donna un coup de pied dans une porte-fenêtre et un homme brun vêtu de blanc se mit à courir entre les tables.

Tandis que Nolan disparaissait dans l'allée, Leonora Chanel sortit de la villa et se dirigea vers le centre de la terrasse. Tout en regardant les nuages noirs qui dominaient la mesa, elle ôta d'un geste brusque les bijoux qui entouraient ses yeux. Ils tombèrent à ses pieds, scintillant sur le carrelage. Puis la silhouette voûtée de Petit Manuel jaillit de l'ombre du kiosque à musique et mon compagnon s'enfuit sur ses jambes torses.

Il y eut un bruit de moteur près des grilles et Leonora retourna à pas lents vers la villa, en regardant son reflet brisé dans la vitre de la porte-fenêtre. Elle s'arrêta en voyant un homme grand et blond, aux yeux ardents, sortir de l'ombre des statues musicales qui faisaient face à la bibliothèque. Dérangées par le bruit, les statues avaient commencé à gémir, puis, tandis que Van Eyck s'avançait vers Leonora, elles se mirent à chanter au rythme lent de ses pas.

Les sculpteurs de nuages de Corail D devaient donner le lendemain leur dernière représentation. Pendant tout l'après-midi, avant l'arrivée des invités, il n'y eut au-dessus du lac qu'une faible lumière. Une armada de nimbus orageux se massa derrière la mesa, de sorte que le spectacle risquait fort d'être annulé.

Van Eyck était avec Leonora. Quand j'arrivai, Beatrice Lafferty regardait leur yacht danser sur le lac, fouetté par les coups de vent.

— « Ni Nolan ni Petit Manuel n'ont donné signe de vie, » me dit-elle. « Et les invités arriveront dans trois heures. »

Je la pris par le bras. « La garden-party est déjà terminée. Quand vous serez libérée de vos obligations, Bea, venez donc vivre avec moi à Corail D. Je vous apprendrai à sculpter les nuages. »

Van Eyck et Leonora revinrent à terre une demi-heure plus tard. Van Eyck me regarda droit dans les yeux en passant devant

moi. Leonora se cramponnait à son bras ; les bijoux dont elle ornait ses yeux le jour scintillaient étrangement, projetant des reflets sur la terrasse.

Vers huit heures, quand les premiers invités firent leur apparition, Nolan et Petit Manuel n'étaient toujours pas arrivés. Des lampes illuminaient la terrasse et l'air du soir était doux, mais des nuages d'orage glissaient au-dessus de nos têtes comme des géants inquiets. Quand j'allai voir les planeurs au sommet de la colline où ils étaient amarrés, leurs ailes frissonnaient dans le vent.

Charles Van Eyck n'avait pas pris l'air depuis une minute, nain écrasé par un immense amoncellement de nimbus, que son planeur tombait en vrille vers le sol, jeté à bas par les courants furieux. Il redressa son appareil à cinquante mètres de la villa, fit un détour par le lac, loin de la masse imposante de nuages, et recommença sa tentative. Sous les yeux de Leonora et de ses invités, le planeur fut repoussé avec violence dans une explosion de vapeur, puis tomba vers le lac, une aile brisée.

Je me dirigeai vers Leonora. Près d'elle, sur le balcon, se tenaient Nolan et Petit Manuel, les yeux fixés sur Van Eyck qui s'extirpait de son cockpit à trois cents mètres de là.

— « Pourquoi vous êtes-vous donné la peine de venir ? » demandai-je à Nolan. « Ne me dites pas que vous avez l'intention de voler. »

Sans enlever les mains de ses poches, Nolan se pencha sur le garde-fou. « Je n'en ai pas l'intention, en effet, et c'est pourquoi je suis ici. »

Leonora portait une robe de soirée en plumes de paon qui formait une immense traîne dont les centaines d'yeux luisaient dans l'air orageux et revêtaient son corps de flammes bleues.

— « Miss Chanel, les nuages sont comme fous, » dis-je en manière d'excuse. « Un orage se prépare. »

Elle me dévisagea, les yeux hagards. « N'est-ce pas votre métier que de courir des risques ? » Elle désigna d'un geste large les nimbus qui tournoyaient au-dessus de nos têtes. « Pour de pareils nuages, il me faut un Michel-Ange du ciel... Qu'en dit Nolan ? A-t-il trop peur, lui aussi ? »

Quand elle cria son nom, Nolan la regarda d'un air stupéfait, puis nous tourna le dos. Au-dessus de Lagune Ouest l'éclairage

avait changé. Une moitié du lac était à présent couverte d'un voile sombre.

Je me sentis tiré par la manche. Petit Manuel leva vers moi ses yeux d'enfant malin. « Raymond, je veux y aller. Laissez-moi prendre le planeur. »

— « Manuel, pour l'amour de Dieu ! Vous allez vous... »

Il partit comme une flèche entre les chaises dorées. Leonora fronça les sourcils quand il lui prit le poignet.

— « Miss Chanel... » Sa bouche déformée essayait de dessiner un sourire encourageant. « Je vais sculpter pour vous. Un gros nuage d'orage, tout de suite. »

Elle dévisagea avec un certain dégoût ce petit bossu excité qui, debout près de sa traîne en plumes de paon, lui faisait les yeux doux. Van Eyck avait abandonné son planeur fracassé et revenait en boitant sur la plage. Je compris que d'une certaine façon Manuel voulait se mesurer à lui.

Leonora fit la grimace, comme si elle avait avalé quelque liquide empoisonné. « Commandant Parker, dites-lui de... » Elle s'interrompit pour jeter un coup d'œil à l'énorme nuage noir qui tourbillonnait au-dessus de la mesa, comme jailli des entrailles d'un volcan. « Attendez ! Voyons ce qu'est capable de faire notre petit estropié ! » Elle se tourna vers Manuel avec un sourire qui fit étinceler ses dents. « Eh bien, allez-y. Montrez-nous comment vous sculptez les tourbillons. »

Toutes les lignes de son visage formaient une figure meurtrière.

Nolan traversa la terrasse en courant, piétinant au passage les plumes de paon de Leonora qui riait à gorge déployée. Nous essayâmes d'arrêter Manuel, mais il atteignit avant nous le sommet de la colline. Piqué par les sarcasmes de Leonora, il disparut en bondissant sur les rochers dans une demi-obscurité. Un petit groupe de spectateurs se forma sur la terrasse.

Le planeur jaune et orangé prit son essor et s'éleva droit vers le nuage d'orage. A vingt mètres des noirs tourbillons il fut dangereusement secoué par les coups de vent, mais Manuel parvint à plonger dans la masse obscure et commença à la découper. De noires gouttes de pluie tombèrent à nos pieds, sur la terrasse.

Un visage de femme apparut, dont les yeux brillants et sataniques étaient figurés par de profondes ouvertures et la bouche

par une large tache sombre. Nolan, qui avait pris place à bord de son planeur et s'élevait au-dessus du lac, poussa un cri pour alerter son compagnon, mais une seconde plus tard l'appareil de Petit Manuel fut happé par un puissant courant ascendant et ballotté plus haut que le nuage. Se débattant contre la folie des vents, Manuel perdit de l'altitude et se dirigea de nouveau vers l'immense visage qui soudain s'ouvrit, fit un bond en avant et engloutit le planeur.

Dans le plus grand silence, nous regardâmes la carcasse disloquée de l'appareil tournoyer au centre du nuage. Le visage passa au-dessus de nous, parsemé des débris du fuselage et des ailes, et il commença à se dissoudre lui-même. Il mourut de mort violente au-dessus du lac. Les traits se déformèrent, la bouche fut arrachée, un œil explosa. Un dernier coup de vent anéantit le reste.

Les débris du planeur de Petit Manuel tombèrent dans l'air scintillant.

Avec Beatrice Lafferty j'allai chercher le corps de Manuel de l'autre côté du lac. Le spectacle de cette mort et l'explosion du portrait de leur hôtesse commençait à faire fuir les invités. En quelques minutes l'allée se remplit de voitures. Debout à côté de Van Eyck au milieu des tables abandonnées, Leonora les regardait partir.

Beatrice et moi restions silencieux. Les restes du planeur fracassé, morceaux de toile, lattes brisées et cordages emmêlés, étaient dispersés sur le sable vitrifié. A plusieurs mètres du cockpit je trouvai le cadavre de Petit Manuel, recroquevillé, trempé de pluie, semblable à un singe noyé.

Je le portai à bord du yacht.

— « Raymond ! » Beatrice me montrait du doigt le rivage. Des nuages d'orage s'étaient massés sur toute l'étendue du lac et les premiers éclairs jaillissaient du côté des collines, derrière la mesa ; dans l'air électrisé la villa avait perdu son éclat. A moins d'un kilomètre un cyclone descendait la vallée en tournoyant vers le lac.

Les premières rafales nous frappèrent. Beatrice se mit à crier de nouveau : « Raymond ! Nolan se dirige droit sur lui ! »

Je vis alors le planeur aux ailes noires tourner sous la sombre corolle du cyclone et Nolan chevaucher des tourbillons de vent.

Ses ailes tenaient bon. Soudain, tel un poisson-pilote, il s'enfonça dans l'entonnoir comme pour diriger le cyclone vers la villa de Leonora.

Je le perdis de vue vingt secondes plus tard, quand il heurta la maison. L'air sombre parut exploser au-dessus de la villa, qui devint la proie d'un tourbillon centrifuge de verre brisé et de chaises fracassées. J'abandonnai le yacht en courant, suivi de Beatrice, et nous nous allongeâmes dans un repli de sable vitrifié. Tandis que le cyclone s'éloignait dans le ciel orageux, un grain noir resta suspendu au-dessus de la villa, d'où il chassait de temps à autre des débris. Des lambeaux d'étoffe et des plumes de paon voltigèrent autour de nous.

Nous attendîmes une demi-heure avant de nous approcher de la villa. Des centaines de verres brisés et de chaises en miettes jonchaient la terrasse. Tout d'abord je ne vis pas trace de Leonora, bien que son visage fût partout représenté et que ses portraits lacérés couvrissent le carrelage trempé de pluie. Un fragment de sourire porté par le vent vint en tourbillonnant s'enrouler autour de ma jambe.

Le cadavre de Leonora gisait parmi les tables renversées près du kiosque à musique, à demi enroulé dans une toile tachée de sang. Son visage ressemblait à présent au nuage d'orage que Manuel avait tenté de sculpter.

Nous trouvâmes Van Eyck sous l'auvent abattu. Il était pendu par le cou à un enchevêtrement de fils électriques et des ampoules faisaient un nœud coulant autour de son visage exsangue. Le courant passait par intermittences et illuminait ses yeux exorbités.

Je m'appuyai sur la Rolls retournée et pris Beatrice par les épaules. « Il n'y a pas trace de Nolan, et je ne vois pas les débris de son planeur. »

— « Le malheureux. C'est lui qui a dirigé le cyclone sur la villa, Raymond. Il avait réussi à s'en rendre maître. »

Je traversai la terrasse et recouvris en silence le cadavre de Leonora avec les toiles déchiquetées qui la représentaient.

Beatrice Lafferty vint vivre avec moi dans l'atelier de Nolan, près de Corail D. De Nolan nous n'entendîmes plus parler, et nous

ne montâmes jamais à bord des planeurs. Les nuages apportent trop de souvenirs avec eux.

Il y a trois mois, un homme qui avait vu les appareils abandonnés devant le hangar s'arrêta près de Corail D et vint à notre rencontre. Il prétendit avoir aperçu un homme pilotant un planeur très haut au-dessus de la Plage Rouge, occupé à sculpter des strato-cirrus auxquels il donnait l'aspect de bijoux ou de visages d'enfant. Une fois même on avait remarqué la tête d'un nain.

Il est possible, à la réflexion, qu'il s'agisse de Nolan. Peut-être a-t-il réussi à échapper au cyclone. Le soir je m'assieds avec Beatrice au milieu des statues musicales et nous les écoutons chanter tandis que les nuages du beau temps s'élèvent au-dessus de Corail D, et nous attendons que revienne, poussé par le vent dans son planeur aux ailes noires (mais elles sont peut-être maintenant rose bonbon), celui qui sculptera pour nous des hippocampes et des licornes, des nains, des bijoux et des visages d'enfant.

Traduit par Yves Hersant.

Titre original : The cloud-sculptors of Coral D.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

THOMAS OWEN

La femme forcée

Le climat de malaise et de mauvais rêve qu'excelle à créer Thomas Owen vous saisit dès les premiers paragraphes de ce conte. Et jusqu'à la délivrance qu'apportent les dernières lignes, il deviendra impossible d'y échapper.

Vieille, es-tu folle ? dit Bella étonnée.
Achim d'Arnim.

BELLA VON U... n'aimait pas cela. L'indiscrétion des gens ne connaissait plus de bornes ! Sous prétexte que, depuis des années, elle s'intéressait à cette petite vieille, à cette souris trottinante et grignotante, il lui faudrait toujours en faire davantage. Que la minuscule et transparente madame Buer vienne de loin en loin, mais régulièrement, faire appel à son bon cœur, passe encore. Mais cette fois, cela dépassait les bornes !

Bella von U... était de ces âmes généreuses qui, d'avoir donné à d'autres des raisons de compter sur elles, se trouvent un beau jour engagées, malgré elles, dans une espèce de responsabilité permanente et sans limite. « Vous avez tant fait déjà ! » leur dit-on. Et c'est presque un reproche. Ne pas faire davantage apparaît comme une trahison.

Depuis ce coup de téléphone indiscret, elle se sentait nerveuse, prise au piège, embarquée dans une aventure suspecte. Elle marchait dans sa chambre, son peignoir léger flottant autour de son beau corps blond et doré. Elle avait une journée chargée et ceci venait tout compliquer en la mettant devant un cas de conscience. Vraiment, certains avaient toutes les audaces !

Assise devant sa coiffeuse, elle brossait vigoureusement ses cheveux courts et drus, puis les peignait, puis recommençait à les brosser, presque rageusement, en insistant sur le dessus des tempes.

Mais elle avait beau s'indigner. Elle était atteinte. Cette voix

d'homme, un peu canaille, qui l'avait appelée « de la part de madame Buer » était plus exigeante que quémandeuse. La vieille dame, assurait-on, la mandait à son chevet, comptait sur sa secourable visite. Elle était très mal...

— « Je la connais à peine, » avait dit Bella. « Elle passe tous les deux mois chercher une petite subvention, comme elle le fait chez pas mal d'autres gens. Pourquoi cet appel à moi seule réservé ?... »

— « Vous savez bien qu'elle n'a que vous ! » avait-on répondu.

Déjà, inconsciemment flattée, elle avait fléchi. Elle dit imprudemment :

— « Mais je ne sais même pas où elle habite. »

— « Elle a quitté son domicile depuis quelques jours. Elle est actuellement à l'Hôtel Intercontinental. Vous voyez ?... C'est de là que je vous appelle de sa part, avec toute l'insistance que commandent les circonstances. »

— « Mais qui êtes-vous, monsieur ? »

— « Peu importe... Hôtel Intercontinental. On vous attend. »

— « Je n'irai pas ! »

Mais on avait raccroché au même instant et Bella n'était pas certaine qu'on l'eût bien entendue.

Maintenant, après avoir réfléchi à cette étrange démarche, elle n'était plus aussi ferme dans sa résolution. Même, elle se hâtait d'avaler son petit déjeuner, d'achever sa toilette, de donner ses instructions. Pas loin de là, les cloches de Saint-Stéphane sonnaient à toute volée et leurs voix déferlaient sur les toits du quartier. Elle vérifia le contenu de son sac pour voir si elle portait assez d'argent. Elle téléphona pour commander un taxi.

Un quart d'heure plus tard, elle gravissait les marches du Vienna Intercontinental et pénétrait dans le hall.

L'appartement avait quelque chose d'inaccordé avec l'humble vieille personne qui l'occupait. Les rideaux de soie aux rayures jaunes et vertes atténuaient la lumière du jour. La pièce semblait baigner ainsi dans une douceur de miel et d'aquarium.

Le tapis plain atténuait le bruit des pas et Bella von U..., entrée là secourable mais agacée, éprouva soudain la désagréable sensation d'avoir été dupée et d'être entraînée à bien plus qu'elle n'imaginait.

Elle regarda avec inquiétude autour d'elle. Tout était trop

somptueux ici, trop *préparé*. Dans l'immense lit, où elle était perdue, madame Buer ressemblait à une très vieille petite fille. Dans son visage étroit et pâle, d'une maigreur étonnante, vivaient seulement ses yeux bleus très pâles, insondables et beaux, ouverts sur le mystère de son âme.

Bella von U... s'approcha, contempla cette mince figure craquelée de rides, cette petite tête dolente enfouie dans l'oreiller, ces yeux qui remerciaient humblement. Elle caressa le front de la pauvre créature, lui prit la main, lui dit : « Je suis là. Vous voyez, je suis venue... »

Elle se sentait envahie d'une immense pitié et, le cœur tout gonflé de mansuétude, elle ne songeait plus à s'interroger sur l'étrangeté de la situation, ni sur la présence de sa protégée en ce palace trop luxueux, ni moins encore sur sa solitude insolite en cette chambre faite davantage pour l'amour que pour la souffrance.

Madame Buer était-elle très mal ? Allait-elle mourir ? Avait-elle reçu la visite d'un médecin ?

Rien ne permettait de le supposer. Pas de médicaments sur la table de chevet. Nulle odeur d'éther révélatrice d'une piqûre récente...

Elle sonna la femme de chambre. Vint une fille au visage ingrat et insolent, à l'allure d'accoucheuse ou de gardienne de prison. Elle sentait la savonnette acide. Elle paraissait au courant de la situation, engagée même dans une complicité dont Bella von U... percevait à présent les ondes inquiétantes autour d'elle.

— « Il faudrait la réchauffer, » dit la fille d'un ton détaché.

— « Avez-vous une bouillotte, un coussin électrique ? »

— « La réchauffer, » fit l'autre, d'un drôle d'air, en articulant bien les syllabes.

Elle s'était approchée du lit. Sa forte main sur la couverture, elle regardait dans le vague, attendant d'être bien comprise.

L'atmosphère de la chambre se modifiait de seconde en seconde depuis que cette femme y avait pénétré. Quelque chose se dégradait, se défaisait...

Bella von U... regardait la fille d'étage avec une inquiétude qu'elle cherchait à masquer d'autorité. Celle-ci acceptait l'interrogation muette et le regard que les yeux de cette grande et belle jeune femme plongeaient dans le sien. Elle ne se montrait nullement intimidée. Son attitude, ou plutôt l'expression même de son

visage sans beauté, se faisait équivoque, à la limite de l'impudence et de la canaillerie.

Quelque chose ou quelqu'un bougea derrière les rideaux, dont les plis un moment dérangés s'immobilisèrent presque aussitôt. Peut-être n'était-ce que le vent ? Mais venu d'où ?

Tout était différent. Le lieu peu à peu paraissait retranché du monde. Le silence était surprenant. Même de la rue ne montait plus, semblait-il, la sourde rumeur de la ville.

Une volonté plus forte que la sienne ou plutôt une convergence inébranlable de volontés s'imposait désormais à Bella. Elle eut le temps de se dire : « Je n'aurais pas dû venir ici. » Une écœurante odeur de savonnette l'entourait. Elle perçut, à demi consciente, une main habile et décidée qui déboutonnait son tailleur, ouvrait sa blouse, dégrafait sa jupe.

A présent la femme de chambre avait disparu. Bella von U..., comme envoûtée, s'était glissée dans le lit avec une répulsion un peu atténuée par le sentiment de faire un acte méritoire. De se montrer secourable, humaine, bonne, elle éprouvait un sentiment de fierté, une sorte de vanité, de griserie inavouée. L'action qu'elle jugeait vertueuse lui montait à la tête et, dans le même temps, changeait de nature. Elle devinait, en effet, tendu vers elle, le regard de quelqu'un dissimulé derrière la tenture, près de la fenêtre la plus éloignée d'elle. Pour sa propre satisfaction, mais consciente aussi de se donner en spectacle et d'être ainsi un édifiant exemple, elle accepta la situation et, même, pensa qu'elle y pourrait trouver un plaisir d'une qualité particulière.

La lumière avait décru. Dans la pénombre qui avait envahi la chambre, elle croyait deviner maintenant, invisibles mais plus proches d'elle, plusieurs personnes en proie à une excitation silencieuse.

Elle étendit lentement, prudemment, le bras et rencontra celui de la malade. Cela lui fit une impression comparable à celle d'un rapprochement fortuit, et cependant désiré, avec quelqu'un qu'on aurait aimé toucher sans oser le faire.

Malgré la maigreur de cette pauvre chair, elle ressentit un certain plaisir. Son poignet était posé en travers de celui de la vieille dame. Elle sentait battre ensemble son pouls vigoureux, régulier, presque sonore, et celui très faible, très lent, de sa compagne de lit. Elle s'appliquait à compter tantôt le rythme de son

sang, tantôt celui de l'autre, lorsque celle-ci se rapprocha d'elle peureusement, comme l'aurait fait un enfant malade, venant blottir son petit derrière osseux dans le creux de son ventre chaud et nouant aux siennes ses froides jambes décharnées.

Contrairement à sa nature, aux réactions de défense qu'elle aurait eues en de bien moins gênantes circonstances, elle ne marqua ni même n'éprouva, à cet accolement, aucune répulsion. Il y avait quelque chose de si tragique, de si poignant dans ce besoin de chaleur et de tendresse que, malgré la fade odeur de ce corps inconnu, elle éprouva une sorte de joie à le serrer contre elle. C'était comme la preuve de sa supériorité, de son pouvoir bénéfique.

La vieille dame s'endormit bientôt ou feignit de le faire, et Bella pensa : « Elle dort et sans doute me hait malgré ce que je fais pour elle. »

Elle écoutait le souffle régulier à côté d'elle qui, court et rapide d'abord, avait pris un rythme plus ample et plus calme.

« Que fais-je ici, » se demandait Bella von U..., « auprès de cette fade et suppliciante créature aux exigences de qui je n'ai pu me soustraire ? Elle est là qui dort collée à moi comme une sangsue. Elle reprend chaleur et vie au contact de ma chair, et moi, me vidant peu à peu de ma force, je suis en train d'assumer sa dégénérescence. »

En comprenant ce qui se passait, elle poussa un cri et, d'un bond, fut sur pied.

Elle entendit les rideaux bouger. Il y eut comme une fuite précipitée, une bousculade invisible, et la porte de la chambre fut ouverte et refermée, tandis que parvenait jusqu'à elle le bruit métallique de la grille de l'ascenseur que quelqu'un, au même instant, claquait.

Elle fit la lumière. Elle se vit alors dans le grand miroir et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, Bella von U... était seule, allongée sur le tapis. Le lit en déroute était vide. Elle avait rêvé sans doute. En s'appuyant sur les mains pour se relever, elle trouva celles-ci bien maigres... Le miroir ne la rassura pas, hélas. Il lui renvoya au contraire le spectacle tragique d'une pauvre vieille femme au visage creusé, à la bouche vide, aux épaules osseuses, à la peau flasque, effrayante dans sa pitoyable nudité.

Bella von U... scrutait cette image dans le miroir indiscret et l'image, dans le même instant, faisait de même. Les yeux de cette femme au bout de la vieillesse s'agrandissaient de terreur en se contemplant et l'on n'aurait pu dire qui, de l'image ou de Bella, épouvantait l'autre.

Elle voulut se couvrir et chercha, mais en vain, ses vêtements, son sac, ses chaussures. Tout avait disparu. Enroulée dans un drap, pareille à l'image même de la mort dans son suaire, elle visita les armoires et y trouva le linge douteux et les pauvres nippes de madame Buer. Dans une vieille sacoche, qu'elle-même lui avait donnée naguère, des papiers d'identité, un peu d'argent et un carnet d'adresses.

Elle pensa appeler, téléphoner chez elle, demander du secours. Mais contre quoi et pour qui ? Qu'était-elle devenue ? Qui pourrait comprendre, qui la croirait et comment l'aider ? Sa raison d'ailleurs chancelait. Elle contemplait, hagarde, ses pieds maigres, ses tibias blancs et squelettiques, ses genoux noueux formant des boules. Elle ne sauverait pas son esprit de la débâcle de son corps.

Lentement, mais inexorablement, la transmutation mentale s'effectuait. Aussi, presque machinalement, elle entra dans les vêtements de l'autre, sans comprendre mais sans hésiter, assumant les apparences de la vieille femme, aussi intimement que si elle était entrée dans sa peau. Mais n'était-ce point la même chose en somme et n'était-elle point désormais *intégrée* ?

Elle alla vers la fenêtre, écarta les rideaux, regarda la rue. Il faisait gris. Quelle heure était-ce et quel jour ? Depuis combien de temps était-elle là et qu'allait-elle faire désormais ?

Elle se demanda si elle aurait assez d'argent pour payer la note de l'hôtel. Elle rassembla ses pauvres affaires et, comme une petite souris prudente, elle se glissa dans le couloir. Elle n'eut pas à appeler l'ascenseur. La cabine s'arrêtait devant elle. En sortit un grand et bel homme aux cheveux noirs, qui la dévisagea avec curiosité. En bas, à la réception, elle apprit, sans insister, que « tout était réglé ».

Elle alla s'asseoir avec humilité dans un coin du hall, au creux d'un profond fauteuil en cuir fauve. Elle fouilla dans son sac noir tout usé, consultant ses papiers d'identité. Qu'elle était donc vieille ! Elle s'appelait Buer. Dymphe Buer. Quel prénom ! Elle était célibataire. Pourquoi donc avait-on toujours dit « Madame Buer » en lui parlant ou en parlant d'elle ? Sans doute se présentait-elle

ainsi parce que cela faisait mieux, parce que « Mademoiselle » à son âge, c'était vraiment trop ridicule. Elle habitait bien loin. Dans un faubourg perdu où elle ne se souvenait pas d'être jamais allée. Praguerstrasse... C'était le bout du monde. Au-delà de Nussdorf et de l'autre côté du Danube. Qu'allait-elle devenir ?

Chose étrange, le désespoir ne l'habitait point. Cette frêle existence qui lui restait, elle sentait qu'elle allait la défendre farouchement, contre la maladie, la misère et la mort. Elle allait « s'organiser ». Elle consulta le carnet d'adresses tout crasseux et tomba en arrêt sur un nom qui lui parut familier, sans pour autant réveiller en elle un souvenir très précis : Bella von U...

Elle commencerait par là. Elle irait voir cette dame. Et d'autres, bien sûr, après elle. Elle ferait le tour des âmes charitables grâce auxquelles elle poursuivrait sa petite vie discrète de solliciteuse persévérante et astucieuse.

Elle sortit de l'hôtel, traversa imprudemment la Johannesgasse et entra dans le parc. Du fossé bétonné au fond duquel coulait une eau maigre et trouble montait une odeur d'égout. Elle regarda jouer en silence des enfants crasseux, dit quelques mots insipides à un petit chien gris qui était peut-être blanc et alla prendre un tram Schubertring. Elle descendit à l'Opéra et prit le bus 6 jusqu'aux anciennes fortifications. Elle allait Mölkerbastei, au nº 5, à deux pas du musée Stufter, chez Bella von U... dont elle reconnut immédiatement la maison.

C'était une grande habitation grise et souillée. Dans l'enduit qui couvrait les briques de la façade, on voyait encore, sous un lourd balcon, les meurtrissures profondes d'un bombardement. Mais les fenêtres étaient propres, garnies de rideaux frais. La porte en chêne verni portait en son milieu un heurtoir de bronze poli. Cependant, signe des temps, il y avait plusieurs sonnettes électriques. Elle appuya son doigt sur le bouton marqué « B. von U... ».

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et une grande et belle jeune femme lui sourit en la reconnaissant. Avec un accent d'étonnement joyeux dans la voix, elle s'écria :

— « Ma bonne dame ! Quelle bonne surprise ! »

Mais la cordialité de l'accueil ne causa aucune joie à la visiteuse. Une bouffée de colère et d'indignation irraisonnée, instinctive, montait même en elle. Cette femme de bon aspect, souriante, qui lui donnait à présent avec une certaine hâte un billet de banque, lui paraissait haïssable.

Elle devinait là une imposture, une tromperie gênante, et sentait le désir de se débarrasser d'elle au plus tôt... Elle aurait voulu être éclairée mais ne savait quoi demander, consciente certes d'une usurpation, mais perdue dans la confuse mêlée du souvenir et de l'oubli.

Déjà la charitable et belle personne ne se souciait plus de sa présence. Elle semblait avoir oublié jusqu'à son existence. Par-dessus la tête de la petite vieille quémandeuse, elle regardait maintenant dans la direction du monument Liebenberg, comme si quelque chose d'important se préparait. Elle était attentive à l'extrême, comme amusée, toute frémissante, pareille à un chien qui va s'élancer. Elle avait un étrange sourire qui découvrit ses dents blanches et lui donna un instant une expression cruelle. D'un bond soudain elle fut dans la rue, comme pour la traverser, obéissant, semblait-il, à un appel. Le destin fit surgir à cet instant précis une voiture trop rapide, qui happa l'imprudente en faisant un vilain bruit mou et ne freina qu'ensuite. Pas un cri ne fut poussé.

La vieille petite dame, spectatrice bouleversée, faillit perdre connaissance. Elle porta ses maigres mains à sa gorge décharnée. Elle se sentait mal. Quelque chose de tumultueux et de terrible se produisait en elle. Aux battements précipités de son cœur répondait un trouble violent de tout son être.

Elle se sentait en quelque sorte forcée, envahie, possédée par l'intérieur. Bridée dans ses mouvements, à l'étroit dans ses vêtements, elle suffoquait.

Des gens se pressaient maintenant autour de l'accidentée. On échangeait des commentaires et tous ces propos avaient une résonance insolite.

— « Tuée sur le coup ! » disait-on. « Mais c'est cette pauvre petite vieille... Elle courait encore bien vite pour traverser la rue... Elle a été distraite. Je ne l'avais pas reconnue tout d'abord. Elle m'avait paru plus grande... Elle venait depuis des années dans le quartier. Sa vie n'était que soucis... Cela vaut mieux pour elle... Quelle triste fin pour une triste vie... »

Un chauffeur de taxi portait maintenant dans ses bras la pauvre chose brisée et la déposait prudemment sur le trottoir. Quelqu'un pliait en hâte une couverture écossaise pour en faire un coussin. La petite tête blême roula sur le côté. Dans sa robe longue, *trop longue,* madame Buer avait l'air d'une poupée sans

jambes, comme on en mettait jadis sur les divans. Pauvre vieille poupée brisée, à visage de centenaire.

Bella von U..., de son côté, ne comprenait toujours pas. Mais elle se sentait ridicule, accoutrée comme elle l'était dans ses vêtements étriqués de pauvresse, parmi cette foule grossissante qui ne s'intéressait heureusement pas à elle. Elle avait toujours le vieux sac usé à la main. Elle alla déposer celui-ci auprès du cadavre mais, auparavant — car elle n'était pas gaspilleuse — elle subtilisa le billet de banque qu'elle se souvenait y avoir placé.

Elle marchait avec énormément de peine à cause de ses souliers trop courts. De plus, en se baissant, elle avait fait craquer sa jupe. Elle arracha aussi le col trop étroit de sa robe miteuse.

A présent son sang circulait mieux. Elle se sentait vaillante, dans la force recouvrée de son âge, ayant échappé désormais au maléfice.

Son visage était à la fois apaisé et comblé, comme peut l'être un visage de femme après l'amour. Ses yeux chauds et un peu troubles cachaient mal le rayonnement d'une joie physique qui redoutait de s'extérioriser avec impudeur.

Elle respira à fond. Le corsage lui aussi craqua. Alors, bombant son beau torse, Bella von U..., redevenue elle-même, rentra chez elle en pressant dans ses mains ses beaux seins retrouvés.



ANTICIPATION
FN
FICTION
LOUIS THIRION
LES STOLS
LES STOLS
954
FLEUVE NOIR
ANTICIPATION
FN
FICTION
M.A. RAYJEAN
CIVILISATION "OMEGA"
CIVILISATION "OMEGA"
953
FLEUVE NOIR
ANTICIPATION
FN
FICTION
PETER RANDA
L'ESCALE DES DIEUX
L'ESCALE DES DIEUX
955
FLEUVE NOIR
Dans la
COLLECTION
ANTICIPATION
LE
PLUS FORT
TIRAGE
DU ROMAN
ANTICIPATION
EN VENTE
TOUTES
LIBRAIRIES
à paraître
JUIN
GROUPE
PRESSES
DE LA
CITÉ
EXIGEZ
LA SIGNATURE
UNE GARANTIE DE QUALITÉ
Editions FLEUVE NOIR
69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13)
Tél. : 707.57-49 (5 lignes groupées)

Chronique littéraire

Philip José Farmer ou comment devenir un petit dieu (2)

par Gérard Klein

Dans une de ses premières œuvres : Les amants étrangers, *Philip José Farmer a transgressé les tabous sexuels qui pesaient sur la science-fiction. Dans des œuvres ultérieures, comme* Le jour du grand cri *et* L'univers à l'envers, *il s'est attaqué aux mythes aliénants : ceux de la mort et de la résurrection et ceux de l'existence des dieux. Dans ses œuvres les plus récentes, il met en cause la définition actuelle de la science-fiction* (1).

Les dieux limités du **Jour du grand cri** et de **L'univers à l'envers,** on va les retrouver à peine transformés, mais promus cette fois au rang de protagonistes, dans une extraordinaire série parue aux Etats-Unis dans une collection populaire, et qui compte à ce jour trois volets : **The maker of universes** (2), **The gates of creation** et **The world of Kickaha**. Nulle part sans doute Farmer ne s'est livré à une telle débauche imaginative. Les exigences du space opera, loin de l'effaroucher, l'ont amené à redoubler sa verve. Mais derrière le rythme trépidant de l'action, la même philosophie transparaît.

Les héros de ces trois romans sont en effet des quasi-dieux, aux pouvoirs étendus mais non infinis, qui, pour leur distraction, se créent des univers jouets où ils mènent à leur gré les vies qui leur plaisent : celles d'un potentat, d'un guerrier, d'une courtisane, etc. Immortels, ils ne sont ni omniscients ni omnipotents. Leur immortalité et leurs pouvoirs sont le fruit d'une science prodigieuse et très ancienne qui porte en elle-même son revers. Car, pour être des dieux, ils n'en sont pas moins aliénés. C'est l'étendue même de leur puissance qui les condamne à la névrose, sinon à la psychose. Leur prodigieuse longévité les accule à l'ennui. Car ils ont vécu plusieurs fois toutes les expériences qui leur sont accessibles. Et mus autant par la haine farouche qu'ils se vouent les uns aux autres

(1) Voir la première partie de cet article dans notre précédent numéro. (N.D.L.R.)

(2) A paraître cette année dans la collection « Galaxie-Bis ». (N.D.L.R.)

que par le désir de trouver enfin quelque chose qui leur résiste, un ennemi à leur taille, ils se livrent à des guerres intestines, s'efforcent de s'emparer des univers voisins et de les détruire. Impitoyables le plus souvent à l'égard de leurs créatures, volontiers sadiques, ils restent évidemment insensibles aux prières de ces créatures.

Ainsi Farmer prolonge-t-il son anti-métaphysique. C'est le fait que la vie soit tragique qui donne à l'homme son humanité. La puissance presque illimitée qui signifie la fin des luttes authentiques fait de l'homme un enfant sénile. La perfection est un masque vide. C'est en acceptant de redevenir vulnérable, sensible et même mortel, en ne se contentant plus de se satisfaire de lui-même, que Jadawin, seigneur d'un univers, retrouvera peu à peu la santé mentale.

Mais, en même temps, Farmer répond par ce nouveau détour de son œuvre à une question essentielle. Que peut faire un homme qui a réduit ses démons intimes, résolu dans une certaine mesure sa névrose, liquidé plus ou moins et les tabous sexuels et la révérence superstitieuse à l'égard de la divinité, qui a accepté, mais sans s'y soumettre, l'idée de sa destruction future, qu'il est devenu, en somme, une personne disposant d'une conscience assez claire de ses motivations profondes ?

La réponse de Farmer est caractéristique d'un créateur. Cet homme-là devient un dieu limité. Il crée des univers qui l'expriment. Il n'a plus besoin de partir en guerre pour ou contre le sexe, la société ou la religion. Il peut vivre ses rêves, si étranges soient-ils. Il jouit enfin de sa création. Et il se pose la question essentielle : comment et pourquoi crée-t-on ? Mais il doit prendre garde de tomber dans le solipsisme qui le conduirait à la schizophrénie. Car les rêves ne peuvent pas dispenser de vivre. Et c'est bien le problème du sens de l'imaginaire, ou plus précisément de la littérature, que pose Farmer.

L'itinéraire fantastique de Jadawin est justement celui d'un dieu déchu de ses pouvoirs et de ses droits, qui les récupère peu à peu. Mais comme les vieux démons, même exorcisés, ne sont jamais loin, il les récupère en luttant contre son père qui, jadis, les lui a refusés.

Ce principe de l'invention d'un univers, de l'affranchissement de la réalité telle que nous la constatons, Farmer l'avait utilisé à profusion dès le début de son œuvre, mais de façon moins évidente, moins systématique. Ainsi, dans **Sail on, sail on,** il décrivait une Terre plate où les nefs de Colomb, parvenues au bord du monde, basculent sur l'horizon et s'abîment dans le néant. Le postulat est clair : tout est possible qui peut être imaginé. De même, dans un roman comme **The green odyssey**, Farmer excellait à décrire une planète étrange et étrangère. L'aventure de l'écrivain coïncide alors avec l'écriture de l'œuvre, selon une démarche familière à la littérature moderne. Le sujet n'est plus entièrement préexistant à l'œuvre, au contraire. Et la référence à la science devient presque inutile. Le monde inventé se contente de sa cohérence interne. La démarche de l'écrivain se rapproche de celle du mathématicien moderne qui se donne des postulats et en recherche les conséquences.

Ainsi Farmer ouvre-t-il, ou du moins précise-t-il, pour la troisième fois, une nouvelle voie de la science-fiction, en forçant les portes de l'imaginaire. Et peut-être cette dernière révolution est-elle la plus scandaleuse, en ses conséquences pour le genre lui-même.

Il convient, pour le comprendre, de considérer d'un peu haut, au risque du schématisme, l'évolution de la S.F. contemporaine. Dans un premier temps qui va en gros du début du siècle à

la seconde guerre mondiale, la S.F. se borne volontiers à des variations sur des thèmes techniques. Le grand homme reste, même s'il est bientôt dépassé, Hugo Gernsback. Il s'agit au fond d'exploiter les possibles relativement immédiats de la science, sans prendre beaucoup de distances. Cela ne signifie évidemment pas que le souci de la vraisemblance scientifique est scrupuleusement et unanimement respecté par les auteurs, mais que ceux-ci font comme s'ils le partageaient. L'idéologie de la science-fiction n'est pas distincte de celle de la science. En paraphrasant la terminologie positiviste, on peut dire que la science-fiction en est à l'ère de la religion — la religion de la science, évidemment. La grande majorité des héros est alors composée de savants. Apparaissent, néanmoins, du fait de l'évolution interne du genre, des thèmes et des termes qui doivent de moins en moins à la technique, ainsi par exemple ceux qui sont relatifs aux voyages dans le temps, aux pouvoirs parapsychologiques, voire aux croisières interstellaires. Mais les auteurs prennent encore le soin de les définir par rapport à la science. Ils s'excusent en somme, plus ou moins explicitement, de la bousculer.

Dans une seconde phase qui va, grosso modo, de 1940 à 1960, ce processus d'autonomisation de la science-fiction se poursuit et s'accélère sous l'impulsion notable de John W. Campbell qui dirige la revue **Astounding SF**. On a souvent insisté sur les exigences de Campbell qui aurait ramené la science-fiction dans le droit fil de la science. Il suffit en réalité de lire les auteurs qu'il encouragea pour se convaincre que sa politique portait principalement sur la rationalité des histoires et non sur l'authenticité de leur contenu scientifique. Campbell voulait que la science-fiction fût une littérature d'idées. Il entendait mettre un frein à la prolifération des histoires sans queue ni tête qui projetaient sans vergogne, dans un cadre superficiellement exotique, des intrigues empruntées au roman d'aventures et au western. Il fit en fait passer le thème de science-fiction **du plan de la technique à celui du principe.**

Au cours de cette période, des thèmes de S.F. en nombre de plus en plus grand sont traités pour eux-mêmes, leurs conséquences explorées. Le langage se précise et s'affermit. Les concepts définissent un espace qui est résolument extra-scientifique ou plutôt pseudo-scientifique, mais qui prétend encore calquer sa structure sur celle de la science. C'est le moment où les « futures » pseudo-sciences fleurissent et c'est aussi celui où, comme par hasard, le monde de la science-fiction est le plus menacé par les charlatans (ou par les magiciens). Les meilleurs écrivains, ainsi Heinlein, Simak, van Vogt, Asimov, un peu plus tard Blish (et bien d'autres) exploitent des inventions antérieures qu'ils systématisent et généralisent, qu'ils fixent et enrichissent, comme le robot, le mutant, le vire-matière, la machine à voyager dans le temps, mais aussi la xénologie, la psychohistoire, etc. Ils n'éprouvent plus le besoin de se justifier de leur emploi. Les « principes » correspondants sont donnés une fois pour toutes. Une bonne proportion des récits de cette époque commence, si l'on caricature un peu, par une phrase du type : **« L'astronef plongea dans le subespace... »** ou encore : **« Mr. Smith poussa la porte de l'Agence Intertemporelle... »** Il est bien clair que ce ne sont pas les caractéristiques intrinsèques du subespace, ni de la positronique, ni même du nexialisme qui intéressent les auteurs, mais leurs conséquences, et en particulier leurs conséquences logiques, psychologiques, sociales ou philosophiques.

La science-fiction est entrée dans son ère métaphysique. Elle se constitue proprement en subculture. Elle tend à n'être plus intelligible qu'à ceux qui

en possèdent les clés et nécessite en fait un apprentissage. Néanmoins, pendant toute cette période, elle continue, sauf exceptions, à faire explicitement référence à la science et, en tout cas, à une réalité plus ou moins immédiate. Elle accorde une place privilégiée aux anticipations vraisemblables. Les auteurs rivalisent même de sophistication et d'ingéniosité pour donner à leurs thèmes des rationalisations d'aspect scientifique. Mais ils partent moins de la science qu'ils n'y trouvent un appui supposé. Tout pouvoir neuf est rattaché par eux à l'exploitation d'un principe « scientifique », au besoin arbitrairement défini. Plus ils extrapolent et plus le principe devient, sinon ténu, du moins abstrait. En même temps, se multiplient les Histoires du Futur. La science-fiction est alors dans son âge « classique » : elle a conquis une autonomie de fait par rapport à la science, mais non encore par rapport au langage supposé de la science. Cet âge « classique » n'est sans doute pas encore terminé, bien qu'il semble devoir, à certains signes, être entré en pleine crise.

En effet, dès la fin des années 50, se développe un nouveau courant qui n'est certes pas entièrement original sous le nom de **fantasy,** mais qui entreprend de coloniser entièrement la science-fiction. Dans ce type d'histoires, la rationalisation scientifique est réduite au minimum. Le vocabulaire pseudo-scientifique s'efface au profit d'un vocabulaire interne ou du vocabulaire courant redéfini. A mesure que le processus d'autonomisation de la S.F. par rapport à la science se poursuit, les auteurs de S.F. se tournent de plus en plus volontiers vers la **fantasy,** au point que les frontières entre les deux genres, jusque-là assez précises, s'atténuent et s'évanouissent presque. Les écrivains se mettent à créer, avec plus ou moins de bonheur, des univers imaginaires, des mondes inventés. La seule règle qui distingue du fantastique la tendance nouvelle est celle de la rationalité, de la non-contradiction, qui exclut toute référence au surnaturel. Mais l'auteur se sent libre de se donner la collection de postulats qu'il désire, sans avoir aucunement à la fonder, et même d'en changer en cours de route pourvu qu'il introduise un nouveau postulat plus général qui rende compte de l'initial et du subséquent. Loin d'entrer dans son ère positiviste, la science-fiction, déjouant les calculs d'Auguste Comte, pénètre dans son ère poétique ou mythologique.

Il est bien évident que, dans la réalité, aucune de ces trois phases n'est précisément délimitée. Les œuvres s'enchevêtrent, qui peuvent se ramener au type central de l'une ou de l'autre. Mais le processus général est bien celui d'une autonomisation de la science-fiction par rapport à son origine idéologique : la science, et, partant, d'une redécouverte et d'un renforcement de son caractère littéraire. Les auteurs semblent prendre conscience du caractère imaginaire de leurs créations, de la liberté qui en découle, en un mot de la puissance du verbe.

Il est difficile de dire quelles sont les œuvres qui annoncent la dernière phase. **Le Livre de Ptath** de van Vogt s'inscrit déjà dans cette perspective. De même **Les mondes divergents** de Philip K. Dick annoncent une science-fiction de la subjectivité. Mais il faudrait citer aussi de nombreuses œuvres de Fritz Leiber, de Theodore Sturgeon, d'Algis Budrys, de Jack Vance, de Cordwainer Smith, et bien entendu de Philip José Farmer. La série des nouvelles de Jack Vance mettant en scène Cugel l'Astucieux, que les lecteurs de **Fiction** ont pu apprécier assez récemment (1), sont tout à fait caractéristiques de cette ten-

(1) Voir numéros 149, 150, 152, 154 et 156. (N.D.L.R.)

dance. L'action se déroule dans un avenir si lointain que la science de cette époque n'a plus aucun rapport avec la nôtre et présente toutes les apparences de la magie. Mais Vance se laisse finalement quelque peu enfermer dans son système d'allusions à la sorcellerie. Farmer, dans les trois romans précités, joue beaucoup plus librement avec les nouveaux postulats qu'il se donne, et jette un pont définitif entre la science-fiction et la **fantasy.** Sans renoncer à la première, il se jette à corps perdu dans la seconde.

Pourquoi cette évolution ? Il semble qu'on en soit arrivé là en partie du fait de l'usure du vocabulaire traditionnel de la science-fiction. Farmer a bien senti qu'un mot signifiant un pouvoir n'avait plus de raison d'être lorsque la réalité du pouvoir était admise communément par les lecteurs. Pourquoi parler d'astronefs ou de vire-matière quand le lecteur, formé par un demi-siècle de science-fiction, admet instantanément que ses héros disposent de pouvoirs quasi-divins ? Il suffit de décrire alors ce qu'ils font. Et les astronefs, les vire-matière, les robots, les calculatrices, les machines à voyager dans le temps, de se trouver envoyés à la ferraille. Les auteurs se sentaient par ailleurs menacés par l'obsolescence de plus en plus rapide de la référence technologique. Les calculatrices électroniques de l'an 2500, mais équipées de **lampes** parce qu'elles ont été conçues en 1950, font sourire aujourd'hui. Cela ne signifie pas que le **concept** de la calculatrice soit dépassé, mais bien le bric-à-brac dont l'auteur des années 50 jugeait nécessaire de s'entourer pour en assurer la vraisemblance.

Il en va de même pour les robots. Les auteurs ont peu à peu compris que le concept était plus important que les engrenages qui étaient censés le faire s'animer. Ils ont fini par laisser tomber les engrenages. Mais peu d'écrivains l'ont fait avec l'aisance et la détermination de Farmer. Il faut le voir décrire dans **The maker of universes** une planète en forme de ziggourat, dont chaque étage est occupé par un monde différent doté d'une écologie et d'une société particulières, pour prendre conscience des implications de la nouvelle tendance.

Il serait inexact toutefois de considérer qu'on en est arrivé là par le seul effet d'un mouvement purement interne à la science-fiction. L'influence de l'œuvre de J.B.R. Tolkien, **The Lord of the Rings,** a été certainement décisive. Cette étonnante trilogie de pure **fantasy,** écrite avant la guerre, a connu ces dernières années dans le monde anglo-saxon un succès considérable et presque inexplicable. Or, elle dépeint un univers entièrement rationnel, mais épique, flamboyant, où des pouvoirs qui n'ont pas besoin d'être nommés s'affrontent. De ce succès, les auteurs de S.F. ont tiré la leçon et l'on voit fleurir de petites épopées, plus ou moins mythologiques et brossées avec plus ou moins de bonheur, qui se réclament volontiers de Tolkien.

La nouvelle tendance (par analogie avec le jazz, on serait tenté de la baptiser la « New Thing ») est riche de conséquences pour la science-fiction. A lire les dernières œuvres de Farmer, on peut se demander si elle ne signifie pas une mutation si radicale que la science-fiction disparaîtrait pratiquement. Il ne fait donc pas de doute que cette évolution soulèvera des remous.

En effet, de cette littérature, la science disparaît à peu près totalement, au moins sous une forme explicite. De ce fait, la nouvelle tendance paraît rejoindre le courant de la littérature générale, au moment où celle-ci, pressée par les sciences humaines d'un côté, par le journalisme de l'autre, accorde une place croissante à l'imaginaire. Le reproche, à notre sens superficiel mais fréquemment évoqué par les contempteurs de la S.F., de s'appuyer sur une culture scientifique au rabais s'efface

du même coup. Reste l'obstacle conceptuel. Le lecteur accoutumé au roman psychologique plus ou moins classique se fera-t-il plus aisément que par le passé à l'idée de jongler avec les univers ? Du moins ne sera-t-il plus dérouté par la forme. Et peut-être les intellectuels finiront-ils par vaincre leurs réticences et par découvrir que certains des ingrédients qu'ils prisent si fort dans les œuvres de William Burroughs, par exemple, sont maniés avec une maîtrise comparable — et sans le secours de la drogue — par les meilleurs des écrivains de S.F.

La science-fiction pourrait conquérir ainsi une nouvelle audience et sortir de son ghetto. Mais le terme lui-même aurait-il encore une justification ? Au-delà de ce souci sémantique, au fond sans importance, la S.F. ne risque-t-elle pas de s'appauvrir, de se couper d'un de ses ponts essentiels avec la réalité, de se refermer sur elle-même, de perdre en partie son caractère de littérature collective, de se dissocier en une multitude d'univers particuliers, de « monades », qui ne vaudront que ce que valent leurs créateurs ? C'est une évidence pour le lecteur de science-fiction que même un écrivain fort médiocre, doté d'une intelligence tout à fait moyenne, peut, dans ce genre, produire, sinon une œuvre, du moins une idée fort remarquable. Il n'est même presque pas d'exemple du contraire. Les univers inventés, au contraire, laissent peu de place à la médiocrité honnête. En rejoignant le courant principal de la littérature contemporaine, la science-fiction risquerait de ce fait de perdre ce qui fait son originalité et sa force.

Aussi bien la nouvelle tendance n'est-elle pas unanimement exercée. Une bonne partie des « nouveaux » auteurs, ainsi Harlan Ellison, Thomas Disch, Roger Zelazny, sont pratiquement restés à l'écart. Sous couleur d'originalité formelle, ils continuent à traiter dans un esprit assez classique les bons vieux thèmes qui ont fait la fortune du genre. Après tout, pour citer deux nouvelles contestées mais intéressantes du premier cité, **« Repens-toi, Arlequin ! » dit Monsieur Tic-Tac,** ne fait guère que broder sur le thème vieux comme le Meilleur des Mondes de l'aliénation par la technologie, tandis que **Je n'ai pas de bouche et il faut que je crie** réutilise l'honnête poncif de l'ordinateur devenu fou. Les références à la science et à la société actuelles sont immédiates, en particulier chez Disch, quoiqu'elles soient quelquefois, chez Ellison et chez Zelazny, habilement masquées. Et le style, pas plus que l'habit, ne fait tout à fait le moine.

Il paraît donc probable qu'à moins de désaffection massive du public, la science-fiction « classique » coexistera encore bien des années avec des formes plus évoluées comme celles que propose Farmer. Le free jazz n'a pas tout à fait éliminé le bop. Mais il sera de plus en plus difficile aux auteurs de science-fiction, s'ils ne veulent pas paraître démodés, de ne pas remiser leurs robots métalliques, leurs ordinateurs scintillants comme des arbres de Noël, leurs planètes rondes et leurs hyper-espaces. C'est sans doute, toute nostalgie mise à part, après tout aussi bien, car l'invention avait tendance à disparaître derrière le stéréotype.

Ainsi Philip José Farmer est-il apparu, tout au long de sa carrière d'écrivain qui aura bientôt vingt ans et que nous espérons voir se poursuivre longtemps, comme un homme de contestation. Commençant par s'affranchir des tabous qui bannissaient le sexe de la science-fiction, puis contestant la société, les images traditionnelles de la mort et les dieux, il a fini, provisoirement, par contester le genre dans lequel il a choisi de s'exprimer, ou plus généralement par entreprendre de s'af-

franchir de l'exigence du réalisme. Cette contestation permanente n'est-elle pas le signe le plus sûr de la vigueur de son talent et aussi, finalement, de la bonne santé de la science-fiction, puisque celle-ci se montre capable de trouver en elle-même de quoi faire sauter ses frontières avant d'y étouffer ?

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

J. G. BALLARD	**S.3**	Zone de terreur
	112	Le jardin du temps
	117	Le sel de la terre
	128	Le Vinci disparu
	129	La forêt de cristal
	171	La dame aux albatros
HARLAN ELLISON	**115**	Paulie et la belle endormie
DANIEL F. GALOUYE	**41**	Le Pantomorphe
	44	L'asile
GEORGES GHEORGHIU	**107**	Le festin de l'araignée
	S.5	Ainsi font, font, font...
En collaboration avec **MARCEL BATTIN**	**S.4**	Heureux comme Dieu en France
THOMAS OWEN	**12**	Le péril
	24	15-12-38
	65	Et la vie s'arrêta
	68	La présence désolée
	75	Le manteau bleu
	85	La princesse vous demande
	87	L'épervier
	100	Père et fille
	126	Au cimetière de Bernkastel
	139	La dame de Saint-Pétersbourg
	141	Un beau petit garçon
	147	Le chasseur
	150	Le grand amour de Madame Grimmer
	161	La truîe
ROBERT SHECKLEY	**4**	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance
	120 / **121**	L'Amérique utopique
	158	Haute couture

Revue des livres

SAGA DE XAM par Nicolas Devil.

Première constatation à propos du dernier album édité par Eric Losfeld dans sa collection de Bandes-Dessinées-de-Luxe-pour-Grandes-Personnes : le lecteur-spectateur est dans l'ensemble somptueusement traité. L'escalade qui semblait s'être arrêtée aux orgies lumineuses de *Jodelle*, depuis la parution d'un *Lone Sloane* brouillon, un peu miteux, n'offrant que le spectre d'un grand dessinateur, et d'une adaptation désespérément sage de *Et on tuera tous les affreux*, reprend de plus belle : jaquette glacée à point, super-papier, reliure impeccable, loupe à tirette pour regarder dans les coins... On peut de nouveau espérer qu'un jour viendra où sera livrée avec les albums du Terrain Vague une héroïne gonflable à laquelle les amateurs comblés pourront témoigner affectueusement leur reconnaissance. *Saga de Xam* est d'abord un très beau livre, matériellement parlant, et les bibliothèques les plus orgueilleuses n'auront pas à le reléguer dans le ghetto des arrière-placards.

Il est vrai qu'au départ *Saga* sentait la production à gros budget puisque la réalisation était assurée par une équipe d'une douzaine de collaborateurs — du scénariste Jean Rollin aux fournisseurs de carburant, en passant par les modèles et les assistants — le tout sous le haut patronage de Nicolas Devil. Roulements de tambour en arrière-fond du côté de la rue de Verneuil : on pouvait craindre, comme souvent dans ce cas-là, de voir la montagne accoucher d'une souris. En fait, *Saga* est une éblouissante souris, du moins graphiquement.

Ce n'est pas que l'histoire manque totalement d'intérêt. *Saga*, habitante de de Xam, voyage à travers le temps et l'espace pour trouver sur la Terre le lieu et l'époque où pourront être localisées, puis utilisées sous forme d'énergie défensive, les pensées des Xamiennes menacées par des envahisseurs d'outre-galaxie : tel est, réduit à sa plus simple expression, le scénario autour duquel gravitent sept épisodes plus ou moins longs. Cette trame assez lâche pour laisser libre cours à l'inspiration du dessinateur, Nicolas Devil l'a utilisée de façon strictement personnelle en inaugurant dans la B. D. ce que l'on pourrait appeler la « protest-story ». *Saga* a retenu dans sa signification quelque chose de la musique de Bob Dylan qui, de l'aveu même de l'auteur, a presque toujours accompagné la création de la bande. Plus qu'une toile de fond épique, la science-fiction a fourni ici, comme le veut une de ses vocations, un moyen pratique de dénoncer toutes les formes de violence. Une fleur au cœur et un cœur au nombril — bénéfice de la loupe ! — *Saga* fait le tour de notre monde en 80 cruautés. Venant d'une planète où la trinité honorée est celle de l'Intelligence, de la Beauté et de l'Amour, elle découvre de ses grands yeux de biche le fanatisme religieux, l'esclavagisme, le cannibalisme, la cupidité, sans parler de la bêtise. Nicolas Devil ne fait pas de jaloux. Egyptiens, Chinois, Européens, Américains, il n'est pas jusqu'aux premiers représentants de l'Homo Sapiens qui ne participent à la dégradation de notre malheureux univers. Aussi les portraits de Pie XII et de Mao qui ornent les pages de garde du premier et du cinquième épisode semblent-ils cloués au pilori, comme paraît être livré à la vindicte publique un Johnson dont les traits apparaissent sur un fond de machines de

guerre et de « marines » en action dans le septième épisode. Laissons de côté les autres têtes de Turc auxquelles il est fait allusion, le comte de Vignancourt, le chevalier de Tixier et autres barons Jehan de la Nocher. Ils relèvent davantage du folklore estudiantin et servent de contrepoint à la gravité d'une œuvre dont l'unité thématique réside dans un pacifisme d'obédience sensiblement hippy. Quoique très mode, les intentions de Nicolas Devil ont le mérite d'être directes.

On ne peut, hélas, en dire autant du récit qui, dans le détail, ne brille pas par la clarté. A cela une raison évidente : Devil travaille sur de grandes planches et a oublié parfois de tenir compte du rétrécissement imposé par le format 24 x 31 de l'album. D'où un texte d'autant plus difficilement lisible que notre dessinateur est d'une assommante prolixité dans ses dialogues. Lorsqu'une image de 6 cm sur 5 contient jusqu'à 11 « bulles » encadrant elles-mêmes entre 5 et 9 lignes, comment ne pas renoncer au décryptage ? La loupe qui se présentait d'abord comme un gadget de luxe devient un instrument de première nécessité : l'artifice est d'autant plus fâcheux qu'il fait ressortir les fautes d'orthographe et l'incroyable pédantisme — parfois volontaire, il est vrai — d'un style qui fuit les règles de base de la syntaxe et ne connaît que l'adjectif, de préférence au superlatif, comme ressource d'élégance et d'expressivité. Je ne parle pas des idéogrammes qui entrelardent ce texte laborieux, ni de l'écriture, graphiquement belle mais souvent indéchiffrable, pour ne pas avoir l'air de réserver la lecture de *Saga* aux égyptologues et aux plus avertis débusqueurs de graffiti hittites. A cet obstacle matériel s'ajoute un défaut qui tient au caractère même du travail en équipe. Chacun apportant sa petite idée en cours de route, et Nicolas Devil voulant faire plaisir à tous ses amis, la mise en œuvre des thèmes S.F. et fantastiques sombre parfois dans la confusion la plus totale. Il est vrai que ce touillage des mythes réserve parfois de réjouissantes surprises : ainsi Mélusine serait à la fois Carmilla, Iléana Simziana, Iniia Diniia, Erzebeth Bathory et... Marie. Quant à Jean Rollin, il faut bien avouer qu'il est incapable de construire un récit. Le scénariste démissionne d'ailleurs avant la fin et laisse au seul dessinateur le soin de conclure graphiquement une histoire dont il a perdu l'issue. Il n'y a pas à le regretter, car c'est là que la maîtrise de Nicolas Devil s'affirme avec le plus d'éclat.

Pour atteindre sa pleine mesure, celui-ci a recouru à la vieille méthode qui consiste à multiplier les expériences graphiques. Dire comme les annonces publicitaires qu'aux sept épisodes correspondent sept styles différents est pourtant un peu exagéré. Les deux premiers relèvent de la même technique : mise en scène à grand spectacle, recherche du détail réaliste et du mouvement évoquant le Foster de *Prince Vaillant* et, pour la représentation de l'eau, le Hogarth des grands jours. Les autres sont d'inspiration plus autonome avec, entre autres, un clin d'œil à E. P. Jacobs pour l'aventure égyptienne, une échappée vers la peinture chinoise pour *Changaï 1880* et, pour l'épisode *Made in U.S.A.*, un petit salut à Milton Caniff dans les effets angoissants tirés de l'utilisation du noir et blanc. Mais certaines osmoses entre les séries de planches tissent des coordonnées proprement deviliennes préparant aux cadravrexquis et aux posters baroques de la fin. Car *Saga* n'a rien, malgré la multiplicité des apports et des références, d'un musée auguste et vénérable. Outre les épisodes où Devil se livre à un lyrisme personnel, comme dans le sixième, il y a dans *Saga* un Paganini du crayon que ne saurait étouffer aucune réminiscence.

La principale constante réside dans la pureté minérale du trait. Ce dessin sans défaillance permet de sauver les meubles quand les planches, comme dans le premier épisode, sont desservies par les couleurs criardes et le barbouillage — sans doute dus pour une bonne part à l'impression — qui ont fait le malheur de la réédition de *Prince Vaillant* et du *Tarzan* de chez Azur. Plus positivement, il donne lieu à des recherches de détail d'une exquise préciosité dans le joli comme dans l'horrible : rarement bande dessinée aura offert des monstres plus chitineux et plus verruqueux et des extraterrestres plus finement ciselées. Cet alexandrinisme ne va d'ailleurs jamais sans un culot — autre constante — générateur de singulières trouvailles dans les domaines de la mise en page et en scène, de l'expression du mouvement... et du canular. Telles séquences se dérou-

lant verticalement en une série de petites images à la manière d'un film ; certaines planches qui s'ordonnent de façon classique sont pimentées de frises ou de motifs purement décoratifs ; d'autres sont consacrées à de véritables tableaux ou à la désorganisation forcenée des cadres rituels, comme dans le dernier épisode dont on hésite à dire s'il relève du lettrisme ou du pop-art. Enfin, pour le plaisir, Nicolas Devil se livre à des exercices de style qui atteignent un sommet dans le cinquième épisode, où l'entrelacement des corps de Zô et de Saga se détachant sur fond d'estampes japonaises semble surgir de quelque mystérieux paravent de laque. Cette virtuosité finit par épuiser les ressources de la bande dessinée. Après avoir « lu tous les livres », Devil gâche rageusement une planche et achève *Saga* sur la nouvelle donnée d'une série de *posters* psychédéliques. Il est difficile de parler de ces pages, expression des rêves déments de l'héroïne. Notons seulement que leur lyrisme et leur atmosphère apocalyptique réservent les impressions les plus troublantes de l'album en venant mourir sur la plage d'un vaste feuillet noir.

Au fond, *Saga* est moins une bande dessinée qu'un poème graphique inspiré de la bande dessinée. Il lui manque beaucoup d'ingrédients essentiels pour satisfaire pleinement les amateurs du genre et l'on souhaite à Nicolas Devil un scénariste et un dialoguiste à la hauteur de son dessin pour d'autres projets éventuels dans ce domaine. Qu'il se console pour l'immédiat en voyant là un possible atout de vente : comme il n'est pas besoin d'aimer la bande dessinée et la S.F. pour aimer le dessinateur de *Saga*, l'album peut atteindre un public plus large, à commencer par les boulimiques d'émotions esthétiques. En découpant soigneusement certaines planches de *Saga*, on peut se faire une exposition à domicile. Ça évite toujours de la marche à pied.

Jacques CHAMBON

Saga de Xam par Nicolas Devil : Eric Losfeld, 60 F.

ASUNRATH par Marie-Thérèse de Brosses.

Eric Losfeld a eu l'excellente idée de publier un recueil de dessins de Claude Serre, agrémenté d'un conte de Marie-Thérèse de Brosses. Le talent de Serre n'est pas ignoré des lecteurs de *Fiction*. Ils ont pu apprécier une de ses couvertures (1). Certains d'entre eux avaient pu voir l'an dernier, à la Galerie du Tournesol, hélas aujourd'hui défunte, plusieurs de ses œuvres. Plus récemment, la parution du livre dont il est ici rendu compte fut l'occasion d'une imposante exposition à la librairie La Pochade, boulevard Saint-Germain. Deux lithographies furent éditées en cette circonstance qui sont issues de la série de dessins consacrés à *Asunrath* et que j'engage vivement nos lecteurs à se procurer. Leur tirage est restreint, Claude Serre fera du chemin, et elles seront un jour pièces de collection.

Le dessin de Claude Serre pose une série de problèmes. Car son exceptionnelle virtuosité, la maîtrise dont il témoigne, contrastent avec la jeunesse de Serre qui n'a pas encore trente ans. Il n'est pas pourtant le fruit d'un enseignement. Serre est en quelque sorte un dessinateur « sauvage » qui a poussé tout seul parmi les orties des grands chemins et qui a appris de même les ficelles de son métier. Il a reçu cependant les conseils de son ami et parent, Jean Gourmelin, dont il subissait, il y a quelques années encore, très visiblement l'influence. Mais voici qu'il s'est affirmé sans qu'il y ait jamais eu pourtant de rupture dans son style, au point qu'il est désormais impossible de confondre Serre avec qui que ce soit d'autre.

Serre s'est longtemps adonné au dessin d'humour, d'un humour noir, bien entendu, un peu crispé. Je possède de cette époque un dessin dont je suis très fier, et qui figure dans l'anthologie *Planète* du dessin d'humour dont je parlerai prochainement : un ours de peluche

(1) Voir no 165. (N.D.L.R.)

assis au milieu d'ossements enfantins darde sur le spectateur des yeux terribles.

Mais de l'humour, Serre est bien vite passé à l'insolite, puis au fantastique, tant par goût que par ce qu'il a compris que le dessin fantastique gardait plus longtemps sa force que le dessin d'humour : le dérangement, l'inquiétude qu'il suscite n'est pas susceptible de s'apaiser et de s'épuiser dans un éclat de rire.

Ce garçon maigre, noueux et nerveux a le sens du théâtral. Il aime les architectures folles et composites, mélanges baroques de donjons crénelés et de bulbes orientaux. Il choisit presque toujours de représenter l'avant ou l'après d'une grande scène, même lorsqu'il n'a pas de texte précis à illustrer. Ceci suffirait, s'il était besoin, à le distinguer de Gourmelin qui propose toujours des états insolites et pérennes. Les héros de Gourmelin sont suspendus dans l'éternité ; que l'on se souvienne de ce dessin célèbre où deux hommes arc-boutés l'un contre l'autre parviennent à grand peine à se maintenir entre deux falaises verticales au-dessus d'un gouffre insondable. Les personnages de Serre, au contraire, sont les proies déjà défuntes ou déjà menacées du devenir. Ainsi s'expriment deux angoisses. L'un dit : le monde est terrible. Et l'autre : il est trop tard ou il va être trop tard.

Ce souci très particulier de Serre l'indiquait tout exprès pour illustrer une œuvre littéraire. Mais son talent a su faire en sorte que ses dessins n'aient pas réellement besoin du support de l'anecdote. Quoiqu'ils soient d'une fidélité extrême au texte, ils « tiennent » par eux seuls, comme j'avais eu l'occasion de m'en rendre compte à l'exposition de La Pochade, avant même d'avoir lu le roman. Serre a su notamment distiller un érotisme vénéneux, ainsi dans la troisième planche où un corps féminin minuscule étalé sur une paume est menacé par un index gigantesque, comme par un phallus démesuré. Ainsi dans la sixième où une forme terrible encapuchonnée de noir tend une main décharnée vers une vierge alanguie qui repose à ses pieds. Mieux que l'auteur lui-même, Serre a su rendre la mort omniprésente. D'entrée de jeu, dès la seconde planche, avec cet ange de pierre auquel les injures du temps ont fait un masque de mort grasse. Plus allusivement dans la planche 7 qui est une Entrée des Enfers. Dans l'immobilité, en cette planche 8 où des cadavres d'insectes baignent dans un Styx stagnant et empoisonné. Ailleurs, les signes du sexe et de la mort s'entrecroisent ou se superposent . ce sont les rayons issus de prismes, qui transpercent un corps ; ou cette épingle qui cloue au sol une abominable sorcière. Et ce sont bien l'amour et la mort qui s'affrontent directement sur la dernière planche, malheureusement mal sortie sur mon exemplaire, où des squelettes grimaçants se reflètent dans des fragments de miroir lacés sur un corps nu. Au milieu de ce trajet macabre, une note rafraîchissante et bucolique : une belle dénudée, couchée parmi les herbes, épie une coccinelle presque aussi grande qu'elle, et l'on ne sait si c'est l'étonnement ou bien l'effroi qui fait s'arrondir sa bouche.

Serre a su profiter de l'occasion qui lui était offerte pour travailler beaucoup. Car les douze planches reproduites ne sont qu'un choix parmi celles qu'il a préparées. Son sens inné de la composition et sa technique ont de ce fait atteint leur maturité. Il combine avec un rare bonheur les techniques du trait et du point, réservant la dernière aux dégradés subtils qui conviennent le mieux aux mirages et au modelé des corps, et jouant volontiers du contraste qui l'oppose à la trame plus dure, plus masculine, des treillis. Claude Serre compte, paraît-il, faire ses débuts dans la gravure. Il est capable, je n'en doute pas, de rendre jaloux les maîtres du siècle dernier s'il sait échapper à la facilité qui a perdu quelques honorables graveurs fantastiques contemporains, ainsi Trémois. Mais, heureusement, la facilité n'est pas dans son caractère.

Il faut enfin en venir au livre. Marie Thérèse de Brosses a écrit avec *Asunrath* un conte de fées un peu noir qui se voudrait quelque part entre l'*Histoire d'O* et Madame d'Aulnoye mais qui penche plutôt du côté de la dernière. La référence au conte de fées est au demeurant presque explicite, bien que l'action soit contemporaine. C'est le château d'un enchanteur que celui de Larquier, et quoique son pouvoir de réduire à volonté la taille des êtres, qui lui permet d'enlever des jeunes filles et de les tenir à sa merci dans un réduit minuscule où il a bâti tout une ville de poupée, soit attri-

bué à la science, c'est sans grand souci de convaincre de son caractère rationnel. Les objections évidentes ne sont même pas envisagées et c'est aussi bien, car là n'est pas le problème. La Veuve Noire qui discipline et terrorise les filles est à la fois la marâtre et la mauvaise fée des contes. Barkhan, le gardien, est le dragon. Il est jusqu'à la narration qui, jouant sur les récits emboîtés les uns dans les autres, renoue avec les techniques littéraires des XVIIe et XVIIIe siècles.

C'est un conte de fées que Marie Thérèse de Brosses a narré très joliment sans parvenir tout à fait à lui insuffler toute la morbidité érotique qu'elle souhaitait sans doute. Elle en a pourtant, au seuil et à l'issue de son récit, accumulé avec une aimable application les ingrédients — Berlin 1930, les effeuilleuses, un quinquagénaire séduisant et expérimenté achevant la conquête d'une compagne de rencontre, jeune, belle et blonde, en lui contant une histoire horrifique et soufrée. Elle en use au reste avec bonne humeur, sachant s'arrêter avant d'avoir forcé la dose. Mais il y a encore beaucoup de lait dans son stupre, et un trop évident regret des bonnes manières dans sa violence. Marie-Thérèse de Brosses n'a pas réussi — l'a-t-elle vraiment cherché ? — à doter ses héros d'une dimension mythologique dont elle avait pourtant réuni tous les éléments. Mais il faudrait avoir le palais bien abîmé pour ne pas goûter le divertissement sagement galant qu'elle nous offre. Voilà sans doute comment l'on rêve à O au Couvent des Oiseaux.

Eric Losfeld a eu l'intelligence de relever ce plat crémeux de l'épice des dessins de Serre, qui lui donnent une profondeur ténébreuse. C'est un heureux mariage auquel se presseront, je l'espère, de nombreux lecteurs.

Gérard KLEIN

Asunrath par Marie-Thérèse de Brosses, illustré par Claude Serre : Eric Losfeld, 18 F.

Revue des films

DANGER, DIABOLIK
film italien de Mario Bava

Venons-nous de voir le dernier Bava ? La question se pose et on se gardera d'y apporter une réponse trop simple.

On sait que l'œuvre de ce metteur en scène se divise en deux catégories : les grands films fantastiques comme *Le masque du démon* et *Les trois visages de la peur,* où un ensemble de moyens artistiques remarquablement étendu est mis à contribution pour édifier une œuvre d'art à la fois sensible et préméditée, sorte de grand opéra post-romantique ; les films alimentaires où les mêmes moyens sont modestement mis au service de productions mal conçues, mal financées et exécutées sans trop y croire, auxquels Bava imprime de temps à autre son sens du bizarre et son goût de l'incongru.

Les frontières ne sont pas toujours aussi nettes : un péplum comme *Hercule contre les vampires,* un film criminel comme *Six femmes pour l'assassin* sont parmi les plus élaborés qui soient. Mais l'action de Bava a consisté presque uniquement à les attirer dans le sens du fantastique.

Danger, Diabolik ne présentait pour lui que des possibilités limitées dans ce domaine. Ce héros de bandes dessinées italien, n'est guère qu'un archétype du roman populaire : le criminel extraordinairement habile poursuivi par une police extraordinairement pataude. Le traitement effectué sur ce film accuse parfois la patte de Bava : le masque de Diabolik est inquiétant à souhait et lui confère cette nuance d'étrangeté et d'inhumanité que le cinéma atteint si rarement ; Diabolik descendant dans son repaire souterrain nous apparaît clairement comme le roi des enfers, le dieu malfaisant qui est au centre de la Terre, bref le Lycos d'*Hercule contre les vampires.*

Nous nous disons alors qu'un grand film fantastique est en vue ; mais notre attente sera déçue dans l'ensemble, sauf dans la séquence finale qui est une des plus belles que Bava ait jamais tournées. Diabolik vient de voler un lingot d'or de douze tonnes : il le fait fondre et se dispose à verser le liquide dans des moules plus petits avec une sorte d'énorme tuyau d'arrosage. Lui-même porte une combinaison transparente capable de résister aux plus hautes températures. La première idée est de faire assister à la scène son éternelle compagne, onctueusement interprétée par Marisa Mell : quand l'or se met à couler, la position de l'homme, celle de la femme et celle du tuyau d'arrosage évoquent nettement une scène de coït transposée — avec toute la vigueur, toute la massivité, toute la brutalité même dont Bava est capable. Il y a là un symbole social assez drôle : le sperme de Diabolik, celui que les femmes préfèrent, c'est l'or. Mais le plus remarquable est que la puissance du thème fantastique n'en est nullement atteinte. Les dieux des enfers ont toujours été en mythologie les forgerons magiques, les maîtres de l'or, en même temps que les fécondateurs universels, sources profondes de toute génération : rien n'est plus normal, la terre étant à la fois le lieu où l'on extrait les minerais et le lieu où toutes les plantes plongent leurs racines. Diabolik retrouve à

travers les siècles l'inspiration des Nibelungen et de Cérès.

La suite est encore plus belle. Dans l'écroulement de son sinistre royaume, le lac d'or devient volcan et ensevelit son maître. Diabolik n'est plus qu'une statue d'or étrangement belle et ses poursuivants croient en avoir fini avec lui. Un clin d'œil nous rassure : sa combinaison indestructible l'a protégé et il est toujours en vie au milieu du bloc d'or. Ici Bava retrouve plus nettement encore l'inspiration des religions antiques : comme tous les éléments, l'or est habité par un dieu qui vit au sein de la matière et concentre ses pouvoirs magiques — ici Diabolik. Et une fois de plus le mythe débouche naturellement sur une parabole sociale : si Diabolik peut aussi aisément se jouer de toutes les polices et faire chanceler la société sur ses bases, c'est que ces bases sont mauvaises et que nous nous sommes confiés aux puissances de la nuit. Nous sommes tous des adorateurs de l'or et Diabolik est en vérité notre dieu.

Le reste du film n'offre pas le même intérêt. Il y a de jolies choses dans le scénario : la valse des ministres entre autres (qui aurait été meilleure si le deuxième ministre avait été un bon acteur, ou si Bava avait su le faire jouer) ou le vol du lingot d'or de douze tonnes qui est un modèle de gageure brillamment gagnée. Mais surtout Bava, qui est un vétéran de la caméra et des effets spéciaux, s'amuse comme rarement un metteur en scène s'est amusé avec un film : il photographie au grand angulaire des filles en bikini allongées sur le pont d'un yacht, soumettant une image supposée érotique à un traitement aussi wellesien qu'incongru ; une machine à faire les portraits-robots lui inspire un véritable dessin animé d'une dizaine de secondes, qui n'est pas moins outrageant pour le physique de Marisa Mell que pour le quotient intellectuel du témoin. Ce deuxième exemple est particulièrement révélateur : Bava y joue avec une technique nouvelle et montre qu'en lui ce sont les effets spéciaux qui sont capables de susciter les plus grandes émotions. Il est vrai que tout cela est un peu inhumain, et que ce n'est pas en s'amusant avec l'instrument mis à votre disposition qu'on fait un film. A la limite, on finit par se dire que Bava est resté indifférent à son travail : telle séquence censée représenter une descente de police dans un bar est en fait un ballet purement gratuit, qui a l'air de sortir de n'importe où et que Bava n'a peut-être même pas filmée. C'est du sous-Bénazéraf, la folie en moins. L'auteur du *Masque du démon* était-il fait pour devenir le balayeur des studios De Laurentiis, qui se sont amusés à caser là toutes les maquettes qui leur tombaient sous la main ? Même dans *Danger, Diabolik,* nombre de séquences démontrent qu'il avait mieux à faire.

Jacques GOIMARD

LES MONSTRES DE L'ESPACE
film anglais de Roy Baker

Enfin un film fantastique réussi, ou plutôt qui frôle la réussite. Mais à peine venez-vous d'ajouter cette petite restriction que le remords vous prend. Pourquoi faire la fine bouche devant tant de qualités, tant de bonnes idées ? Pourquoi vouloir limiter une œuvre qui compte parmi les meilleures produites par la Hammer depuis plusieurs années. On a tout à coup l'impression de se sentir dans la peau du soi-disant amateur du « cinéma bis » qui, dans *Cinéma 66* ou 7, signait ses articles sur les films fantastiques d'un pseudonyme, tout en attaquant violemment les critiques qui osent faire la fine bouche devant *Dracula* et consort ; au lieu de limiter le film de Roy Baker, commençons plutôt par en énumérer les beautés.

Elles tiennent pour une part au scénario de Nigel Kneale, dont le nom ne doit pas être inconnu du lecteur de *Fiction.* C'est lui qui écrivit toute la série des *Quatermass* pour le cinéma et la

télévision. Nous avons vu en France *Le monstre* et *La marque* où Brian Donlevy jouait Quatermass. Les deux films sont intéressants, le second surtout. *La marque* constitue en effet l'une des tentatives les plus sérieuses, les plus intelligentes de la dernière décade, qui passa inaperçue de la critique comme il fallait s'y attendre. Un argument très sérieux, adroitement dramatisé, y distillait un effroi rendu d'autant plus insidieux par le réalisme des décors, des apparences, où le fantastique ne s'introduisait que pernicieusement en traître. J'avoue n'avoir jamais eu aussi peur au cinéma (si ce n'est durant une grandiose séquence de *La maison du diable* de Wise) que dans cette courte scène où Quatermass et son assistant s'apercevaient que l'autoroute qu'ils avaient empruntée s'arrêtait en pleine campagne *sans aucune raison.* Tout le film était construit sur un dérèglement subtil et presque invisible, au début, des habitudes quotidiennes, des structures sociales (cette mystérieuse raffinerie qui cachait les « ennemis »), orchestré avec un sens manifeste du coup de théâtre, de la manipulation dramaturgique. C'était *Invasion of the body snatchers* de Don Siegel, l'allégorie en moins, mais avec un sens plus aigu du spectaculaire.

Dans *Les monstres de l'espace,* on retrouve plusieurs idées de Nigel Kneale et notamment le point de départ, absolument remarquable : des ouvriers effectuant des travaux dans le métro découvrent soudain un crâne étrange, simiesque. Des savants s'intéressent aux fouilles et l'on parvient à dégager un objet bizarre, à la substance indéterminée... Jusque-là tout est parfait. L'idée de faire débuter un film fantastique dans un décor très réaliste, archi-connu, est magnifique. Se servir du métro, qui a priori ne recèle aucun mystère, pour y jeter quelques notations étranges se révèle d'une grande efficacité (d'une grande actualité aussi, pour les Parisiens : Dieu sait ce que l'on va découvrir lors du percement de la voie express...). Le monde souterrain est toujours effrayant, même s'il est banalisé, organisé comme le monde supérieur. On se souvient du succès que remporta une étonnante bande dessinée, parue dans l'éphémère *Chouchou.*

La première partie, très bien construite, suit la démarche des deux précédents *Quatermass.* Une enquête menée de manière rationnelle, scientifique, bute sur l'improbable. Des éléments mystérieux commencent à apparaître. Depuis longtemps le quartier a mauvaise réputation. On parle de sorcellerie, de maisons hantées. Et le fantastique est d'autant plus facilement admis qu'il est systématiquement nié par l'un des personnages, un militaire borné et cartésien comme un spectateur français. La présence de cet individu buté permet au spectateur de s'identifier plus facilement aux déductions de Quatermass (et d'un autre savant dont la présence n'est nullement indispensable, dramatiquement parlant). Les choses commencent à se gâter dès que « l'effroi » se matérialise. Les « monstres » morts depuis longtemps sont exhumés, mais cette action provoque une série de réactions en chaîne. Un esprit maléfique s'empare des habitants du quartier et, bientôt, c'est le diable que nos deux héros doivent affronter. Ils le vaincront en l'électrocutant avec une grue.

Si la deuxième partie est inférieure à la première, elle n'est pas pour autant dépourvue de qualités. Nigel Kneale ouvre quelques portes puis les referme aussitôt, nous laissant supposer que nous allons nous heurter aux sempiternels poncifs pour mieux nous surprendre quelques minutes après. Ainsi nous croyons un instant que les monstres vont revivre... D'autre part l'explication est très astucieuse. Ces créatures martiennes ont colonisé la Terre il y a cinq millions d'années en assujetissant les hommes singes qui la peuplaient, c'est-à-dire qu'elles sont nos ancêtres. Il y a du Lovecraft dans cette hypothèse. L'utilisation de la télévision pour *mettre en scène* le subconscient est également une belle idée et Kneale doit y tenir puisqu'il avait déjà utilisé un procédé presque semblable dans *Le monstre,* mais là elle manque quelque peu d'efficacité... Chacun des éléments de cette seconde partie est excellent, mais notre semi-déception tient à la manière dont ils sont reliés. Tout à coup il n'y a plus aucune unité dramatique... Les péripéties se bousculent au portillon et, à force de nous entraîner sur de fausses pistes, le scénariste ne réussit à créer qu'une confusion plutôt obscure. Tout se télescope, événements, coups de théâtre, dans un rush épique vers le mot fin.

Les personnages font de brusques apparitions, comme des fétus entraînés par une marée circulaire. Quand la panique envahit le quartier, on ne voit aucune réaction des autorités. L'un des héros apparaît soudain en disant, ligne grandiose : *« J'étais à l'Institut, j'ai entendu du bruit. »* De deux choses l'une : ou le scénario a subi quelques coupures durant le tournage, ou le metteur en scène a voulu artificiellement accélérer le tempo pour créer un crescendo démoniaque. Toujours est-il que ce déséquilibre nuit à l'histoire : la panique et la sauvagerie qui envahissent ceux qui ont voulu voir ou filmer « l'objet » sont trop ou trop peu décrites. Il fallait ou la développer, ou la suggérer, et nous sommes beaucoup plus effrayés par les premières manifestations de la puissance des « monstres » que par cette série de chocs dramatiques, dont on ne voit guère les motivations.

Je crois d'autre part que les conditions de production ont banalisé quelque peu le film. Tourné il y a quelques années, en noir et blanc, *Les monstres de l'espace* se serait davantage rapproché de *La marque.* Mais afin de concurrencer la télévision, Hammer a voulu jouer sur la couleur et sur les effets spéciaux spectaculaires, leur donnant une plus grande place dans l'intrigue. La couleur assez bonne n'apporte rien au film et le noir et blanc aurait permis à Roy Baker de jouer davantage sur le latent, l'obscur, le mystère. Ici, à partir d'un moment, tout est trop et trop bien montré. Nous voyons et nous ne croyons plus. Les sauterelles font moins peur qu'une plaque de métal inidentifiable, dont les propriétés paraissent mystérieuses.

Ces erreurs sont regrettables d'autant que le travail de Roy Baker surpasse nettement la moyenne. Ce réalisateur d'ailleurs n'est pas à dédaigner. Qu'on se souvienne seulement de l'étrange *Troublez-moi ce soir* avec Marilyn Monroe, de cette saga métaphysico-homosexuelle s'intitulant *Le cavalier noir,* où l'on sentait passer des accents sulfureux dignes de Lautréamont. Baker a aussi tourné *La nuit commence à l'aube* et *L'homme d'Octobre* en 1947, avec John Mills. Il dirige fort bien ses comédiens et, si Andrew Keir n'efface pas le souvenir de Brian Donlevy, du moins compose-t-il un savant crédible et pas trop conventionnel. Le premier plan, la séquence pré-générique, sont mis en scène avec une invention dans le mouvement d'appareil, une adresse quant à l'utilisation du décor qui nous permettent de bien augurer de sa nouvelle carrière, pourvu que Dieu, le Diable et l'état-major de la Hammer lui donnent un matériel à sa mesure.

Bertrand TAVERNIER

L'ECUME DES JOURS
film français de Charles Belmont

On se souvient de la fin du roman de Boris Vian : la souris grise à moustaches noires est venue placer sa tête dans la gueule du chat. *« Ça peut durer longtemps ? » demanda la souris. « Le temps que quelqu'un me marche sur la queue, » dit le chat... Le chat déroula sa queue touffue et la laissa traîner sur le trottoir. Il venait, en chantant, onze petites filles aveugles de l'orphelinat de Jules l'Apostolique. »* Dans le dernier plan du film, des écolières guidées par une religieuse marchent sur une route en chantant un cantique. Pas de souris, ni de chat : la poésie et l'humour ont cédé place à une fin bêtement sentimentale.

Les adaptateurs ont pareillement éliminé de tout le film les inventions poétiques de Vian qui métamorphosaient les mots et les choses. Ils n'ont conservé qu'une très mince ligne générale et ils ont gommé les détails délicats et subtils du roman, sans comprendre la finesse de la construction et l'unité du récit. Des personnages cyniques et tendres, assoiffés de bonheur, ils ont fait des fantoches. Du livre, il ne reste plus qu'une médiocre histoire d'amour, bête, fade, totalement dépourvue de vie et d'humour.

Belmont n'a su ni lire ni voir. Les notations de couleurs abondent dans le roman, le film est terne dans sa tonalité.

La mise en scène, froide, molle et plate, se caractérise par un manque complet — d'imagination visuelle. Quelques exemples :

Dès que Chloé est tombée malade, les murs de l'appartement de Colin se rapprochent et une ignoble végétation croît partout. Dans le film, l'appartement se vide de ses meubles et se détériore vaguement par manque d'entretien. Le prosaïsme et la vulgarité remplacent la poésie ; le misérabilisme, le fantastique.

La chambre de Chloé « artistiquement » meublée de nénuphars ressemble à une vitrine de fleuriste.

Colin plaque quelques harmonies sur le pianocktail qui ne produit que des mélanges insignifiants. Forcé de travailler, il ne fait plus pousser des fusils à la chaleur de son ventre, mais les ramasse simplement dans les champs. Et, bien sûr, la blanche rose d'acier qui poussait dans le canon des fusils a disparu. Disparus aussi le Chuiche et le Bedon, le sénéchal, le Chevêche et le sacristoche. Escamotée la mort de Chick et d'Alise, incompréhensible celle de Partre.

Le dénouement du livre a été changé avec beaucoup de maladresse et de mauvais goût. Si l'on veut bien faire abstraction du roman, le film est incohérent. Les acteurs, amorphes, s'ennuient visiblement. Comme le spectateur accablé par ce pénible massacre.

Alain GARSAULT

FLASHMAN CONTRE L'HOMME INVISIBLE

film italien de J. Lee Donan

Grâce à un habile scénario, qui mêle les éléments les plus traditionnels de la bande dessinée et du roman d'aventures policières, ce film retrouve la naïveté et la sincérité des sérials muets. *Un héros,* Lord Burma, milliardaire anglais, se transforme en Flashman (combinaison rouge et argent à l'épreuve des balles) pour lutter contre le *crime* incarné ici par le Kid, qui a assassiné le savant inventeur d'un produit qui rend invisible, et par Hélène, une charmante jeune femme chef, d'un gang féminin de faux-monnayeurs. Bien sûr, Flashman est pris pour un criminel et poursuivi par *un policier clownesque,* comme on en rencontrait chez Mack Sennett. Arrestation, évasion, voyage, maharadjah assassiné, rien ne manque, ni les scènes spectaculaires (Flashman, pour franchir en canot automobile un rideau de feu qui s'étend sur la mer, passe au-dessus des flammes suspendu à un parachute — la maquette est correcte —) ni les effets spéciaux : les pistolets maniés par les personnages invisibles se promènent au bout de ficelles nettement visibles dans certains plans.

Mais c'est l'utilisation de quelques anciens thèmes qui donne le plus de charme au film : Lord Burma est devenu Flashman pour remédier à l'ennui que lui vaut sa vie de milliardaire ; il sauve au tout dernier moment la fille du maharadjah couchée-sur-les-rails, il l'abrite dans l'un de ses repaires secrets creusé dans des ruines romaines et fermé par une pierre tournante. Les scénaristes savent aussi apporter quelques idées nouvelles, comme ce strip-tease qui se termine par l'invisibilité de la strip-teaseuse, et pimenter le film d'un peu d'humour : le coup de fil de Lord Burma à la reine d'Angleterre : « Allô, Elisabeth ? », la disparition finale du Kid après un combat au filet très péplumien, ou ce « gadget » inédit : le bâton de sucette sirène d'alarme.

Agrémenté de la présence de délicieuses créatures court-vêtues, dont la sœur de Flashman bien curieusement maquillée, ce film amusant éveille la sympathie par son manque de prétention et l'honnêteté des scénaristes et du réalisateur qui ont joué le jeu sans arrière-pensée.

Alain GARSAULT

LES FILLES DU DESIR
film américain

Pour retrouver le chimpanzé astronaute Chester, projeté par erreur dans les années vingt, son maître engage des détectives de l'agence de police privée Dingy. Tel est le prologue de ce film qui mêle plus ou moins habilement séquences de strip-tease et films burlesques muets. Par les vertus du montage, Ben Turpin, Snub Pollard et quelques autres dont William S. Hart, c'est-à-dire les détectives de l'agence Dingy, se trouvent transformés en voyeurs. Le résultat de cet ahurissant mélange est plutôt laid et confus, mais cette idée pour le moins originale nous vaut de surprendre l'inoubliable visage de W. S. Hart épiant par la fenêtre d'une cabane forestière des filles qui se déshabillent.

Alain GARSAULT

Courrier des lecteurs

J'ai été heureux de remarquer le contraste flagrant que présente votre numéro 172 par rapport au numéro 171. Le niveau général des nouvelles qu'il contient est nettement supérieur (je classerai dans l'ordre : 1° **La venue de Joseph Litaka,** 2° **Mourir pour être utile,** 3° **Le pays où le soleil ne se lève plus,** la moins bonne des nouvelles étant à mon sens **Papillons-espions**). La nouvelle de David Redd m'a fait penser au fameux **Voyage de Nils Holgerssen** de Selma Lagerlöf, qui a bercé l'enfance de beaucoup de gens de ma génération (j'ai 32 ans) et qui, en d'autres temps, eût peut-être été publié à « Présence du Futur » ! Le fantastique et le merveilleux sont plus que cousins germains, ils sont frères, sinon frères siamois !...

En revanche, votre numéro 171 m'avait beaucoup déçu. On peut en extraire **La dame aux albatros,** bien que cette nouvelle m'ait paru un peu trop hermétique — c'est le genre de nouvelle qu'il me faut relire une ou deux fois pour comprendre : je ne suis peut-être pas très futé ?... Encore faudrait-il avoir envie de la relire, et ce ne fut pas le cas, au contraire de certaines nouvelles de Michel Demuth (à propos, à quand la suite ? faudra-t-il le plastiquer, celui-là, pour qu'il nous livre d'autres éléments de sa fresque ?) ou bien de **La marche de l'agneau** de Gabriel Deblander (numéro 167) qui m'a donné envie de « repérer » les nouvelles antérieurement publiées de cet auteur — envie qui, je l'avoue, ne m'était jamais venue jusque-là.

Venons-en à l'« affaire » des dessins de couverture. Je commence à trouver un peu fatigante cette controverse perpétuelle sur la valeur de ces dessins — le contenu étant infimement plus intéressant que le contenant. Je veux bien admettre que vous ayez des motivations publicitaires pour faire un tel battage autour de ce sujet, mais tout de même, vous exagérez ! Publiez la photo de B.B. avec une plume d'oiseau B (oum) B (oum) où je pense, cela peut faire un excellent montage photographique, alléchant et fantastique à souhait, et puis cessez d'ergoter (et de pousser vos lecteurs à psychanalyser ces fameux dessins) ! Cela dit, puisque vous insistez lourdement, je finirai moi aussi par me laisser influencer et je vais vous donner mon point de vue. Jusqu'ici, et sauf omission de ma part, vos correspondants ne me semblent pas avoir abordé le fond du problème. **Un dessin de couverture est valable s'il raconte ou suggère toute une histoire** — à moins, évidemment, qu'il n'illustre une nouvelle publiée dans le numéro intéressé, ce qui est peut-être une solution de fuite, mais préférable à bien des dessins abstraits ou de mauvais goût. (A cet égard, je suis d'accord aussi bien avec M. Marcel Thaon, qui déplore que Philippe Druillet ne se renouvelle pas souvent avec ses monstres tout en écailles synthétiques, qu'avec M. Georges Vincent, qui se souvient de votre série de dessins « surréalistes » ou prétendus tels (courrier des lecteurs du numéro 172) : mauvais, tout cela ! Ainsi les couvertures des numéros 162 (Alessandrini) et 171 (Desimon) sont-elles abominables : une couverture doit être décorative, tout de

même ! En revanche, celles des numéros 159 (Druillet) et 160 (Sarchielli) sont très belles : la première laisse le champ libre à l'imagination tout en évoquant quelque peu Lovecraft ; la seconde ne manque pas d'une certaine poésie et les couleurs sont bien choisies, ce qui ne gâte rien.

Quant aux rubriques que je préfère : la critique des livres, généralement assez exhaustive et bien complétée par la page dite du Conseil des Spécialistes ; et aussi, à égalité, le courrier des lecteurs, surtout depuis que vous y répondez : cette forme de dialogue contribue à rendre votre revue plus vivante.

P. LANEYRIE
Saint-Etienne (Loire)

Nous considérons de toute manière qu'il convient de clore les querelles à propos des dessins de couverture, puisqu'elles n'aboutissent à rien et ne servent qu'à illustrer les différences de goûts de nos correspondants. Nous n'entendons donc plus, sauf exception, publier de lettre abordant ce problème.

***

Dans le courrier des lecteurs du numéro 172, la carence de la science-fiction était à l'ordre du jour. Elle semble être sérieusement essoufflée, elle aurait besoin d'un renouveau, dit-on. Mais êtes-vous sûrs que les nouveaux adeptes ont lu Stefan Wul ? Mettez-vous à écumer les bouquinistes et vous verrez qu'un Stefan Wul est plus difficile à trouver qu'un des premiers numéros du « Rayon Fantastique ». Vous vous plaignez qu'en vantant trop les mérites de van Vogt, Asimov et autre Simak, on oublie un peu la science-fiction française. A qui la faute ? La collection « Présence du Futur » nous abreuve de James Blish (très bien d'ailleurs) mais ses œuvres ne sont pas imprégnées d'un « souffle nouveau ».

Nous recevons encore de la vieille S.F. de l'étranger. Le C.L.A. réédite **Demain les chiens, Le monde du non-A, Les Armureries d'Isher, Le silence de la Terre** et **Les rois des étoiles** et va bientôt rééditer un monument : **La faune de l'espace** et **A la poursuite des Slans.** Donc, plus de problèmes pour se procurer les meilleurs.

Quant aux autres, plus récents, à Paris on les trouve un peu partout pour 2 F. Donc on peut facilement lire **A l'aube des ténèbres, Planète à gogos, Le livre de Ptath,** etc. Les meilleurs « Satellite » au même prix : **Au seuil de l'éternité, Créateurs d'univers,** encore un van Vogt. Que de van Vogt ! Qui donc va se plaindre qu'on ne peut plus lire de van Vogt ?

Alors que du Stefan Wul... Oh ! je ne suis pas chauvin, mais j'adore Stefan Wul et cela me fait mal au cœur de penser qu'il va se lire de moins en moins, ses livres devenant introuvables. Alors, à défaut de faire réécrire Stefan Wul, ne pourrait-on le rééditer ?

Le C.L.A. ne pourrait-il pas reprendre **Niourk** (un vrai chef-d'œuvre) ainsi que **Terminus I, Rayon pour Sidar** et **Le temple du passé,** sans parler des autres ? Cela profiterait à tous ceux qui veulent de la S.F. française (toujours sans chauvinisme) et à ceux qui aiment lire de la bonne S.F.

François ZANNER
Paris

Nous avons déjà depuis longtemps (voir le courrier des lecteurs du numéro 33 de *Galaxie*) dit combien nous déplorions le silence de Stefan Wul et la carence qui en a résulté pour la S.F. française. A cette occasion, nous avions même organisé une pétition en demandant à nos lecteurs d'écrire personnellement à l'auteur pour réclamer son retour. Très touché par les missives que nous lui avions transmises, Stefan Wul nous envoya à l'époque (en mars 1967) une lettre dont nous citerons ces extraits qui intéresseront sûrement ses anciens fidèles :

« Je n'ai jamais renoncé à écrire. Vous savez comme moi qu'on ne renonce pas

à sa drogue. Il peut encore m'arriver de sortir un énième Wul à numéro de fabrique, contenant quelques belles séquences entrelardées de dialogues de bandes dessinées avec un coup de peinture par-dessus pour cacher les trous. Le Fleuve Noir n'a jamais cessé de m'en réclamer.

Mais je préfère rêver à une fresque géante, où l'on se perdrait avec délices dans un foisonnement d'idées et d'images : Le Voyage au bout de la nuit *et* Salammbô *mélangés, avec un zeste du* Salaire de la peur *et de* La voie royale, *le tout écrit par Giono et transposé dans la SF par Saint-John Perse... Excusez du peu !*

Le bouquin maousse et tentaculaire, juteux, inépuisable...

Mais en admettant que l'on en soit capable (il faudrait d'abord s'en convaincre soi-même) et compte tenu du bagne quotidien, cela nécessiterait un an ou deux, trois peut-être, au risque de tomber en panne au milieu avec sa prétention en morceaux.

Et en cas de réussite, qui en voudrait ?

Cela n'entrerait dans aucune collection connue. Et de toute façon il faudrait que je change de pseudo (les trois lettres WUL sont liées au Fleuve Noir par contrat), déroutant ainsi mon petit noyau de supporters. Tout cela pour voir peut-être le manuscrit moisir au fond d'un placard.

Enfin, ça peut me prendre un de ces jours, dans un coup de folie. Il n'est pas défendu de rêver... »

En attendant cet hypothétique ouvrage — qui de toute façon, comme le dit l'auteur lui-même, ne correspondrait pas à ce qu'attendent ses *fans* — il est permis en effet (pourquoi pas ?) d'envisager un jour une réédition de Wul au C.L.A., mais pas avant longtemps, car il ne paraît que six volumes par an et le programme est déterminé bien à l'avance.

⁂

Dans votre numéro 172, la nouvelle intitulée **Mourir pour être utile**, signée Clark Darlton, est dans sa première partie un plagiat évident (et de mauvaise qualité) d'une nouvelle parue aux U.S.A. (je pense vers 60-63). Je ne puis malheureusement vous apporter de précision exacte (à peu près toutes les revues que je possédais ont été détruites il y a un an par inondation). Cette nouvelle était excellente, au point que j'en avais fait la lecture (en la traduisant) à ma femme qui n'est pas fanatique de S.F.

Comme la deuxième partie de la nouvelle de Clark Darlton évoque curieusement une nouvelle publiée par vous (dont le héros, repoussé de monde en monde, se révolte contre la société et pour cela se voit sélectionné pour aller à la conquête de nouveaux territoires) et que le style n'est pas bien riche, il ne reste plus grand-chose.

Votre introduction précise que Clark Darlton a eu contact avec la S.F. anglo-saxonne. Son seul mérite n'est-il pas de l'avoir un peu grillée à son profit ? S'il y ajoutait une note personnelle et un talent littéraire, le mal serait léger, mais cela n'apparaît pas.

J. LOUARD
Pointe-à-Pitre (Guadeloupe)

Nous avouons bien humblement avoir publié en toute bonne foi la nouvelle de Clark Darlton et ne pas voir à quels textes fait allusion notre correspondant. De toute manière, dans le domaine de la science-fiction comme ailleurs, les idées exploitées se ressemblent souvent et les rencontres fortuites ne sont pas rares.

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 172

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**

Excellent ou très bon : 19 %

Bon ou intéressant : 28 %

Assez bon ou moyen : 39 %

Médiocre ou mauvais : 14 %

2 — **Classement général des nouvelles.**

1er **La venue de Joseph Litaka** de Jacques Raivan : 24 % des points totalisés.

2e **La scie et le menuisier** de J.T. McIntosh : 22 %.

3e **Mourir pour être utile** de Clark Darlton : 18 %.

4e **Le pays où le soleil ne se lève plus** de David Redd : 15 %.

5e **Un sang nouveau** de Joe L. Hensley : 11 %.

6e **La femme de la Terre** de R. Bretnor : 7 %.

7e **Papillons-espions** de Charles L. Harness : 3 %.

3 — **Qu'avez-vous pensé du dessin de couverture ?**

Excellent ou très bon : 35 %

Bon ou intéressant : 19 %

Assez bon ou moyen : 15 %

Médiocre ou mauvais : 14 %

Indifférent : 17 %

COMMENTAIRES

1 — Sur le numéro

Très bon. Pour une fois toutes les nouvelles ont quelque chose « dans le ventre ». Donnez-nous plus souvent de la S.F. allemande, je crois que cela en vaudrait la peine (Charles ROTH, Colmar). — C'est un numéro intéressant, varié, où les idées sont renouvelées sur des thèmes connus (Georges MILHAUD, Paris). — Ce n'est pas votre plus mauvais numéro, ce n'est pas non plus le meilleur. Beaucoup de nouvelles ternes (Guy JOLIET, Liège). — Numéro intéressant regroupant des récits de valeur inégale mais d'une qualité littéraire certaine (Alain PARIS, Issoire, Puy-de-Dôme). — Déception complète : étonnant de trouver pour la première fois un numéro gâché par des nouvelles foncièrement rétrogrades, réactionnaires à un point tel qu'on se demande pourquoi elles se réclament d'un genre de nature « progressiste », c'est-à-dire optimiste (Jean-Claude MEYER, Paris). — Les premières nouvelles étaient très honorables. Le malheur vient comme à l'habitude du fantastique poussiéreux qui sévit dans la deuxième partie (Jean-Claude PASSELERGUE, Etampes). — Assez bon en lui-même et très supérieur au 171 ; mais le space opera est-il à jamais banni de *Fiction* ? (Dominique JOUVE, Rennes). — Plutôt moyen. Les deux

nouvelles choc sont pessimistes et relèvent de l'anticipation historique plus que de la S.F. (P.J. MORINIERE, Paris). — Un des meilleurs numéros depuis longtemps. Les histoires se valent et sont bonnes. Il y a le choix : sept histoires moins longues valent mieux que quatre longues (Gilles FULBERT, Nantes). — En pleine dégringolade. C'est affligeant pour ceux qui aiment *Fiction*. Papier triste... (est-ce par nostalgie ?). Redevenez « élégant » (Colette GOUDARD, Paris).

2 — Sur les nouvelles

LA VENUE DE JOSEPH LITAKA

Evocation grandiose qui réussit en quelques pages à dresser un tableau fascinant de vingt ans d'Histoire, avec une puissance de description saisissante (Gérard CHAOUAT, Paris). — Comme vous le dites vous-même, récit intéressant par son arrière-plan visionnaire et mystique. Un auteur à suivre ! (Jean-Claude LAFONTAINE, Bruxelles). — Début un peu lent mais un souffle et une puissance visionnaire assez rares (Régine ROBERT, Limoges). — A la lecture de ce texte captivant j'ai pensé qu'en effet, à la mort du christianisme, les humains seront assez fous pour construire une nouvelle religion. La lecture du *Livre de Ptath* devrait être obligatoire ainsi que celle du *Monde des non-A* dans toutes les écoles (Jean-Claude PASSELERGUE, Etampes, Essone). — L'auteur a un réel sens de l'épique, un peu comme le Barjavel de *Ravage* mais en moins grandiloquent. Voilà une façon intelligente de faire — sans trop avoir l'air d'y toucher — de la bonne politique-fiction ! (Georges MILHAUD, Paris). — Récit solide. Le ton convaincu et sans faux-fuyant accentue la véracité extraordinaire des événements. Le style commenté, plutôt que narré, est une bonne trouvaille (Charles ROTH, Colmar).

LA SCIE ET LE MENUISIER

Ce n'est pas une nouvelle sensationnelle mais elle est bonne et contient des idées intéressantes (Léon SERVANTIE, Bordeaux). — A mettre sur le même pied que les récits d'Asimov (*Le livre des robots*), avec cependant quelque chose de plus humain (abbé AUJEAN, Chartres). — Petite histoire dans le style d'il y a dix ans. Intéressant et pas mal raconté. Mais vous nous avez habitués à quelque chose de plus consistant (P.J. MORINIERE, Paris). — Récit à l'atmosphère prenante. Intrigue très bien construite. En résumé, une nouvelle comme on aimerait en lire plus souvent (Alain PARIS, Issoire, Puy-de-Dôme). — C'est une histoire palpitante comme il en faut. On se demande qui est le coupable ; ça unit la science-fiction au policier. Bien construit (Gilles FULBERT, Nantes).

MOURIR POUR ETRE UTILE

Un portrait intéressant d'une société à peine futuriste. On pense au *Week-end* de Godard. Je regrette seulement la happy end. Cela devrait être interdit (Jean-Claude PASSELERGUE, Etampes, Essone). — Le « tunnel » est une trouvaille. Mais le style fait un peu S.F. 1930. Est-ce une coïncidence : cette histoire concentrationnaire au dénouement fasciste est racontée par un Allemand ? (P.J. MORINIERE, Paris). — Il y a, sous-jacente, une idéologie assez déplaisante (les « soumis » et les « autres ») (Gérard CHAOUAT, Paris). — Prolongement intéressant dans le futur de problèmes actuels que l'on commence à prendre en considération (Christian DELACROIX, Le St-Yan, Saône-et-Loire).

LE PAYS OU LE SOLEIL NE SE LEVE PLUS

Récit remarquable par son originalité et par l'intense poésie où il baigne. Une réussite parfaite ! (Jean-Claude LAFONTAINE, Bruxelles). — Ce récit aurait pu paraître dans *Planète*. Il fait partie des récits que l'on attendait et qui viennent

parfois (comme *Un cantique pour Leibowitz*) (Jean-Yves LE ROUX, Gentilly, Val-de-Marne). — Cette nouvelle sauve le numéro par son audace poétique, son « fantastique » délibéré tout à fait « nordique ». Ce récit habilement mené n'en dénote pas moins le vieux penchant anti-humaniste d'une certaine S.F. (Jean-Claude MEYER, Paris). — C'est bien écrit, agréable, sans prétention, mais avec un *son neuf* indiscutable : ce monde des divinités secondaires finit par exister singulièrement, insidieusement, pour nous (Georges MILHAUD, Paris).

UN SANG NOUVEAU

Cette petite histoire de vampires bien camouflée vaut bien une troisième place. Un peu de « sang nouveau » dans ce numéro assez conformiste (Guy JOLIET, Liège). — Petit récit sans envergure mais qui a le mérite d'amuser par son idée de base originale ! On ne peut en dire autant des quarante pages soporifiques de McIntosh par exemple (Jean-Claude LAFONTAINE, Bruxelles). — Un traitement nouveau d'un vieux thème sur lequel il semblait pourtant que tout fût déjà dit (Léon SERVANTIE, Bordeaux). — C'est une simple histoire-prétexte, pour amener l'idée du combat moderne contre le vampirisme. Comme l'idée est marrante, que l'ambiance générale parodie certains films d'épouvante, c'est réussi ! (Georges MILHAUD, Paris).

3 — Sur le dessin de couverture

Excellent ! Oui, continuez dans cette voie ! C'est tout un renouveau de l'illustration S.F. qui est en train de naître. (Charles ROTH, Colmar). — Donnons-lui un titre : « Semailles de Shambleaux dans la Voie Lactée » (M. ROBERT, Paris). — Le dessin est beau en soi ; mais comme le rouge y est prédominant, vous ne devriez pas le placer dans un cadre rouge : c'est une faute de goût (Jean-Claude LAFONTAINE, Bruxelles). — C'est le premier dessin de Mario Sarchielli qui me plaise un peu. Mais le thème des prisonniers dans des boules de verre a été traitée par Peellaert dans *Pravda* ! (P.J. MORINIERE, Paris). — Pas encore assez baroque à mon goût. (Puisque vous serez toujours critiqués, pourquoi ne pas oser tout à fait ?) (Régine ROBERT, Limoges). — Aussi rétrograde que les nouvelles : c'est de la S.F. de papa. Druillet a le mérite, au moins, malgré ses défauts, d'être de notre temps, avec son surréalisme « épouvantable » (aux deux sens du mot) (Jean-Claude MEYER, Paris).

REFERENDUM SUR LE N° 175

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**

. . . .

. . . .

. . . .

2 — **Citez dans l'ordre vos trois récits préférés et précisez votre opinion sur chacun d'eux :**

1 —

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

2 —

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

3 —

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

3 — **Quelle rubrique avez-vous préférée et pourquoi ?**

. . . .

. . . .

. . . .

NOM : . . . .

ADRESSE : . . . .



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

En bref

Les auteurs américains de SF et le Vietnam

La guerre du Vietnam divise profondément le peuple américain. Il en va de même pour les auteurs de science-fiction, qui eux aussi se partagent en « faucons » et « colombes ». Les premiers ont fait paraître dans les principaux magazines de science-fiction aux Etats-Unis, sous forme d'annonce payée, une motion intitulée « *Nous soussignés avons la conviction que les Etats-Unis doivent demeurer au Vietnam pour remplir leurs responsabilités envers le peuple de ce pays* ». Cette motion était appuyée par soixante-douze signataires, parmi lesquels on relevait les noms de : Poul Anderson, Lloyd Biggle Jr., Leigh Brackett, Marion Zimmer Bradley, R. Bretnor, Fredric Brown, John W. Campbell, Hal Clement, L. Sprague de Camp, Charles V. de Vet, Raymond Z. Gallun, Daniel F. Galouye, Edmond Hamilton, Robert A. Heinlein, C.C. MacApp, Sam Moskowitz, Larry Niven, Alan E. Nourse, Fred Saberhagen, P. Schuyler Miller, George O. Smith, Theodore L. Thomas, Jack Vance, Robert Moore Williams et Jack Williamson.

La riposte des partisans de la paix ne s'est pas fait attendre. A leur tour ils ont acheté une page dans les revues de SF pour présenter leur propre manifeste, sous le titre « *Nous nous opposons à la participation des Etats-Unis à la guerre du Vietnam* ». Cette seconde motion a recueilli quatre-vingt-deux signatures, et notamment celles de : Forrest J. Ackerman, Isaac Asimov, Jerome Bixby, Anthony Boucher, James Blish, Ray Bradbury, Terry Carr, Theodore L. Cogswell, Miriam Allen deFord, Samuel R. Delany, Lester del Rey, Philip K. Dick, Thomas M. Disch, Harlan Ellison, Carol Emshwiller, Philip José Farmer, Ron Goulart, Jim Harmon, Harry Harrisson, Daniel Keyes, Damon Knight, Allen Kim Lang, Fritz Leiber, Judith Merril, Kris Neville, Emil Petaja, Arthur Porges, Mack Reynolds, Robert Silverberg, Henry Slesar, Jerry Sohl, Norman Spinrad, Margaret St. Clair, Kate Wilhelm et Richard Wilson. A noter que les « colombes » ont comme égéries Judith Merril et Kate Wilhelm (femme de Damon Knight), qui se sont chargées de centraliser leur action.

On remarquera que les partisans de la première motion sont principalement les auteurs de la « vieille garde » et les écrivains d'heroïc fantasy et de space opera, et ceux de la seconde les auteurs de la nouvelle vague (auxquels se sont joints quelques « anciens » illustres, comme Asimov ou Leiber).

Thomas Disch et le Vietnam

La lettre signée Thomas Disch que nous avons citée dans notre numéro 172 (page 159) était un faux ! C'est ce qui ressort d'une visite que nous a faite le mois dernier Thomas Disch lui-même. Jeune, courtois et sympathique, Disch nous a affirmé qu'il se rangeait bien dans la gauche américaine et qu'il était fermement opposé à la guerre du Vietnam. Il a formellement reconnu l'auteur de cette missive canularesque comme étant une tierce personne de sa connaissance, désireuse de lui nuire en le plaçant dans une situation embarrassante. Il a confirmé d'autre part que l'information donnée par nous à son sujet était fausse, à savoir qu'il n'avait pas quitté les U.S.A. pour des raisons politiques mais culturelles : afin de voyager en Europe, et qu'il n'aurait jamais été brûler son passeport puisque cela l'eût empêché précisément d'accomplir ces voyages à sa guise. Il a ajouté qu'ayant eu connaissance de notre assertion erronée, il n'avait pas jugé bon de nous écrire pour la rectifier, mais que s'il l'avait fait il n'aurait en tout cas pas été capable de rédiger une telle lettre ampoulée, puérile et pleine de clichés. Il nous a demandé d'insérer une rectification, ce que nous faisons avec plaisir, mettant ainsi un point final à cette rocambolesque et pittoresque affaire.

Table des récits parus dans "Fiction"

16ᵉ année (premier semestre 1968 : nᵒˢ 170 à 175)

Nᵒˢ			Mois
174	ANDREVON JEAN-PIERRE	La Réserve	Mai
173	BAILEY HILARY	Les petites victimes	Avril
171	BALLARD J.G.	La dame aux albatros	Février
175	» »	Les sculpteurs de nuages de Corail D	Juin
173	BEAUMONT CHARLES	Plus on est de fous...	Avril
173	BIGGLE Jr. LLOYD	A son image	Avril
173	BIRKIN CHARLES	Ballets nègres	Avril
172	BRETNOR R.	La femme de la Terre	Mars
174	CALEF NOEL	Requiem pour une inconnue	Mai
173	CARR TERRY	La belle endormie	Avril
170	CATHALA SOPHIE	Une histoire de flûte	Janvier
170	COLLYN GEORGE	Le système Altrego	Janvier
172	DARLTON CLARK	Mourir pour être utile	Mars
173	DEBLANDER GABRIEL	Le soleil des taupes	Avril
170	DICKSON GORDON R.	Un sandwich au Martien	Janvier
171	DISCH THOMAS M.	Poussière de lune, l'odeur du foin et le matérialisme dialectique	Février
175	ELLISON HARLAN et SHECKLEY ROBERT	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe	Juin
175	GALOUYE DANIEL F.	Le rêve et l'envol	Juin
175	GHEORGHIU GEORGES	Trouver la Ville	Juin
174	GOLD H.L.	Un homme tout en ailes	Mai
171	GOULART RON	Princesse nº 22	Février
172	HARNESS CHARLES L.	Papillons-espions	Mars
170	HENDERSON ZENNA	Ombre sur la Lune	Janvier
174	» »	Les exilés	Mai
172	HENSLEY JOE L.	Un sang nouveau	Mars
170	KLEIN GÉRARD	Discours pour le centième anniversaire de l'Internationale Végétarienne	Janvier
171	LEIBER FRITZ	L'Infra-Monde	Février
172	MCINTOSH J.T.	La scie et le menuisier	Mars
174	MCKENNA RICHARD	Le long chemin	Mai
170	NATHAN ROBERT	Rencontre avec le passé	Janvier
175	OWEN THOMAS	La femme forcée	Juin
174	PETAJA EMIL	Suicide interdit	Mai
172	RAIVAN JACQUES	La venue de Joseph Litaka	Mars
172	REDD DAVID	Le pays où le soleil ne se lève plus	Mars
174	REED KIT	La Vigne	Mai
175	SHECKLEY ROBERT et ELLISON HARLAN	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe	Juin
171	WALTHER DANIEL	Wilovyi	Février
175	WILHELM KATE	De l'autre côté de la porte	Juin
170	YOUNG ROBERT F.	Le Septième Ciel	Janvier
171	ZELAZNY ROGER	La mort et son exécuteur	Février

A NOS LECTEURS PARISIENS

A la demande de nombreux clients de notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, nous y ouvrons à partir de ce mois un rayon général de science-fiction et de fantastique, où figureront les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous sera donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Il ne nous est malheureusement pas possible, pour l'instant, d'accepter de commandes par correspondance.

Dépôt légal : 2e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan